

ÉCOLE DOCTORALE ÉNERGIE, MATÉRIAUX, SCIENCES DE LA TERRE ET DE L'UNIVERS

Laboratoire de Physique et Chimie de l'Environnement et de l'Espace

THÈSE présentée par : Benoît D'ANGELO

soutenue le : [XX mois en lettres 2015]

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université d'Orléans**

Discipline : Sciences de la Terre et de l'Univers

[Titre de la thèse]

[Sous titre éventuel]

THÈSE dirigée par :

Christophe GUIMBAUD Co-directeur de recherche, LPC2E, Orléans
Fatima LAGGOUN Co-directeur de recherche, ISTO, Orléans

RAPPORTEURS :

Prénom Nom Titre, établissement
Prénom Nom Titre, établissement

JURY:

Table des matières

Table des matières	iii
Liste des figures	vi
Liste des tableaux	vii
Remerciements	ix
Introduction	1
1 Synthèse Bibliographique	7
1.1 Les tourbières et le cycle du carbone	8
1.1.1 Zones humides et tourbières : définitions et terminologies	8
1.1.2 Tourbières et fonctions environnementales	12
1.1.3 Les tourbières et les changements globaux	14
1.2 Flux de gaz à effet de serre et facteurs contrôlants	17
1.2.1 GES et Tourbières	17
1.2.2 Les flux entre l'atmosphère et les tourbières	18
1.2.3 Les facteurs majeurs contrôlant les flux	21
1.2.4 Bilans de carbone	25
2 Sites d'études et méthodologies employées	29
2.1 Présentation de la tourbière de La Guette	30
2.2 Autres sites du service national d'observation	35
2.3 Mesures de flux	36
2.3.1 Présentation des méthodologies possibles	36
2.3.2 Les mesures de CO ₂	37
2.3.3 Les mesures de CH ₄	39
2.3.4 Le calcul des flux	40
2.4 Facteurs contrôlants	41
2.4.1 acquisitions automatisées	41
3 Bilan de C de la tourbière de La Guette	43
3.1 Introduction	44
3.2 Procédure expérimentale et analytique	44
3.2.1 Méthodes de mesure	44
3.2.2 Modélisation du bilan de C	46
3.3 Résultats	50
3.3.1 Évolution générale des flux et facteurs contrôlants sur la tourbière de La Guette	50
3.3.2 Sélection des modèles	56

3.3.3	Le bilan de carbone de la tourbière de La Guette à l'échelle de l'écosystème	63
3.3.4	Variabilité spatiale du bilan	70
3.4	Discussion	72
3.4.1	Estimations des flux	72
3.4.2	Estimations des bilans	75
3.4.3	Sensibilité et limitations du bilan	75
3.4.4	Représentativité locale du modèle	76
3.4.5	Variation du bilan avec la végétation	76
3.4.6	perspectives	77
4	Effets de l'hydrologie sur les flux de GES	79
4.1	Introduction	80
4.2	Procédure expérimentale	81
4.2.1	Expérimentation A	82
4.2.2	Expérimentation B	82
4.2.3	traitement	83
4.3	Résultats	84
4.3.1	Expérimentation A	84
4.3.2	Expérimentation B	87
4.3.3	tendances générales	90
4.4	Discussion	90
4.4.1	Comparaison aux mesures <i>in-situ</i>	90
4.4.2	Effet des variations du niveau de la nappe sur les flux de gaz	92
4.4.3	Effet cycles multiples	93
5	Variation journalière de la respiration de l'écosystème (article)	95
5.1	Introduction	97
5.2	Procédure expérimentale et analytique	97
5.2.1	Synchronisation des données	97
5.2.2	Différence entre mesures de jour et mesures de nuit	97
5.2.3	Caractérisation physico-chimique	97
5.3	Résultats	97
5.3.1	Température de l'air et variabilité de RE	97
5.3.2	Synchronisation RE et température du sol	97
5.3.3	Équations utilisées	97
5.3.4	Relation entre RE et la température	97
5.3.5	Évolution du Q10	97
5.3.6	Différence entre mesures de jour et de nuit	97
5.3.7	Caractérisation de la tourbe	97
5.4	Discussion	97
5.4.1	Différence de RE entre les différents sites	97
5.4.2	Temps de latence entre température et RE	97
5.4.3	La synchronisation entre RE et la température améliore la représentation de la sensibilité de RE à la température	97
5.4.4	Différence entre mesure de RE faite le jour et la nuit	97
5.4.5	La sensibilité du Q10 à la profondeur de la température et à la synchronisation	97

Conclusions et perspectives	99
5.5 Bilan du bilan (de C) ?	100
5.6 Résilience de la tourbe par rapport aux 2 années sèches qui précèdent le BdC	100
5.7 Ouverture vers d'autre méthodes de mesures	100
Références bibliographiques	108
Index	109
Annexes	111
A Photos supplémentaires	112
B protocole végétation	112
C CARBIODIV	115
D package m70r	115

Liste des figures

1.1	Global distribution of peatlands	11
1.2	Projection des changements à l'horizon 2100, des moyennes et extrêmes annuels (sur terre) des températures de l'air et des précipitations : (a) température de surface moyenne par °C de changement global moyen, (b) 90 ^e percentile des températures journalières maximum par °C de changement de température moyenne maximale, (c) précipitations moyenne (en % par °C de changement de température moyenne) et (d) fraction de jours ayant des précipitations dépassant le 95 ^e percentile. Sources : (a) et (c) simulations CMIP5, scénario RCP4.5, (b) et (d) adaptation d'après Orlowsky et Seneviratne (2012)(IPCC2013).	16
1.3	Décroissance de la proportion de CO ₂ de l'atmosphère suite à une émission idéalisée de 100 PgC. les graphes (a) et (b) est une moyenne de modèles (Joos <i>et al.</i> , 2013), le graphe (c) est une moyenne d'autres modèles (Archer <i>et al.</i> , 2009). Modifié d'après (Ciais <i>et al.</i> , 2014).	18
1.4	schéma des flux de carbone entre une tourbière et l'atmosphère	19
1.5	Productivités moyennes des espèces de sphagnes en g m ⁻² an ⁻¹ . Les barres d'erreurs représentent l'erreur standard (Gunnarsson, 2005)	23
2.1	Site d'études SNO	30
2.2	Carte de la tourbière de La Guette	31
2.3	Végétation présente sur le site de La Guette, et suivie lors des campagnes de mesure.	33
2.4	Évolution du niveau de la pluviométrie, en mm, des années 2011 à 2014	34
2.5	Évolution du niveau de la nappe, en cm par rapport à la surface, des années 2011 à 2014	34
2.6	Évolution de la température de l'air (en °C) des années 2011 à 2014	35
2.7	Mesures de CO ₂	38
2.8	SPIRIT	39
3.1	Répartition des 20 placettes de mesures suivant un échantillonnage aléatoire stratifié.	45
3.2	Partitionnement des placettes en fonction de leur similarité en termes de composition végétale (pourcentage des strates muscinale, herbacées et arbustives)	49
3.3	Évolution du niveau de la nappe moyen des 20 embases mesuré pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)	50
3.4	Évolution des températures de l'air (Tair) et du sol à -5, -30, -50 et -100 cm (T5, T30, T50 et T100 respectivement) moyenne mesurée lors des campagnes de terrain de mars 2013 à février 2015	51
3.5	Évolution de la conductivité pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)	51
3.6	Évolution du pH pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)	52

3.7	Évolution de la concentration en carbone organique dissous dans l'eau du sol pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)	52
3.8	Évolution du niveau de PPB, RE et ENE pendant la période de mesure. Moyenne des 20 embases de mars 2013 à février 2015.	53
3.9	Évolution des flux de méthane moyen (N ?) pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)	55
3.10	Relations entre les flux de gaz et une sélection de facteurs contrôlant	55
3.11	PPBsat modèles Tair utilisant l'équation 3.1	57
3.12	PPBsat modèles Tair utilisant l'équation 3.3	59
3.13	RE modèles avec Tair	61
3.14	RE modèles avec Tair	62
3.15	CH ₄ modèle H	63
3.16	Flux de CO ₂ interpolé à partir de PPB-1 et PPB-2	65
3.17	Flux de CO ₂ interpolé à partir de RE-1, RE-2 et RE-3	66
3.18	Flux de CO ₂ interpolé à partir de RE-1, RE-2 et RE-3	66
3.19	Distribution de l'erreur standard par placette et des paramètres des modèles RE-1 et RE-3	69
3.20	Distribution de l'erreur standard par placette et des paramètres du modèle PPB-2	70
3.21	Distribution de l'erreur standard par placette et des paramètres du modèle PPB-2	71
4.1	Prélèvement des mésocosmes	83
4.2	Schéma d'un mésocosme	84
4.3	Expérimentation A : Moyenne journalière du niveau de nappe en cm (A), et des flux, CH ₄ , RE, PPB, ENE en $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, B, C, D, E. Les cadres et bandes colorées correspondent à la phase de dessiccation (D) en rouge et à la phase de réhumectation (R) en bleu.	85
4.4	Expérimentation B : Moyenne journalière du niveau de nappe en cm (A), et des flux, CH ₄ , RE, PPB, ENE en $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, B, C, D, E. Les cadres et bandes colorées correspondent aux phases de dessiccation (D) en rouge et aux phases de réhumectation (R) en bleu.	88
4.5	Relations entre les flux de GES et le niveau de la nappe	91
1	Végétation présente sur le site de La Guette, et suivie lors des campagnes de mesure.	112
2	Calibration de la biomasse en fonction de la hauteur	113
3	Scanne des feuilles	113
4	Calibration de la biomasse herbacées pour <i>molinia Caerulea</i> (a), pour <i>eriophorum</i> (b) et de la surface de feuille pour <i>molinia Caerulea</i> (c), pour <i>eriophorum</i> (d) en fonction de la hauteur	114

Liste des tableaux

1.1	Estimations des stocks de C pour différents environnements	13
1.2	Surface de tourbe utilisée selon les usages considérés (tourbières non-tropicale). Modifié d'après Joosten et Clarke (2002).	15
1.3	Vitesse apparente d'accumulation du carbon à long terme en $\text{gC m}^{-2} \text{s}^{-1}$	26
3.1	Valeur des paramètres des équations utilisées pour modéliser les flux et sensibilité relative (en %) des flux en réponse à une variation de $\pm 10\%$ de chacun des paramètres des modèles.	64
3.2	Bilan des flux en gCm2an1	67
3.3	Bilan des flux en gCm2an1	67
3.4	Sensibilité relative (en %) du bilan de CO ₂ (ENE) en réponse à une variation de $\pm 10\%$ de chacun des paramètres des modèles.	68
3.5	Bilan des flux de CO ₂ en gCm2an1, en utilisant PPB-2 et RE-3	71
4.1	Récapitulatif des mesures pour les deux expérimentations	83

Remerciements

Fatima, Christophe, Sébastien Franck, Fabien Marielle Emélie, Étienne, Zi, Tianyi, Sarah, Paul, Xiaole, Guillaume Frédéric Stéphane Gilles Catherine, Catherine, Marie-Noëlle, Olivier

¹ Introduction

² Contexte général

³ En 1957, Charles David Keeling, scientifique américain, met au point et utilise
⁴ pour la première fois, un analyseur de gaz infra-rouge pour mesurer la concentration
⁵ de CO₂ de l'atmosphère sur l'île d'Hawaii, à Mauna Loa. La précision et la fréquence
⁶ importante de ses mesures lui permirent de voir pour la première fois les variations
⁷ journalière et saisonnière des concentrations en CO₂ atmosphérique, mais également à
⁸ plus long terme leur tendance haussière [Harris \(2010\)](#). Le CO₂ est un gaz à effet de serre
⁹ (GES) et son accumulation dans l'atmosphère... **force ? comparaison ? explication**
¹⁰ **effet de serre ?** Ce constat a probablement joué un rôle considérable dans la prise de
¹¹ conscience, par la communauté scientifique, de l'importance et de l'intérêt de l'étude du
¹² changement climatique et plus largement des changements globaux. Car si à l'époque
¹³ les concentration en CO₂ était inférieure à 320 ppm (partie par millions) elles ont
¹⁴ dépassées, au printemps 2014, la barre symbolique des 400 ppm selon un communiqué
¹⁵ de l'Organisation Météorologique Mondiale. Les concentrations pré-industrielles (avant
¹⁶ 1800) sont quand à elles généralement estimée à 280 ppm [Siegenthaler et Oeschger](#)
¹⁷ ([1987](#)).

¹⁸ Aujourd'hui, que ce soit pour le comprendre, le caractériser ou bien le prédire,
¹⁹ de nombreux **Combien ? cf fact sheet IPCC** scientifiques dans un grand nombre
²⁰ de disciplines, travaillent directement ou indirectement sur les changements globaux.
²¹ Ils sont nombreux également à collaborer au sein du Groupe d'experts Intergouver-
²² nemental sur l'Évolution du Climat (GIEC), qui rassemble, évalue et synthétise les
²³ connaissances internationales liée au sujet.

²⁴ De manière générale, parmi les flux de C mesurés entre la biosphère et l'atmosphère,
²⁵ la respiration et la photosynthèse sont les plus important, 98 et 123 PgC/yr pour le flux
²⁶ de respiration globale (+ les feux) et la photosynthèse respectivement [Bond-Lamberty](#)
²⁷ et [Thomson \(2010\)](#); [Beer et al. \(2010\)](#). Pour comparaison les flux liés à la production
²⁸ de ciment et aux ressources fossiles (charbon, pétrole et gaz) représentent 7.8 PgC/yr

29 Ciais *et al.* (2014).

30 Étroitement lié aux changements globaux, le cycle du carbone est particulièrement étudié, quels sont les réservoirs, quels sont les flux et comment vont-ils évoluer ?

32 **schéma ?**

33 Zones humides tourbières

34 historique des tourbières, généralités sur l'histoire des tourbières vis à vis des
35 hommes Sujets principaux qui ont menés à l'étude des tourbières jusqu'à nos jours
36 (Exploitation, effet de serre)

37 Pourquoi étudier les tourbières aujourd'hui ?

38 L'étude des tourbières se poursuit car, en plus de rendre de nombreux services éco-
39 logiques (épuration du sol, régulation des flux hydriques, biodiversité), elles constituent
40 un stock de carbone relativement important au regard de la surface qu'elle occupent.

41 Ainsi il est généralement admis que les tourbières contiennent un quart à un tiers
42 du carbone présent Chiffres (**surfaces...**) dans l'ensemble des terres émergées tandis
43 qu'elle ne constituent que 3 % des surfaces continentales (**Réf needed**). Ce ratio rela-
44 tivement important, correspond à un stock d'environ 455 Gt Gorham (1991); Turunen
45 *et al.* (2002) est à mettre perspective avec les autres stock du cycle du carbone. On
46 observe que ce stock est du même ordre de grandeur que celui de la végétation

47 En conséquence dans un contexte **d'augmentation des GES dans l'atm et de
48 réchauffement**, l'évolution de ce stock, sa pérennité ou sa remobilisation est un sujet
49 d'étude important. De plus cette importance n'est à ce jour pas prise en compte de
50 façon spécifique dans les modèles climatiques globaux.

51 En France les tourbières s'étendent sur environ 60 000 Ha ((**Réf needed**)).

52 Transition modèles

53 En octobre 2013 le Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat
54 (GIEC) a publié le rapport du groupe de travail I qui travaille sur les aspects scientifique
55 physique du système et du changement climatique. S'il note que les connaissances ont
56 avancées, il note également que de nombreux processus ayant trait à la décomposition
57 du carbone sont toujours absents des modèles notamment en ce qui concerne le carbone

58 des zones humides boréales et tropicales et des tourbières. (Réf needed)

59 Objectif de la thèse et approche mise en oeuvre

60 L'objectif de ces travaux est donc de mieux comprendre la dynamique du carbone
61 au sein des tourbières. Tout d'abord en caractérisant la variabilité spatiale et temporelle
62 des flux de carbone à travers l'établissement de bilan de carbone. De déterminer quels
63 facteurs environnementaux contrôlent le fonctionnement comme puits ou source de
64 carbone de ces écosystèmes. Enfin construire, dans un esprit de synthèse et d'ouverture
65 et à l'aide des connaissances acquise, un modèle intégrateur permettant un lien avec
66 les modèles globaux et notamment ORCHIDE, afin que ces écosystèmes puissent être
67 pris en compte à cette échelle.

68 Pour atteindre ces objectifs, nos travaux ont été articulés autour de trois volets
69 **volet... t'as pas mieux ? Branche ? -_-**" principaux : Dans un premier temps,
70 l'**observation** régulière des flux de gaz (CO_2 et CH_4) ainsi que d'un certain nombre de
71 paramètres environnementaux servant à la caractérisation des variabilités spatiales et
72 temporelles, ainsi qu'à l'étude des facteurs contrôlant. Certains facteurs contrôlant qui
73 sont, dans un second temps, étudiés plus spécifiquement à travers un volet **expérimenta-**
74 **tion**. Ce dernier doit permettre une meilleure compréhension de processus clé avec
75 notamment l'impact de l'hydrologie. Enfin un troisième volet axé sur la **modélisation**,
76 avec le développement d'un modèle le plus mécaniste possible.

77 Cette thèse est structurée de la façon suivante : Le chapitre 1 est une synthèse
78 bibliographique, un état de l'art des connaissances liées au sujet. Les chapitres 2 et
79 3 rassemblent les travaux du volet observation, ils concernent respectivement le suivi
80 XX et le suivi YY Les chapitres 4 et 5 développent la partie expérimentale à travers
81 l'impact d'un assèchement et celui d'un rehaussement du niveau de l'eau. Le chapitre 6
82 concerne plus spécifiquement la modélisation, même si ce volet interviendra par ailleurs
83 de façon transverse dans les autres chapitres. Enfin une conclusions et des perspectives

⁸⁴ seront exposées.

⁸⁵ 1 Synthèse Bibliographique

⁸⁶

⁸⁷	1.1 Les tourbières et le cycle du carbone	8
⁸⁸	1.1.1 Zones humides et tourbières : définitions et terminologies	8
⁸⁹	1.1.2 Tourbières et fonctions environnementales	12
⁹⁰	1.1.3 Les tourbières et les changements globaux	14
⁹¹	1.2 Flux de gaz à effet de serre et facteurs contrôlants	17
⁹²	1.2.1 GES et Tourbières	17
⁹³	1.2.2 Les flux entre l'atmosphère et les tourbières	18
⁹⁴	1.2.3 Les facteurs majeurs contrôlant les flux	21
⁹⁵	1.2.4 Bilans de carbone	25
⁹⁶		
⁹⁷		
⁹⁸		

1.1. Les tourbières et le cycle du carbone

⁹⁹ Dans ce chapitre, nous commenceront par donner une vue de ce que sont les tour-

¹⁰⁰ bières : Que sont-elles ? Depuis quand sont-elles étudiées ? Pourquoi les a-t-on étudiés ?

¹⁰¹ Nous continuerons en entrant plus en détails sur leur fonctionnement vis à vis des flux

¹⁰² de carbone. Enfin nous verrons quels sont les facteurs contrôlant majeurs de ces flux.

¹⁰³ 1.1 Les tourbières et le cycle du carbone

¹⁰⁴ 1.1.1 Zones humides et tourbières : définitions et terminologies

¹⁰⁵ Définitions

¹⁰⁶ Les tourbières font partie d'un ensemble d'écosystèmes plus large que l'on appelle

¹⁰⁷ les zones humides. Ces zones humides ne sont ni des écosystèmes terrestres au sens

¹⁰⁸ strict, ni des écosystèmes aquatiques. Elles sont à la frontière entre les deux et sont

¹⁰⁹ caractérisées par un niveau de nappe élevé, proche de la surface du sol, voire au dessus.

¹¹⁰ L'omniprésence de l'eau joue fortement sur l'aération du milieu et constraint, de façon

¹¹¹ plus ou moins importante, l'accès à l'oxygène. Elles ont été définie en 1971, lors de la

¹¹² convention dite de RAMSAR¹ de la façon suivante :

ZONES HUMIDES :

«les zones humides sont des étendues de marais, de fagnes², de tourbières ou d'eaux naturelles ou artificielles, permanentes ou temporaires, où l'eau est stagnante ou courante, douce, saumâtre ou salée, y compris des étendues d'eau marine dont la profondeur à marée basse n'excède pas six mètres.»

(Ramsar, 1987)

¹¹⁴ Les zones humides regroupent donc des écosystèmes très variés parmi lesquels les

¹¹⁵ marais, les mangroves, les plaines d'inondations et les tourbières. Leurs particularités :

1. La convention de RAMSAR est un traité international visant à la conservation et l'utilisation rationnelle des zones humides.

2. Marais tourbeux situé sur une hauteur

¹¹⁶ niveau de nappe élevé et zone anaérobie importante, entraînent le développement d'une
¹¹⁷ végétation spécifique, qui s'est adaptée aux milieux fortement humides ou inondés.

¹¹⁸ Les tourbières représentent 50 à 70 % des zones humides [Joosten et Clarke \(2002\)](#).

¹¹⁹ Leur définition est variable selon les régions ((**Réf needed**), exple). Deux définitions
¹²⁰ sont régulièrement utilisées :

TOURBIÈRE :

¹²¹ Écosystèmes, avec ou sans végétation, possédant au moins 30 cm de tourbe
naturellement accumulée.

Définition traduite d'après [Joosten et Clarke \(2002\)](#)

¹²² Cette première définition correspond au *peatland* anglo-saxon. L'épaisseur de tourbe
¹²³ accolée à cette définition peut varier selon le pays, elle est par exemple établie à 40 cm
¹²⁴ au Canada ([National Wetlands Working Group, 1997](#))

TOURBIÈRE ACTIVE :

¹²⁵ Écosystèmes dans lesquels un processus de tourbification est actif.

Définition traduite d'après [Joosten et Clarke \(2002\)](#)

¹²⁶ Cette seconde définition correspond au *mire* anglo-saxon et peut être traduite en fran-
¹²⁷ çais par le terme de tourbière active. Les concepts derrières ces deux définitions se
¹²⁸ chevauchent mais ne sont pas complètement similaires : une tourbière drainée peut
¹²⁹ avoir plus de 30 cm de tourbe et ne plus former de tourbe, ne plus être active. À l'in-
¹³⁰ verse il peut exister des zones où l'épaisseur de tourbe est inférieure à 30 cm malgré
¹³¹ un processus de tourbification actif. Un même écosystème tourbeux pouvant d'ailleurs
¹³² avoir à la fois des zones correspondant à la première définition et d'autres à la seconde.
¹³³ Les tourbières sont donc, selon la définition utilisée, des écosystèmes contenant ou des
¹³⁴ écosystèmes formant de la tourbe. Mais qu'est ce que la tourbe ?

TOURBE :

¹³⁵ «Accumulation sédentaire de matériel composé d'au moins 30 % (matière
sèche), de matières organiques mortes.»

Définition traduite d'après [Joosten et Clarke \(2002\)](#)

1.1. Les tourbières et le cycle du carbone

136 Le seuil de 30 %, souvent utilisé pour rapprocher sa définition de celle d'un sol organique (histosol) au sens large, dans lesquels sont classés la majorité des sols tourbeux.
137 D'autres définitions existent, faisant la distinction entre sols organiques et tourbes avec
138 un seuil à 75 % (Andrejko *et al.*, 1983) ou 80 % (Landva *et al.*, 1983). Il est également
139 nécessaire de préciser que, au delà de la classification utilisée, ce que les écologues
140 considèrent comme de la tourbe contient généralement 80 % de matières organiques au
141 minimum (Rydin et Jeglum, 2013a). Ce processus de formation est appelé la tourbifica-
142 tion ou turfogénèse et les matières organiques accumulées proviennent majoritairement
143 de la végétation. On définit les matières organiques de la façon suivante :
144

MATIÈRES ORGANIQUES :

145 Matières constituées d'un assemblage de composés ayant une ou plusieurs liaisons C–H. Elles sont composées de nombreux éléments dont des carbohydrates (sucres, cellulose ...), des composés azotés (protéines, acides aminés ...) et phénoliques (lignine ...), des lipides (cires, résines, ...) et d'autres³.

146 Ces variations de définitions ajoutées aux limites floues qui peuvent exister entre
147 certains écosystèmes tourbeux et non-tourbeux rendent la cartographie de ces écosys-
148 tèmes délicate. Les estimations généralement citées évaluent la surface occupée par
149 les tourbières à environ 4 000 000 km² (Lappalainen, 1996). Cette surface correspond
150 à 2 à 3 % de l'ensemble des terres émergées du globe. Plus de 85 % d'entre elles sont
151 situées dans l'hémisphère nord, majoritairement dans les zones boréales et sub-boréales
152 (Strack, 2008) (Figure 1.1). Ce sont sur ces écosystèmes que sera focalisé ce travail, lais-
153 sant de côté les tourbières tropicales dont le fonctionnement est distinct et spécifique
154 (**Réf needed**).

3. Cette définition, utile pour définir simplement les matières organiques, est cependant limitée car elle inclut des composés traditionnellement considérés comme minéraux (le graphite) et exclut certains autres considérés comme organiques (acide oxalique) (Liste de diffusion ResMO).

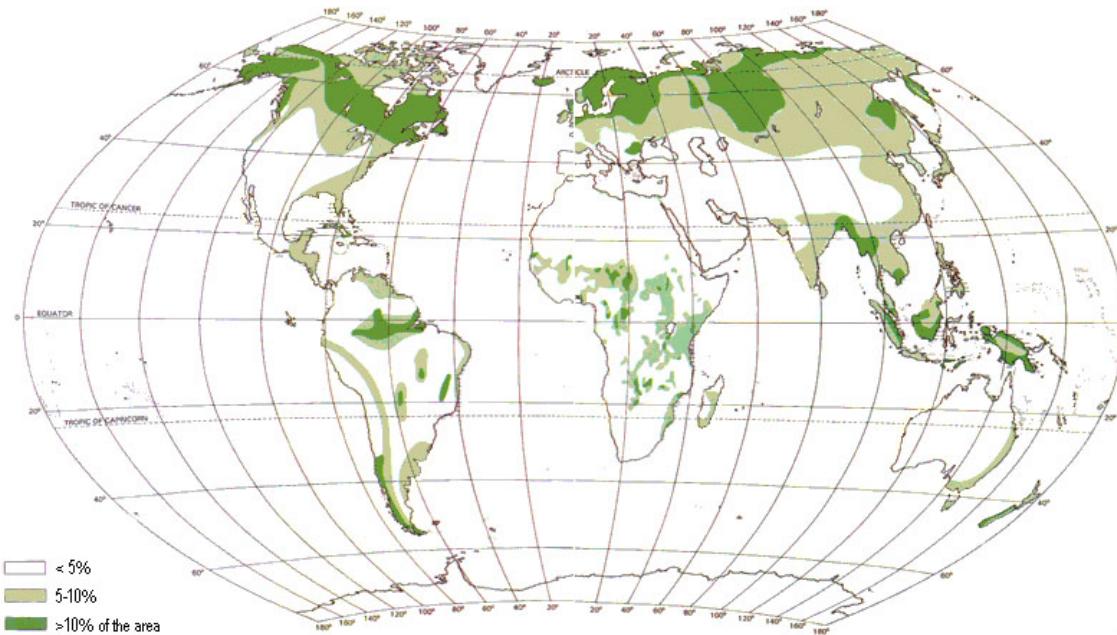


FIGURE 1.1 – Global distribution of peatlands

155 La formation des tourbières

156 L’atterrissement et la paludification sont les deux processus principaux permettant
 157 la formation des tourbières. Il s’agit pour le premier du comblement progressif d’une
 158 zone d’eau stagnante. La paludification est la formation de tourbe directement sur un
 159 sol minéral, grâce à des conditions d’humidité importante. Ces modes de formation ne
 160 sont pas exclusif, une tourbière pouvant se développer, selon les endroits considérés ou
 161 le temps, via des processus différents.

162 Classifications

163 Différentes classifications sont utilisées pour différencier ces écosystèmes. La plus
 164 générale et la plus utilisée dans la littérature distingue les tourbières dite haute, ou de
 165 haut marais, correspondant au *bog* anglais, et les tourbières basse, ou de bas marais,
 166 correspondant au *fen* anglais.

167 Les tourbières de haut-marais ont généralement une épaisseur de tourbe supérieure
 168 à 30 cm et sont alimenté principalement alimentée par les précipitations : elles sont
 169 dites ombrotrophes. Leur surface parfois bombée (tourbières élevées ou bombées) peut
 170 également être plate ou en pente. Cette géométrie situe une partie au moins de l’éco-

1.1. Les tourbières et le cycle du carbone

171 système au dessus du niveau de la nappe. Elles ont une concentration en nutriments
172 relativement faible : elles sont oligotrophes et sont fortement acide avec des eaux de
173 surface dont le pH est autour de 4 voire moins.

174 Les tourbière de bas-marais ont une épaisseur généralement supérieure à 30 cm avec
175 un niveau de nappe très proche de la surface du sol. De forme concave ou en pente elles
176 sont généralement alimentée en eaux par des sources ou par ruissellement et sont donc
177 dites minerotrophes. Le pH de leur eaux de surface varient de 4 à 8. Les végétations
178 dominantes de ces écosystèmes peuvent être des bryophytes, des graminées ou des
179 arbustes bas.

180 1.1.2 Tourbières et fonctions environnementales

181 Biodiversité dans les tourbières

182 Les tourbières sont le siège d'une biodiversité importante et spécifique. Ainsi les
183 Sphaignes, qui sont des bryophytes, (des mousses) sont caractéristiques des écosystèmes
184 tourbeux. Ce sont des espèces dites ingénieries, capable de modifier l'environnement
185 dans lequel elles vivent afin de l'adapter à leurs besoins. Les sphaignes sont ainsi capable
186 d'abaisser le pH, de capter des nutriments et de les séquestrer et ce même quand
187 elles n'en ont pas besoin afin d'empêcher d'autres espèces notamment vasculaire d'en
188 profiter. Plus précisément, le fait que les sphaignes captent les nutriments via leur
189 capitulum leur permet de les intercepter avant qu'ils ne soient captés par d'éventuelles
190 racines positionnées plus bas. Les sphaignes, comme de nombreuse mousses ont des
191 litières relativement récalcitrantes⁴.

192 Qualité des eaux

193 Puits de carbone

194 Par définition les tourbières stockent ou ont stocké du carbone. C'est cette fonction
195 de puits de carbone qui rend l'importance de ces écosystèmes non négligeable malgré

4. il est d'usage de parler de litières récalcitrantes sans plus de précision. Il s'agit en fait de litières difficilement dégradables

Tableau 1.1 – Estimations des stocks de C pour différents environnements

Compartiment	Stock (en Gt de C)	référence
Tourbières	270 – 455	Gorham (1991); Turunen <i>et al.</i> (2002)
Végétation	450 – 650	Robert et Saugier (2003)
Sols	1500 – 2000	Robert et Saugier (2003); Post <i>et al.</i> (1982); Eswaran <i>et al.</i> (1993)
CO ₂ atmosphérique	750 – 800	Robert et Saugier (2003)
Permafrost	1700	

196 la faible surface qu'ils représentent. Les estimations du stock de carbone présent dans
 197 les tourbières tempérées/boréales sont comprises entre 270 et 455 Gt C (Gorham, 1991;
 198 Turunen *et al.*, 2002). Les différences entre les estimations sont liées aux incertitudes
 199 de cartographie citées précédemment auxquelles s'ajoutent des incertitudes concernant
 200 l'épaisseur et la densité moyenne de la tourbe. Le carbone stocké dans les tourbières
 201 représente 10 à 25 % du carbone présent dans les sols et entre 30 et 60 % du stock de
 202 carbone atmosphérique.

203 Ce stock est un héritage datant des 10 derniers milliers d'années, l'holocène, période
 204 pendant laquelle se sont formés la majorité des tourbières (**Réf needed**) (Yu *et al.*,
 205 2010). Le fonctionnement naturel de ces écosystèmes permet le stockage du C. C'est un
 206 des services écologiques que rendent les tourbières et que l'on appelle la fonction puits
 207 de carbone. Cette fonction est liée au niveau élevé de la nappe d'eau, qui rend l'accès à
 208 l'oxygène est plus difficile diminuant d'autant l'activité aérobie, dont la respiration des
 209 micro-organismes et des plantes. Cela se traduit par une dégradation relativement faible
 210 des matières organiques. Elle est également liée à la production de litière récalcitrante
 211 par les bryophytes.

212 En comparaison avec un sol forestier, l'accumulation de matières organiques n'est
 213 donc pas lié à une production primaire plus forte, mais bien à une dégradation des
 214 matières produites plus faible.

215 Ces perturbations peuvent induire des modifications de fonctionnement, notamment
 216 l'envahissement de ces écosystèmes par une végétation vasculaire, et changer cette
 217 fonction puits.

²¹⁸ **1.1.3 Les tourbières et les changements globaux**

²¹⁹ On défini les changements globaux comme l'ensemble des modifications environne-
²²⁰ mentales plus ou moins rapide, ayant lieu à l'échelle mondiale, quelle que soit leur ori-
²²¹ gine. Les deux contraintes développées dans cette partie sont la pressions de l'homme :
²²² contrainte anthropique, et celle du climat : contrainte climatique.

²²³ **Contrainte anthropique**

²²⁴ L'interaction entre les Hommes et les zones humides au sens large et les tourbières
²²⁵ en particulier remonte probablement à l'aube de l'humanité. De grandes découvertes
²²⁶ archéologiques ont été faites dans ces écosystèmes témoins d'époques révolues. Des
²²⁷ chemins de rondins néolithique aux crannogs de l'époque romaine ([Buckland, 1993](#)).
²²⁸ L'utilisation de la tourbe et des tourbières a du commencer relativement tôt, mais c'est
²²⁹ à partir du 17^e siècle que le drainage de ces écosystèmes, pour les convertir en terres
²³⁰ agricoles, s'est intensifié. Au 19^e siècle, l'apparition de machines permettant une ré-
²³¹ colte industrialisée de la tourbe, a développé son utilisation comme combustible. Enfin
²³² depuis le milieu du 20^e une part importante de ces écosystèmes ont été drainé pour
²³³ développer la sylviculture. Aujourd'hui l'exploitation principale de la tourbe est liée à
²³⁴ son utilisation comme substrat horticole ([Lappalainen, 1996; Chapman *et al.*, 2003](#)).
²³⁵ Suite à ces perturbations, la surface de tourbières altérée est estimée à 500 000 km² en-
²³⁶ viron, principalement du fait de leur reconversion pour l'agriculture et la sylviculture
²³⁷ ([Tableau 1.2](#)). En France, suite à leur utilisation, principalement agricole, la surface
²³⁸ des tourbières a été par deux entre 1945 et 1998, passant de 1200 km² à 600 km² ([Lap-](#)
²³⁹ [palainen, 1996; Manneville, 1999](#)).

²⁴⁰ Ces écosystèmes ont donc été et sont encore perturbés par différentes activités
²⁴¹ humaines.

Tableau 1.2 – Surface de tourbe utilisée selon les usages considérés (tourbières non-tropicale). Modifié d'après [Joosten et Clarke \(2002\)](#).

Utilisation	Surface (km ²)	proportion (%)
Agriculture	250 000	50
Sylviculture	150 000	30
Extraction de tourbe	50 000	10
Urbanisation	20 000	5
Submersion	15 000	3
Pertes indirectes (érosion, ...)	5000	1
Total	490 000	100

242 Contrainte climatique

243 Comme nous l'avons dit, le stock de C accumulé par les tourbières s'est majori-
 244 tairement constitué pendant l'Holocène. À cette époque déjà ces écosystèmes étaient
 245 influencés par le climat, et leur développement n'a pas été linéaire sur ces douze derniers
 246 milliers d'années. Il est reconnu que le développement des tourbières est très important
 247 au début de cette période entre il y a 12 000 et 8000 ans ([Smith et al., 2004](#); [MacDo-](#)
 248 [nald et al., 2006](#); [Yu et al., 2009](#)). Cette période coïncide avec le maximum thermique
 249 holocène (HTM), période pendant laquelle le climat était plus chaud que aujourd'hui
 250 ([Kaufman et al., 2004](#)). Ce constat peu sembler paradoxal si l'on considère que dans
 251 la littérature concernant les tourbières et le réchauffement actuel, la crainte de voir
 252 ces écosystèmes se transformer en source de C est majoritaire. Cependant ces même
 253 auteurs qui ont montré cette relation, entre le HTM et le développement important des
 254 tourbières, ne préjugent pas de l'effet du réchauffement actuel. Notamment [Jones et Yu](#)
 255 ([2010](#)) expliquent que pendant cette période de maximum thermique, existe également
 256 une saisonnalité très importante, avec des été chauds et des hivers froid, qui a dû en
 257 minimisant la respiration hivernale de ces écosystèmes, jouer un rôle important dans
 258 leur développement.

259 Cette forte saisonnalité n'est pas attendue lors du réchauffement actuel. L'effet
 260 estimé dans les hautes latitudes, semble plus important pendant l'hiver et l'automne,
 261 et tendrait donc à la minimiser ([Christensen et al., 2007](#)). Les effets directs attendus

1.1. Les tourbières et le cycle du carbone

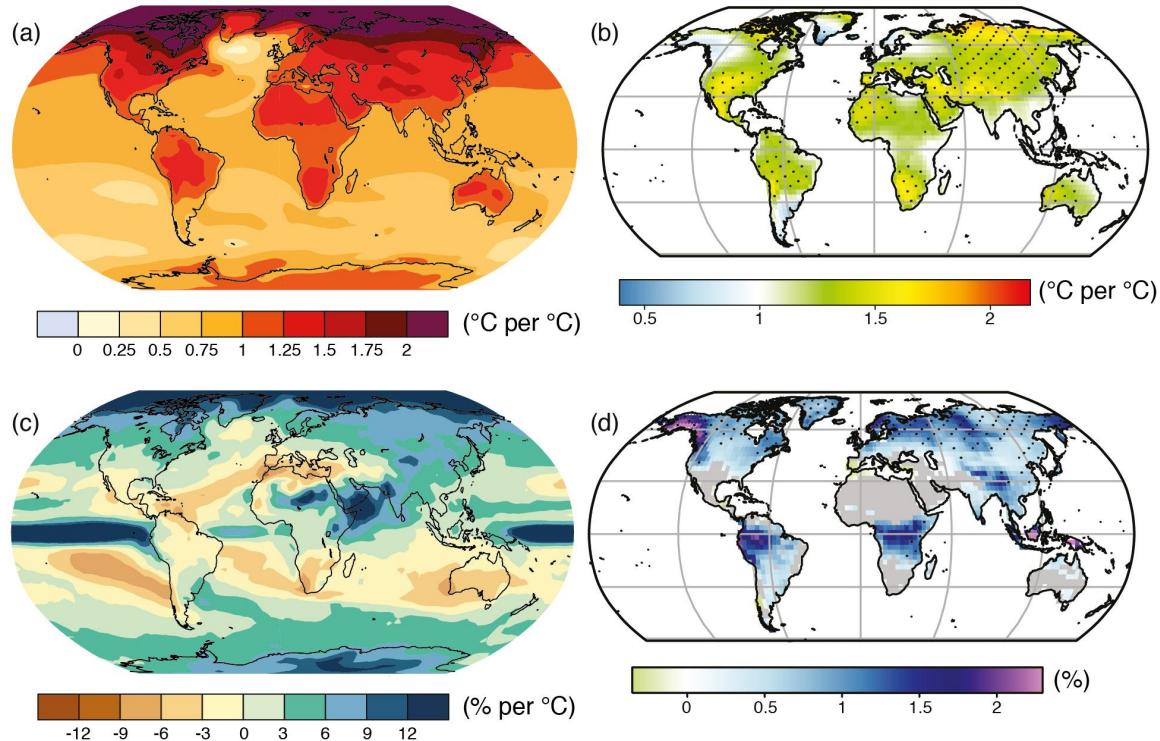


FIGURE 1.2 – Projection des changements à l'horizon 2100, des moyennes et extrêmes annuels (sur terre) des températures de l'air et des précipitations : (a) température de surface moyenne par °C de changement global moyen, (b) 90^e percentile des températures journalières maximum par °C de changement de température moyenne maximale, (c) précipitations moyenne (en % par °C de changement de température moyenne) et (d) fraction de jours ayant des précipitations dépassant le 95^e percentile. Sources : (a) et (c) simulations CMIP5, scénario RCP4.5, (b) et (d) adaptation d'après [Orlowsky et Seneviratne \(2012\)](#)([IPCC2013](#)).

du réchauffement dans les hautes latitudes sont une augmentation des températures de 2 à 8 °C dans les zones boréales, et de 2 à 6 °C dans les zones tempérées, ainsi qu'une augmentation probable des précipitations ([Christensen et al., 2013; Frolking et al., 2011](#)). De façon plus indirecte est attendue la fonte du permafrost, l'augmentation de l'intensité et de la fréquence de feux et des changements dans les compositions des communautés végétales.

Les tourbières, qui ont accumulées un stock de carbone important, sont donc soumises à des contraintes fortes. Afin de mieux cerner le devenir de ce carbone, l'étude de ces écosystèmes, des flux de gaz qu'ils échangent avec l'atmosphère, est une nécessité.

271 1.2 Flux de gaz à effet de serre et facteurs 272 contrôlants

273 1.2.1 GES et Tourbières

274 Dans l'atmosphère le carbone est principalement présent dans l'atmosphère sous
275 forme de dioxyde de carbone (CO_2) et de méthane (CH_4).

276 La concentration en CO_2 dans l'atmosphère fluctuait avant l'ère industrielle entre
277 180 et 290 ppm. En 1750 au début de l'ère industrielle sa concentration était toujours
278 de 280 ppm avant d'augmenter pour atteindre 391 ppm aujourd'hui (en 2011) (Ciais
279 *et al.*, 2014). Différents processus permettent d'extraire du CO_2 de l'atmosphère, la
280 photosynthèse, la dissolution du CO_2 dans l'océan et enfin l'altération de silicate et les
281 réactions avec le carbonate de calcium. Ces processus s'effectuent avec des échelles de
282 temps différentes, en conséquence après une émission de CO_2 , il ne reste que 40 % de
283 cette émission après 100 ans, mais il reste toujours plus de 20 % après 1000 ans et plus
284 de 10 % après 10 000 ans (Joos *et al.*, 2013; Ciais *et al.*, 2014) (Figure 1.3).

285 La concentration en méthane de l'atmosphère est estimée à 350 ppb il y a 18 000 ans
286 environ lors de la dernière glaciation, à 720 ppb en 1750, et à 1800 ppb aujourd'hui (ou
287 plutôt en 2011) (Ciais *et al.*, 2014). À l'inverse du CO_2 sa durée de vie dans l'atmosphère
288 est limitée : moins de 10 ans (Lelieveld *et al.*, 1998; Prather *et al.*, 2012). Malgré sa faible
289 durée dans l'atmosphère son potentiel de réchauffement global (PRG) est important 72
290 à 20 ans. Les zones humides sont la première source naturelle de CH_4 atmosphérique
291 pour avec un flux à l'échelle globale estimé entre 145 et 285 Tg an^{-1} (Lelieveld *et al.*,
292 1998; Wuebbles et Hayhoe, 2002; Ciais *et al.*, 2014) (Tableau ?). Les tourbières de
293 l'hémisphère nord comptent pour 46 Tg an^{-1} (Gorham, 1991) (pas de source plus
294 récente ?).

295 À l'échelle globale, le stockage de C par les tourbières, prenant en compte à la fois

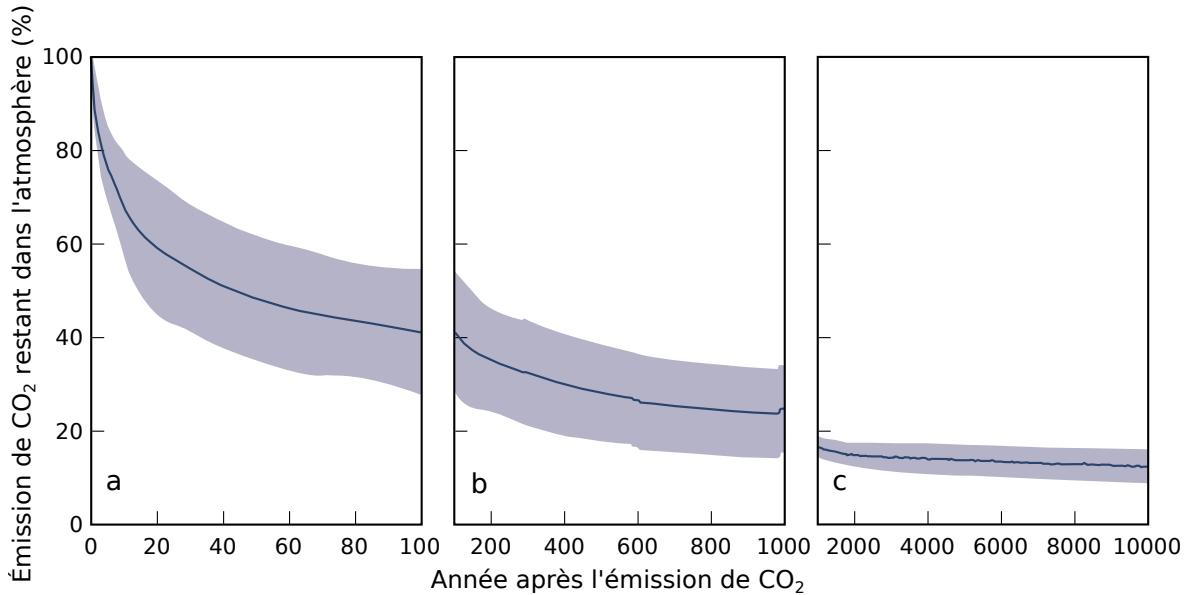


FIGURE 1.3 – Décroissance de la proportion de CO₂ de l'atmosphère suite à une émission idéalisée de 100 PgC. les graphes (a) et (b) est une moyenne de modèles ([Joos et al., 2013](#)), le graphe (c) est une moyenne d'autres modèles ([Archer et al., 2009](#)). Modifié d'après ([Ciais et al., 2014](#)).

²⁹⁶ le CO₂ et le CH₄, est estimé à 70 Tg an⁻¹ ([Clymo et al., 1998](#)).

²⁹⁷ 1.2.2 Les flux entre l'atmosphère et les tourbières

²⁹⁸ De l'atmosphère à l'écosystème

Avant de stocker et de conserver du carbone, le faut le capturer. Ce transfert du carbone de l'atmosphère à la tourbe se fait sous la forme de CO₂, assimilé par la photosynthèse, principalement des végétaux supérieurs, et éventuellement, bien que dans de moindre proportions, par des algues, des lichens ou des bactéries photosynthétiques [Girard et al. \(2011\)](#). On peut écrire la réaction de photosynthèse de la façon suivante :



²⁹⁹ Ce flux est généralement appelé **Production Primaire Brute** (PPB), *Gross Primary Production*, (*GPP*) en anglais (Figure 1.4). Les tourbières sont des écosystèmes dont ³⁰⁰ la production primaire est estimée à environ 500 gC m⁻² ([Francez, 2000](#)). Si la photo-³⁰¹ synthèse est un processus majeur d'assimilation du CO₂, il existe d'autres voies mé-³⁰²

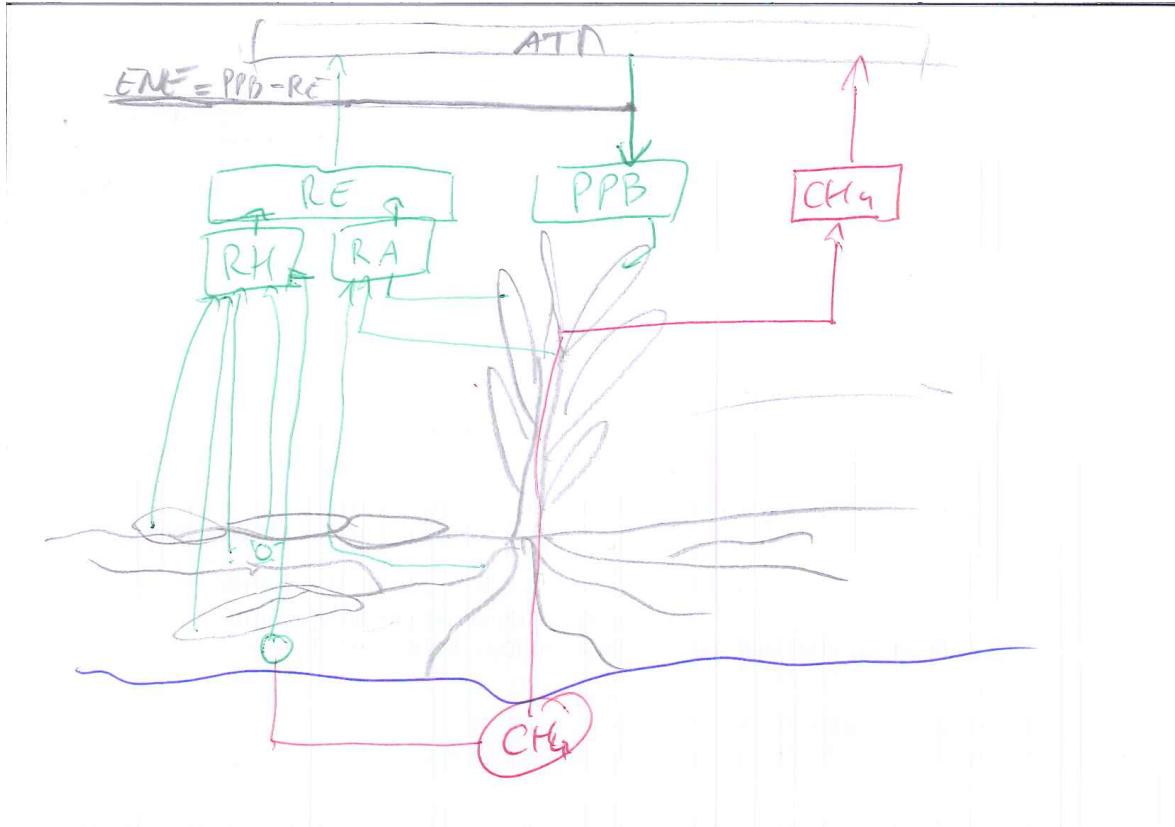


FIGURE 1.4 – schéma des flux de carbone entre une tourbière et l'atmosphère

303 taboliques permettant la capture du CO₂ de l'atmosphère. Ainsi les micro-organismes
 304 chemolithotrophes (**expliciter**) sont capables d'assimiler le CO₂ en utilisant l'énergie
 305 issue de l'oxydation de composés inorganiques.

306 Les voies métaboliques permettant l'assimilation du CO₂ sont plutôt bien connues et
 307 le fait que les substrats de départ de varient pas (mal dit..) a permis une compréhension
 308 relativement fine du processus ([Farquhar et al., 1980](#)). Cependant une fois assimilé par
 309 la végétation le devenir du carbone est moins direct. À plus long terme, et après son
 310 assimilation par la plante, le carbone est stocké principalement à travers la partie non
 311 décomposée des litières végétales. Litières qui à force de compressions et de tassements
 312 va devenir de la tourbe.

313 Il n'y a pas de flux direct de CH₄ de l'atmosphère vers les écosystèmes terrestres,
 314 la majorité du méthane atmosphérique, 90 %, réagit avec des radicaux hydroxyles,
 315 principalement dans la troposphère où il sera un précurseur de l'ozone

316 De l'écosystème à l'atmosphère

317 Les sources de carbone émises par les tourbières vers l'atmosphère sont multiples.

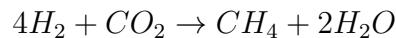
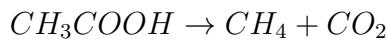
318 D'abord différents gaz peuvent être émis, notamment le CO₂ et le CH₄, éventuellement
319 du N₂O, et certains d'entre eux peuvent avoir plusieurs sources.

320 Le CO₂ est émis dans l'atmosphère à travers différents processus, la respiration
321 aérobie (le plus gros contributeur), les respirations anaérobies ou fermentations (e.g.
322 du glucose, de l'acétate), ou encore l'oxydation du méthane. Les principales sources de
323 CO₂, sont représentées dans la figure 1.4. La ou plutôt les respirations sont généralement
324 séparées en deux. D'un côté la respiration végétale, que ce soit celle de feuilles, des tiges,
325 des racines et que l'on appelle la **respiration autotrophe**. De l'autre rassemblé sous le
326 vocable de **respiration hétérotrophe**, la respiration de la rhizosphère, liée à l'émission
327 d'exsudats par les racines, la décomposition des litières et des matières organiques, la
328 respiration de la faune et l'oxydation du CH₄ par les organismes méthanoliques. On
329 appelle **Respiration de l'Écosystème** (RE) l'ensemble des respirations autotrophe
330 et hétérotrophe, en incluant à la fois ses composantes aérienne et souterraine. On la
331 distingue de la respiration du sol qui est définie comme l'ensemble des respirations de
332 la colonne de sol, en excluant la partie aérienne. La production de CO₂ est donc un
333 signal intégré sur l'ensemble de la colonne de tourbe. C'est cette multitude de processus
334 qui rend l'estimation de ce flux difficile, en effet chacune des respirations n'aura pas la
335 même sensibilité vis à vis de facteurs contrôlant.

336 La strate muscinale pouvant jouer/participer/produire jusqu'à 80 % de la produc-
337 tion primaire ([Francez, 2000](#)). Cette production primaire n'est pas particulière élevée
338 (**Réf needed**) et c'est en fait la faible décomposition des matières organiques qui per-
339 met aux tourbières de stocker du carbone. L'accumulation moyenne estimée dans les
340 tourbières boréales est de 30 gC m⁻². Le taux d'accumulation varie en fonction des
341 espèces végétales présentes ((**Réf needed**)), le niveau d'eau ((**Réf needed**)), ... (??)

342 Conséquence du niveau de nappe élevé des tourbières, le développement d'une zone
343 anoxique importante dans la colonne de sol favorise la production de CH₄. En moyenne
344 des flux de CH₄ mesurés dans les tourbières s'étendent de 0 à plus 0,96 µmol m⁻² s⁻¹,

345 avec généralement des flux compris entre 0,0048 et 0,077 $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ (Blodau, 2002).
 346 Le CH₄ est principalement produit à partir d'acétate (CH₃COOH) ou de dihydrogène
 347 (H₂), ces deux composés étant dérivés de la décomposition préalable de matières orga-
 348 niques (Lai, 2009).



349 Le CH₄ produit est transporté dans l'atmosphère par diffusion, ébullition ou à travers
 350 certaines plantes (Joabsson *et al.*, 1999; Colmer, 2003). Pendant ce transport le CH₄
 351 peut être oxydé par des organismes méthanotrophes. Cette transformation produit
 352 tour à tour différents composés (méthanol, formaldéhyde, formate) aboutissant à la
 353 production de CO₂ (Whalen, 2005).



354 Le méthane (Lai2009, seger1998, barlett1993 review)

355 1.2.3 Les facteurs majeurs contrôlant les flux

356 Les facteurs qui contrôlent ces flux de carbone sont globalement connus : la tempé-
 357 rature, le niveau de la nappe et la végétation. L'augmentation de la vitesse de réaction
 358 de nombreuses réactions biochimiques avec la température est connue depuis long-
 359 temps. Elle a été mise en évidence par un chimiste suédois en 1889 : Svante August
 360 Arrhenius sur la base de travaux réalisés par un autre chimiste, néerlandais, Jaco-
 361 bus Henricus Van't Hoff. Depuis, de nombreuses mesures de terrain confirment cette
 362 relation (**Réf needed**). La photosynthèse et l'ensemble des respirations sont donc
 363 contrôlées, au moins en partie, par la température. L'hydrologie est un autre facteur
 364 contrôlant majeur. Le niveau de la nappe, défini ici comme la distance entre la sur-
 365 face du sol de l'écosystème et le toit de l'aquifère/l'eau libre/la zone saturée, sépare la
 366 colonne de tourbe en une zone oxique, et une zone anoxique. L'épaisseur relative de

1.2. Flux de gaz à effet de serre et facteurs contrôlants

ces deux zones va influer sur la production du CO₂, majoritairement produit dans la zone oxique, et du CH₄ produit dans la zone anoxique. Le niveau de la nappe contraint également le teneur en eau du sol et la hauteur de la frange capillaire qui va influer sur la végétation ([Laiho, 2006](#)). La végétation est également un facteur important. D'abord car elle exerce une influence directe sur les flux, avec d'un côté la photosynthèse et les respirations des plantes vivantes, ou la décomposition des plantes mortes. La composition des communautés végétales va également influer sur le potentiel photosynthétique de l'écosystème, ce potentiel pouvant varier selon le végétal considéré [Moore et al. \(2002\)](#), et sur la vitesse de décomposition des litières qui peut également varier en fonction du végétal. De façon plus indirecte, la végétation peut également stimuler la respiration des micro-organismes présent dans la rhizosphère⁵ via la libération d'exsudats racinaires [Moore et al. \(2002\)](#). Enfin certaines plantes vasculaires, adaptées aux conditions de saturations en eau, peuvent faciliter l'échange de gaz entre l'atmosphère et l'écosystème grâce à un espace intercellulaire agrandi, l'Aerenchyme.

Cependant la sensibilité des flux à ces facteurs ne fait pas consensus et peut varier selon les conditions environnementales ou l'échelle de temps ou d'espace considérée. Par la suite nous considérons les processus à l'échelle d'une colonne de sol ou d'un écosystème

Facteurs contrôlant la respiration de l'écosystème

Updegraf2001

Montre, dans une expérimentation à base de mésocosme, que la respiration de l'écosystème est contrôlée presque exclusivement par la température du sol.

Cai2010

Mesures in-situ, sécheresse court terme, plus chaud et plus sec (1an). Sensibilité à la température (Q10) identique l'année humide et l'année sèche. Dans les conditions plus chaude et plus sèche Cai observe une augmentation de la Respiration (plus forte que celle de la photosynthèse)

5. zone du sol impacté par les racines

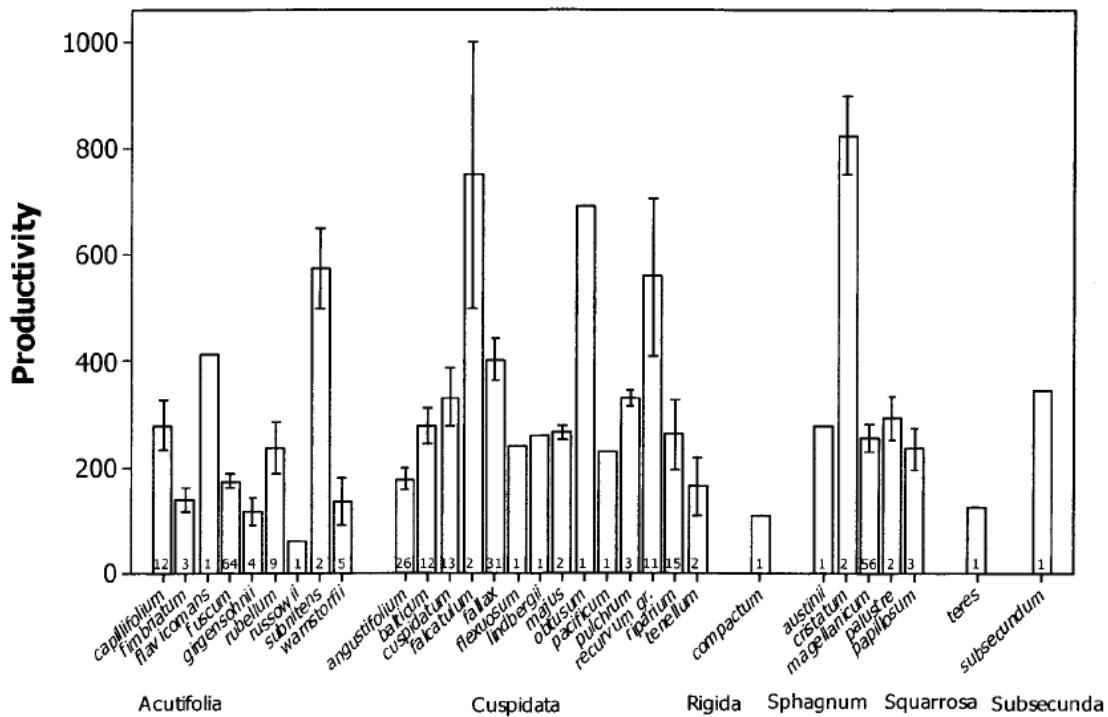


FIGURE 1.5 – Productivités moyennes des espèces de sphaignes en $\text{g m}^{-2} \text{ an}^{-1}$. Les barres d'erreurs représentent l'erreur standard ([Gunnarsson, 2005](#))

394 Stratck2006

395 Augmentation de la respiration suite à un abaissement du niveau de l'eau (8ans plus
396 tôt).

397 Ballantyne2014

398 dans une expérimentation in-situ, montre une respiration de l'écosystème plus impor-
399 tante quand le niveau de la nappe est bas que lorsque le niveau de la nappe est haut.
400 L'expérimentation se fait sur un site dont l'abaissement de la nappe est effectif depuis
401 longtemps (80 ans plus tôt) Même résultat que strack, donc effet présent même sur le
402 long terme.

403 Facteurs contrôlant la production primaire brute

404 Le premier facteur contrôlant la PPB est bien sur la végétation et notamment la
405 composition végétale des communautés présentes. Les bryophytes n'ont pas la même
406 productivité primaire que les graminées ou que les arbustes. [Moore et al. \(2002\)](#) montrent
407 ces différences entre les groupes de végétaux, mais également que ces différences varient.

1.2. Flux de gaz à effet de serre et facteurs contrôlants

408 Alors que dans les tourbières de haut-marais, les sphaignes et les arbustes ont une pro-
409 ductivité importante, les herbacées et graminées ont une productivité beaucoup plus
410 faible. À l'inverse ce sont les herbes et les graminées qui ont la plus forte productivité
411 dans les tourbières de bas-marais pauvres. Elles sont suivie par les sphaignes puis les
412 arbustes. Au sein même de ces groupes la productivité peut varier de façon importante,
413 c'est ce que montrent [Gunnarsson \(2005\)](#) avec les sphaignes, dont la productivité, selon
414 l'espèce et les conditions dans lesquelles elle vit, varie fortement (Figure 1.5).

415 L'effet d'une variation du niveau de la nappe, jouant sur la végétation va également
416 jouer sur la PPB. Cependant cette relation n'est pas aussi évidente : En effet la baisse
417 du niveau de la nappe peut à la fois induire une augmentation de la PBB, notamment
418 quand elle favorise la végétation vasculaire ([Ballantyne *et al.*, 2014](#)). Mais elle peut éga-
419 lement la diminuer, lorsqu'elle induit un stress hydrique important ([Strack et Zuback,](#)
420 [2013; Peichl *et al.*, 2014; Alm *et al.*, 1999; Griffis *et al.*, 2000; Weltzin *et al.*, 2000](#))

421 Comme pour la respiration, l'augmentation de la température augmente la vitesse
422 de réaction (Cai2010). (**Réf needed**)

423 Facteurs contrôlant l'ENE

424 On définit l'Échange Net de l'Écosystème (ENE) comme la différence entre la Pho-
425 tosynthèse Primaire Brute (PPB) et la Respiration de l'écosystème (RE). Les facteurs
426 contrôlants l'ENE sont donc les mêmes que ceux qui contrôlent ces 2 flux. Cependant
427 l'effet d'un même facteur de contrôle peut être différent vis à vis de PPB et de RE
428 selon le contexte environnemental, que ce soit par rapport à la nature de l'effet ou son
429 importance. Ainsi une variation de l'ENE peut parfois être contrôlée majoritairement
430 soit par la PPB soit par la RE soit par les deux. Par exemple, une baisse du niveau
431 de la nappe est souvent liée dans la littérature à une baisse de l'ENE. Cependant
432 certains attribuent cette baisse à une augmentation de la Respiration (Aurela2013,
433 Ballantyne2014, Alm1999, Ise2008, Oechel1993) quand d'autres l'attribue à une dimi-
434 nition de la photosynthèse Sonnentag2010, Peicl2014. Enfin certains voient un effet à
435 la fois de l'augmentation de la respiration et de la diminution de la photosynthèse

436 (StrackZuback2013)

437 À noter un article intéressant (Lund2012) dans lequel, dans un même site une baisse
438 du niveau de la nappe 2 année différente entraînera une baisse de l'ENE dans les 2 cas,
439 mais dans l'un des cas cette baisse est contrôlée par un augmentation de la respiration
440 et dans l'autre cas cette baisse est contrôlée par une diminution de la photosynthèse.

441 Également un article de Ballantyne2014 qui lui ne note pas d'effet d'une baisse du
442 niveau de la nappe sur l'ENE car l'augmentation de la respiration est compensée par
443 une augmentation de la photosynthèse.

444 **Facteurs contrôlant les flux de méthane**

445 Le niveau de la nappe et la température semblent être les facteurs prépondérant du
446 contrôle des flux de méthane

447 La prépondérance relative des ces différents flux, contrôlée par les conditions envi-
448 ronnementale, va donc impacter le fonctionnement des tourbières. Soit elles stockent
449 du carbone, en accumulant des matières organiques, et donc fonctionnent comme des
450 puits ou soit elles relâchent du carbone et fonctionnent comme des sources.

451 L'étude individuelle de tel ou tel flux avec tel ou tel facteur contrôlant est nécessaire
452 afin de comprendre ce qu'il se passe au niveau des processus. Il est tout aussi nécessaire
453 d'arriver à intégrer l'ensemble de la complexité naturelle. C'est l'intérêt d'établir des
454 bilans de carbone.

455 **1.2.4 Bilans de carbone**

456 Le calcul d'un bilan de carbone à l'échelle d'un écosystème permet de détermi-
457 ner si l'équilibre (ou le déséquilibre) des flux tend à stocker du carbone, le système
458 fonctionnant alors comme un puits, ou à libérer du carbone, le système fonctionnant
459 alors comme une source. Il existe différentes façons de réaliser le bilan de carbone d'une
460 tourbière que l'on peut séparer en deux approches principales. La première approche
461 consiste à utiliser l'archive tourbeuse pour estimer des vitesses d'accumulation de la
462 tourbe. Cette méthode permet d'étudier la fonction puits sur des temps longs (derniers

Tableau 1.3 – Vitesse apparente d'accumulation du carbon à long terme en gC m⁻² s⁻¹

min – max	moyenne	référence
20 – 140	?	Mitra2005
?	18.6	Yu2009
	17.2	Gorham2012
	20	Jones2010
	16.2	Borren2004
	18.5	Packalen2014
	19.4	Vitt2000
	19	Turunen2004
5.74 – 129.31	33.66	Xing2015

463 millénaires) et de lier d'éventuels changements dans les vitesses d'accumulation à des
 464 facteurs environnementaux. La seconde approche se base d'avantage sur des mesures
 465 actuelles des différents flux afin d'étudier, sur des temps forcément plus court, l'évolu-
 466 tion de la prépondérance puits/source d'un écosystème. Les deux approches sont donc
 467 complémentaires.

468 **passé**

469 long-term apparent rate of carbon accumulation (LORCA) datations + dry bulk
 470 density + carbon content (Tableau 1.3)

471 **tableau LORCA ajouter colonne contexte (exple : 7 tourbières ombro-**
 472 **trophes)**

473 **présent**

474 Dans cette approche on estime les flux actuels de carbone entrant et sortant de
 475 l'écosystème afin de déterminer un bilan. Un certain nombre de flux de carbone sont
 476 présent au sein des écosystèmes terrestre (équation (1.1))

$$BCNE = \frac{dC}{dt} = \overbrace{PPB - Re}^{ENE} - F_{COD} - F_{COP} - F_{CH_4} - F_{CID} - F_{COV} - F_{Co} \quad (1.1)$$

477 — ENE : Échange Net de l'Écosystème

- 478 — PPB : Production Primaire Brute
- 479 — Re : Respiration de l'Écosystème
- 480 — F_{COP} : Flux de Carbone Organique Dissous
- 481 — F_{COP} : Flux de Carbone Organique Particulaire
- 482 — F_{CH_4} : Flux de Méthane
- 483 — F_{CID} : Flux de Carbone Inorganique Dissous
- 484 — F_{COV} : Flux de Composés Organique Volatils
- 485 — F_{CO} : Flux de Monoxyde de Carbone
- 486 Les bilans les plus complets réalisées sur les tourbières comprennent la partie ga-
- 487 zeuse, dissoute...
- 488 Dans les tourbières, les flux de CO_2 sont généralement les plus importants (**Réf**
- 489 **needed**), puis les flux de CH_4 et/ou de COD et enfin les flux de COP.
- 490 Pour estimer ces flux différentes techniques existent, notamment l'eddy covariance
- 491 et les méthodes de chambre pour les flux de gaz.
- 492 D'autres méthodes, moins souvent utilisées, existent comme l'utilisation du ratio
- 493 C :N (Kirk2015)

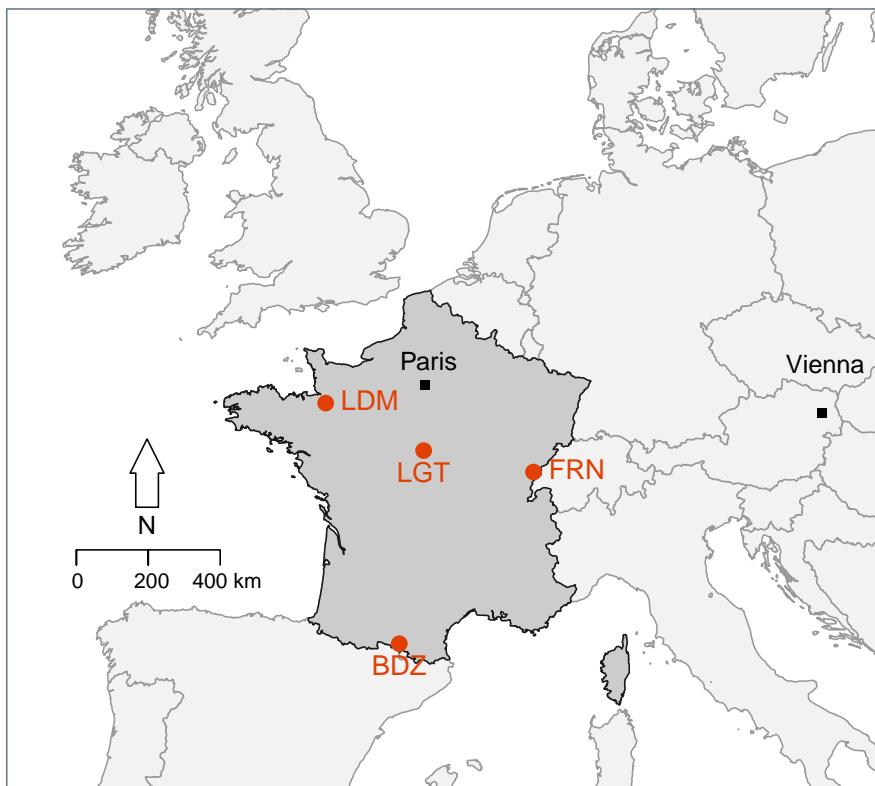
⁴⁹⁴ 2 Sites d'études et méthodologies employées

⁴⁹⁵

⁴⁹⁶	2.1 Présentation de la tourbière de La Guette	30
⁴⁹⁷		
⁴⁹⁸	2.2 Autres sites du service national d'observation	35
⁴⁹⁹		
⁵⁰⁰	2.3 Mesures de flux	36
	2.3.1 Présentation des méthodologies possibles	36
⁵⁰¹	2.3.2 Les mesures de CO ₂	37
⁵⁰²	2.3.3 Les mesures de CH ₄	39
⁵⁰³	2.3.4 Le calcul des flux	40
⁵⁰⁴	2.4 Facteurs contrôlants	41
⁵⁰⁵		
⁵⁰⁶	2.4.1 acquisitions automatisées	41
⁵⁰⁷		

508 2.1 Présentation de la tourbière de La Guette

509 Le site d'étude, la tourbière de La Guette, est l'un des quatre sites du service
510 national d'observation des tourbières (SNOT) qui vise à étudier la fonction puits de
511 carbone des tourbières tempérées notamment vis-à-vis des changements globaux.



BDZ: Bernadouze (1400 m), FRN: Frasne (840 m),
LDM: Landemarais (155 m), LGT: La Guette (145 m)

FIGURE 2.1 – Site d'études SNO

512 La tourbière de La Guette est située à Neuvy-sur-Barangeon, en Sologne, ($N\ 47^{\circ}19'44''$,
513 E $2^{\circ}17'04''$) dans le département du Cher (Figure 2.1). Le site s'étend sur une surface
514 d'une vingtaine d'hectare avec une géométrie relativement allongée 2.2. Cette surface
515 la classe parmi les plus grandes de Sologne. L'épaisseur moyenne de la tourbe est de
516 80 cm avec des maximums locaux atteignant 180 cm. La tourbière de La Guette est pro-
517 bablement topogène (**Réf needed**), formée par l'accumulation d'eau de pluie dans une
518 cuvette imperméabilisée par une couche d'argile issue d'alluvions de la rivière du même
519 nom (La Guette). Les précipitations annuelles moyennes sur le site sont de 880 mm et

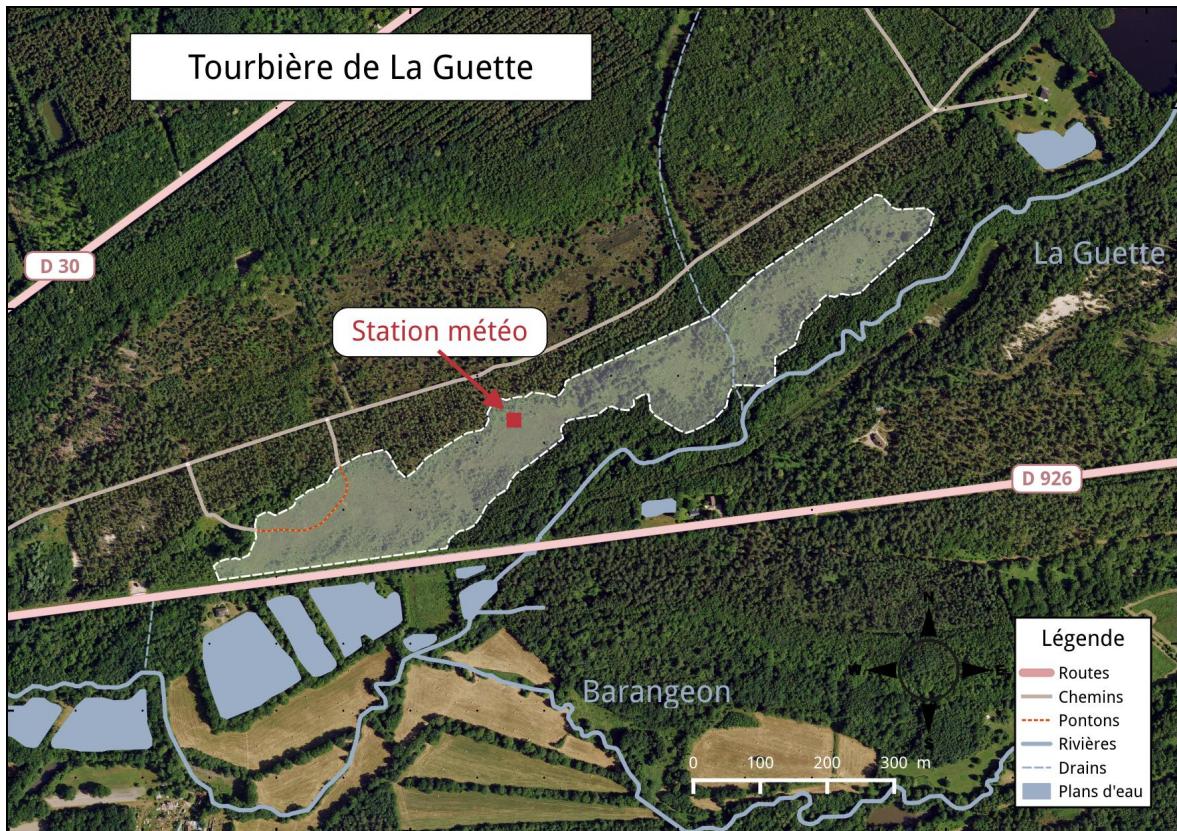


FIGURE 2.2 – Carte de la tourbière de La Guette

520 les températures moyenne annuelle de 11 °C. L'eau du site à une conductivité généra-
 521 lement inférieure à $80 \mu\text{S m}^{-2}$ et un pH compris entre 4 et 5. Ces caractéristiques classe
 522 la tourbière parmi les tourbières minérotrophes pauvres en nutriments (*poor fen*). Les
 523 datations effectuées sur le site permettent de dire que les premiers dépôts tourbeux
 524 remontent à environ 5 à 6000 ans.

525 Le site a subi un certain nombre de perturbations au cours de son existence. D'abord
 526 la construction d'une route, avant 1945, qui coupe l'extrémité sud de la tourbière
 527 favorisant son drainage. Le site est également brûlé par un incendie en 1976. En 1979
 528 des pins noirs (*Pinus nigra*) sont plantés au nord du site. Enfin 2008 le récurage du
 529 fossé de drainage bordant la route semble entraîner une augmentation significative des
 530 pertes d'eau du système.

531 Ces perturbations, ou au moins une partie d'entre elles, ont probablement favorisé
 532 l'envahissement du site par une végétation vasculaire, notamment arborée et composée
 533 de pins (*Pinus sylvestris*) et de bouleaux (*Betula verrucosa* et *pubescens*). [Viel et al.](#)

2.1. Présentation de la tourbière de La Guette

534 (2015) a pu calculé, grâce à l'étude de photos aérienne, la vitesse de fermeture du site,
535 entre 1945 et 2010, estimée à $2020 \text{ m}^2 \text{ an}^{-1}$ avant l'incendie de 1976 et à $3469 \text{ m}^2 \text{ an}^{-1}$
536 après. La tourbière est également envahie de façon importante par la molinie bleue
537 (*Molinia caerulea*) de la famille des *Poaceae* (Figure 2.3c). Leur présence favorisant la
538 dégradation des matières organiques (Gogo *et al.*, 2011). Sont également présentes sur
539 le site un certain nombre d'espèces caractéristiques des tourbières comme les sphaignes,
540 principalement *Sphagnum cuspidatum* et *Sphagnum rubellum*, qui forment des tapis.
541 Un tapis de sphaignes en cours de formation est visible sur la photo 2.3a. Sur cette
542 même photo sont également visible des Linaigrettes à feuilles étroites (*Eriophorum*
543 *angustifolium*), une plante de la famille des *Cyperaceae* caractéristique des marais et
544 des landes tourbeuses (Rameau *et al.*, 2008). Des bruyères sont également présentes de
545 façon importante sur le site avec notamment *Erica tetralix*, parfois appelée la Bruyère
546 des marais, de la famille des *Ericaceae* (Figure 2.3b). De la même famille est présente
547 sur le site, mais de façon moins omniprésente, la Callune (*Calluna vulgaris*). L'ensemble
548 de ces espèces tendent à préférer les milieux riches en matières organiques et pauvres
549 en nutriment (tela-botanica). D'autres espèces sont présentes sur ce site notamment,
550 *Rhynchospora alba* de la famille des *Cyperaceae*, *Juncus bulbosus*(image annexe ?),
551 de la famille de *Juncaceae*, et des Droséras, une plante insectivore, de la famille des
552 *Droseraceae* (Annexe A, Figure 1a) .

553 Au cours des dernières années, les précipitations sont relativement différentes avec
554 deux années plus sèche que la moyenne avant 2013 et deux années plus humide en 2013
555 et 2014 (Figure 2.4). On observe également cette dualité au niveau du niveau de la
556 nappe. Avant 2013 les étés sont marqués par des étiages important avec des baisses du
557 niveau de nappe allant jusqu'à -60 cm en 2012 (Figure 2.5). Après 2013, les étiages
558 sont beaucoup moins importants sur le site (Figure 2.6). Les variations inter-annuelles
559 de la température moyenne de l'air semblent moins marquées. L'année 2011 est très
560 proche de 2014 avec une température moyenne supérieure à 11 °C. De la même façon
561 les années 2012 et 2013 sont très proche avec des température moyenne inférieure à
562 10 °C.



(a) *Sphagnum – Eriophorum austifolium*



(b) *Erica tetralix – Molinia caerulea*



(c) *Molinia caerulea*

FIGURE 2.3 – Végétation présente sur le site de La Guette, et suivie lors des campagnes de mesure.

2.1. Présentation de la tourbière de La Guette

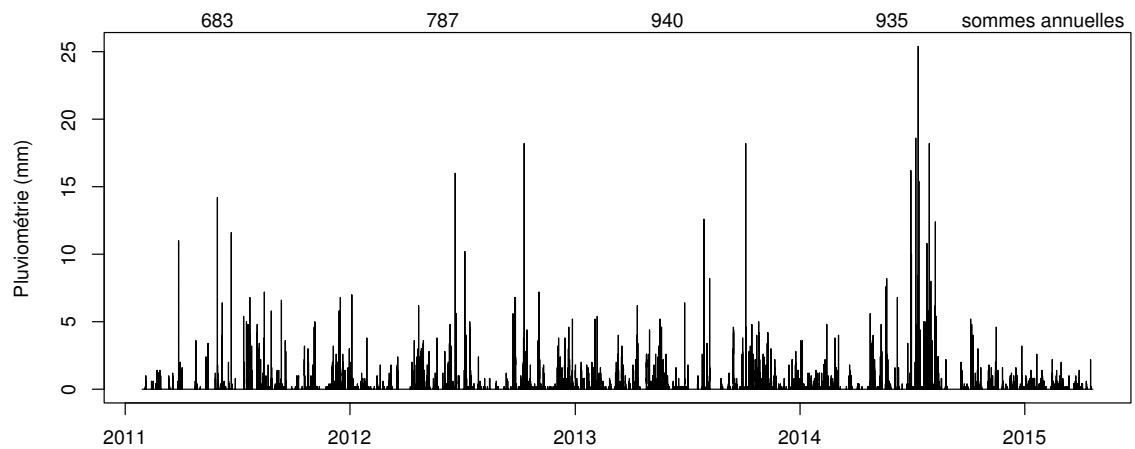


FIGURE 2.4 – Évolution du niveau de la pluviométrie, en mm, des années 2011 à 2014

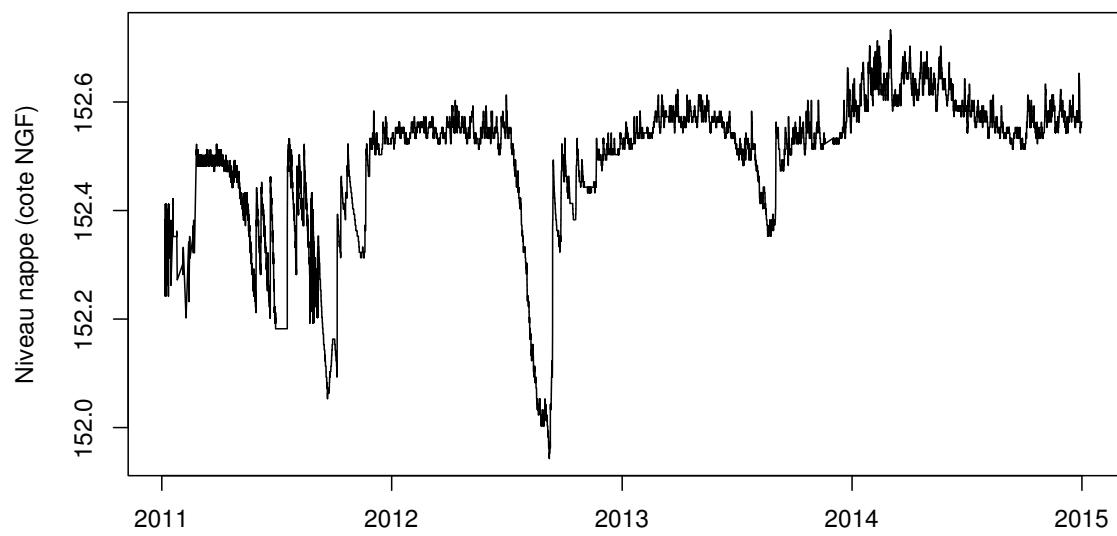


FIGURE 2.5 – Évolution du niveau de la nappe, en cm par rapport à la surface, des années 2011 à 2014

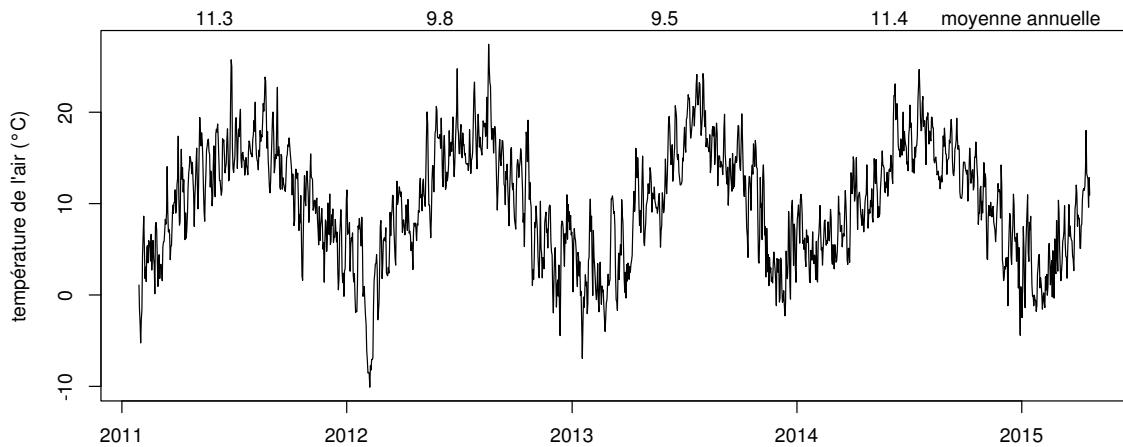


FIGURE 2.6 – Évolution de la température de l'air (en °C) des années 2011 à 2014

⁵⁶³ 2.2 Autres sites du service national d'obser- ⁵⁶⁴ vation

⁵⁶⁵ Bien que moins étudiés, les autres sites du SNOT, Bernadouze, Frasne et Landemara-
⁵⁶⁶ rais ont également fait l'objet d'un suivi ponctuel en 2013. La tourbière de Bernadouze
⁵⁶⁷ est situé à 1400 m dans les Pyrénées, en Ariège ($N\ 42^{\circ}48'09''$, $E\ 1^{\circ}25'24''$). Elle est
⁵⁶⁸ relativement petite avec 3,75 ha seulement. La tourbière de Frasne est situé à 840 m
⁵⁶⁹ dans le Doubs et s'étend sur une surface de 98 ha. Enfin la tourbière de Landemarais
⁵⁷⁰ est située en Ille-et-villaine, à 154 m et s'étend sur 23 ha. les températures annuelles
⁵⁷¹ moyennes sur ces trois sites sont respectivement de 6, 7,5 et 11 °C. les précipitations
⁵⁷² annuelles étant de 1700, 1400, 870 mm.

⁵⁷³ Au sein de ses sites de nombreuses mesures ont été effectuées et notamment des
⁵⁷⁴ mesures de flux de GES notamment le CO₂ et le CH₄. La méthodologie utilisée pour
⁵⁷⁵ les mesurer étant transverse aux différentes expérimentations elle sera détaillée dans
⁵⁷⁶ ce chapitre.

⁵⁷⁷ 2.3 Mesures de flux

⁵⁷⁸ 2.3.1 Présentation des méthodologies possibles

⁵⁷⁹ De nombreuses techniques permettent de mesurer des flux de gaz, avec en premier
⁵⁸⁰ lieu les méthodes de chambres.

⁵⁸¹ Les chambres peuvent être ouvertes, c'est à dire que la mesure se fait lorsque le
⁵⁸² gaz à l'intérieur de la chambre à l'équilibre avec celui à l'extérieur, ou fermées, dans
⁵⁸³ ce cas le gaz à l'intérieur de la chambre n'est pas à l'équilibre avec celui à l'extérieur.
⁵⁸⁴ Elles peuvent également être dynamique, lorsqu'un système de pompe, permettant
⁵⁸⁵ notamment de transporter le gaz jusqu'à l'analyseur, est présent. Ou statique si le
⁵⁸⁶ système est sans flux artificiel.

⁵⁸⁷ Trois grandes techniques de chambre existent. D'abord les chambres **dynamiques**
⁵⁸⁸ **ouvertes** qui se basent sur un état d'équilibre et mesurent une différence de concen-
⁵⁸⁹ tration d'un gaz dont une partie passe par la chambre et l'autre non. Cette méthode
⁵⁹⁰ nécessite un système de pompe et donc le passage d'un flux. Ensuite les chambres **dy-
591 namiques fermées** qui mesurent l'évolution de la concentration du gaz au sein de la
⁵⁹² chambre à l'aide d'un système de pompe permettant l'envoi du gaz dans un analyseur
⁵⁹³ externe. Enfin les chambres **statiques fermées** qui mesurent également l'évolution de
⁵⁹⁴ la concentration du gaz au sein de la chambre sans qu'un système de pompe ne soit
⁵⁹⁵ présent. Dans ce cas soit l'analyseur est présent dans la chambre, soit des prélèvements
⁵⁹⁶ sont fait à intervalles réguliers puis analysés par la suite en chromatographie gazeuse.

⁵⁹⁷ Il faut noter que les dénominations anglaises de ces méthodes doit faire l'objet d'une
⁵⁹⁸ attention particulière. *Closed chamber* par exemple est parfois utilisé pour se référer
⁵⁹⁹ à l'état ou non d'équilibre, comme défini dans ce document, mais parfois également
⁶⁰⁰ pour désigner les méthodes de chambre sans système de flux ce qui peut prêter à
⁶⁰¹ confusion [Pumpenan et al. \(2004\)](#). Souvent utilisées les dénominations *open/closed* et
⁶⁰² *dynamic/static* sont décrites dans [Luo et Zhou \(2006\)](#), une autre convention peut être
⁶⁰³ rencontrée : *flow-through/non-flow-through* et *steady state/non-steady state* [Livingston](#)

604 et Hutchinson (1995)

605 Ces différentes méthodes ont divers avantages et inconvénients.

606 Ces méthodes sont souvent utilisées car elles ont un coût modeste, et sont très ver-
607 satiles ce qui permet leur utilisation dans de nombreuses situations. D'autres méthodes
608 plus globales existent comme les méthodes d'Eddy Covariance.

609 Les méthodes d'Eddy Covariance se base sur...

610 Comparaison entre les méthodes de chambre et les méthodes d'Eddy Covariance.

611 2.3.2 Les mesures de CO₂

612 Toutes les mesures de CO₂ présentées par la suite ont été faite avec les mêmes ma-
613 tériels et le même protocole. Les chambres utilisées sont en plexiglass et ont été conçue
614 (LPC2E) et fabriquées (ISTO) au CNRS. Ce sont des chambres transparentes, cylin-
615 drique, de 30 cm de diamètre et 30 cm de hauteur. Les mesures de CO₂ à proprement
616 parler ont été faite à l'aide d'une sonde Vaisala CARBOCAP® GMP 343. La sonde est
617 directement insérée dans la chambre ainsi qu'une sonde Vaisala HUMICAP® HMP 75
618 mesurant d'humidité et la température dans la chambre.

619 Avant toute mesure, des embases sont installées sur le site. Ce sont des cylindres de
620 PVC d'une hauteur de 15 cm insérés dans le sol sur 8 à 10 cm. La partie enterrée de ces
621 cylindres ayant préalablement été percée d'une quarantaine de trou afin de minimiser
622 les impacts de l'embase sur le développement racinaire et les écoulements d'eau.

623 Pour les raisons détaillée précédemment, la méthode mise en œuvre est celle de
624 la chambre statique fermée, aucun système de pompe n'est donc utilisé. la chambre
625 est posée sur l'embase, elle contient l'analyseur de CO₂ qui mesure la variation de
626 la concentration en gaz au cours du temps. Un ventilateur de faible puissance est
627 également présent à l'intérieur de la chambre afin d'homogénéiser l'air. 1 à 3 min de
628 stabilisation sont nécessaires après la pose de la chambre afin d'éviter les effets pouvant
629 y être liés. Ensuite l'enregistrement est lancé, avec l'acquisition toutes les 5 s pendant
630 5 min de la concentration en CO₂, de la température et de l'humidité. La mesure se
631 déroule donc sur une période de temps relativement courte afin de minimiser le dés-

2.3. Mesures de flux

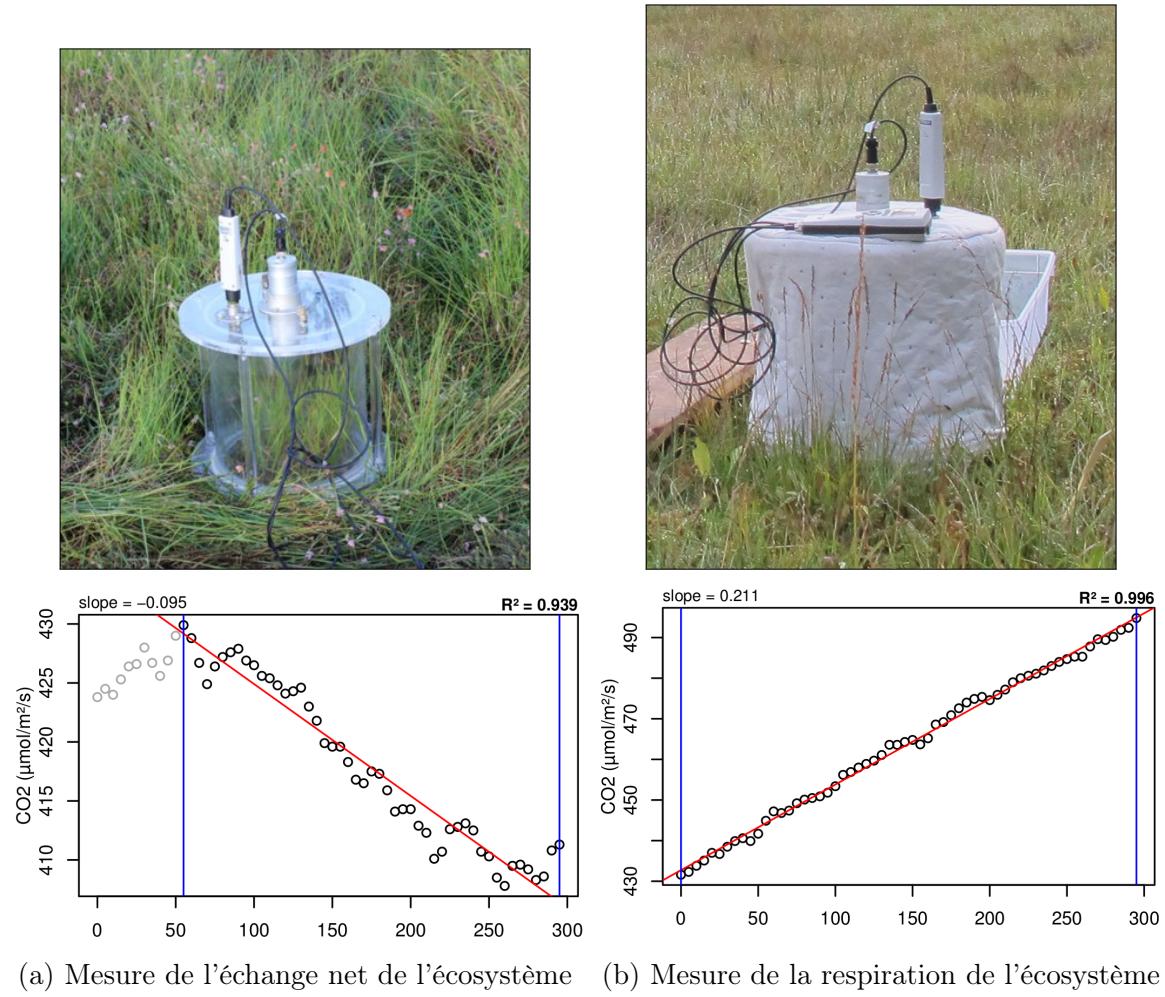


FIGURE 2.7 – Mesures de CO₂

équilibre avec le milieu extérieur. Dans ce but les mesures ont parfois été manuellement raccourcies, 2 à 3 min d'acquisition, si une pente claire se dégageait rapidement. Ceci notamment lorsque les conditions météorologiques, chaudes et ensoleillées, laissaient supposer une différence rapidement importante vis-à-vis des conditions extérieures. Généralement, deux acquisitions de CO₂ sont faites à la suite sur une même embase. La première, avec la chambre transparente nue, permettant l'enregistrement de l'ENE (Figure 2.7-a). La seconde avec la chambre recouverte d'une chaussette de tissu occultant, isolant la chambre de la lumière, permettant d'interrompre la photosynthèse et donc d'enregistrer les respirations (RE) (Figure 2.7-b).

De nombreux écueils peuvent rendre une mesure inexploitable. D'abord le placement de la chambre, cela peut sembler trivial mais positionner la chambre au milieu d'herbacées et de bruyères n'est pas toujours évident. Plus anecdotiquement des sphaignes



FIGURE 2.8 – SPIRIT

644 gelées, recouvrant les bords de l'embase rendent la pose de la chambre difficile voire
 645 impossible. Enfin selon l'heure de la journée des gradients de concentrations peuvent
 646 être présent et augmenter localement les concentrations de CO₂ de façon importante
 647 allant jusqu'à saturer la sonde.

648 Au vu du volume de données acquises et souhaitant garder l'intérêt de mesures
 649 manuelles, à savoir le contrôle humain des flux et des conditions de mesure, il a été
 650 nécessaire de développer un outil de traitement facilitant le contrôle et le calcul des flux.
 651 Ceci afin d'éviter de recourir à des seuils arbitraires (typiquement une valeur de R²)
 652 pour le contrôle qualité des données, mais également de permettre une reproductibilité
 653 et un traçage des modifications effectuées sur les données brutes. (donner des exemples)
 654 Ce travail est présenté dans l'annexe D.

655 2.3.3 Les mesures de CH₄

656 Les mesures de CH₄ ont été réalisée avec une chambre aux caractéristiques similaires
 657 à celles utilisées pour les mesures de CO₂ à l'exception de l'interface avec l'analyseur.

2.3. Mesures de flux

658 La méthode de la chambre dynamique fermée a été utilisée pour réaliser ces mesures,
659 elle diffère donc légèrement de celle utilisée pour le CO₂ puisqu'elle nécessite la mise en
660 oeuvre d'un système de pompe pour transporter le gaz jusqu'à l'analyseur. Les mesures
661 de concentration en CH₄ ont été réalisée à l'aide du SPIRIT (Figure 2.8).

662 C'est un SPectrometre Infra Rouge In-situ Troposphérique développé par le LPC2E.
663 La spectrométrie infra-rouge se base sur la mesure de l'absorption d'un rayonnement
664 infrarouge par des molécules conduisant Cet instrument profite de l'expertise acquise
665 par le laboratoire dans le domaine de la métrologie infra-rouge, notamment avec le
666 développement de son ancêtre le SPIRALE (SPectroscopie Infra Rouge par Absorption
667 de Lasers Embarqués). Plus petit et plus léger (100 kg), le SPIRIT a été développé
668 en différentes versions, fonction des usages. Il existe actuellement une version sol et
669 une version avion de l'appareil. Les capacités du SPIRIT sont principalement liées
670 à deux éléments. Premièrement l'invention d'une cellule à réflexion multiple par le
671 LPC2E ([Robert, 2007](#)), permettant d'adapter facilement la longueur du parcours op-
672 tique en fonction de la concentration des gaz à mesurer. Deuxièmement l'utilisation de
673 lasers à cascades quantique (QCL), dont la puissance permet d'augmenter le nombre
674 de réflexion et la sensibilité des mesures d'absorption. Les QCL installés émettent sé-
675 quentiellement dans le moyen infra-rouge (2,5 à 25 µm) (Choix dicté par l'absorbance
676 à ces longueurs d'onde d'un grand nombre d'espèce d'intérêt et l'intensité importante
677 des raies d'absorption.) et dans une fenêtre spécifique aux espèces que l'on souhaite
678 mesurer. Après son émission, le laser est divisé en deux La première partie traverse
679 une cellule de référence, contenant un gaz de concentration connue. La seconde partie
680 traverse une cellule de mesure, contenant le gaz à mesurer. Les deux parties du laser
681 débouchent finalement sur les détecteurs. Le fonctionnement détaillé du SPIRIT-sol
682 est décrit dans [Guimbaud *et al.* \(2011\)](#).

683 2.3.4 Le calcul des flux

684 Que ce soit pour le CO₂ ou le CH₄, le flux de gaz est calculé à l'aide de l'équation
685 suivante :

$$F = \frac{dX}{dt} \times \frac{P}{R \times T} \times \frac{V}{S} \quad (2.1)$$

686 Avec :

687 F : le flux en $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$

688 X : la concentration en gaz mesuré en $\mu\text{mol mol}^{-1}$

689 P : la pression atmosphérique en $\text{kg m}^{-1} \text{s}^{-2}$

690 R : la constante des gaz parfait en $\text{kg m}^2 \text{s}^{-2} \text{mol}^{-1} \text{K}^{-1}$

691 T : la température dans la chambre en K

692 V : le volume de la chambre en m^3

693 S : la surface occupée par l'embase en m^2

694 2.4 Facteurs contrôlants

695 Afin de déterminer l'impact de facteurs contrôlants sur ces flux, mesurer les flux
 696 ne suffit pas il faut également mesurer les variables environnementales dont on pense
 697 qu'elles seront des facteurs contrôlants important. La description des techniques et
 698 matériels communs aux différentes expérimentations utilisées est développée ci-dessous.
 699 Par contre leur mise en œuvre ou caractéristiques spécifiques, comme la fréquence des
 700 mesures, sera décrite individuellement au niveau des parties détaillant chacune des
 701 expérimentations.

702 2.4.1 acquisitions automatisées

703 Les paramètres météorologiques ont été mesurés, en un point, au centre de la tour-
 704 bière (Figure 2.2)(carte ?) à l'aide d'une station d'acquisition Campbell installée sur le
 705 site en 2008. Les variables ont été acquises à une fréquence horaire jusqu'au 20 février
 706 2014 puis toutes les demi-heures par la suite. Les paramètres enregistrés sont la pres-
 707 sion atmosphérique, l'humidité relative de l'air, la pluviométrie, l'irradiation solaire,
 708 la vitesse et la direction du vent. (détail du matos ?). Cette même station à égale-

2.4. Facteurs contrôlants

709 ment permis l'acquisition de la température de l'air et de la tourbe à -5, -10, -20 et
710 -40 cm. Installées à la même époque, quatre sondes **OTT?** de mesure du niveau de
711 la nappe d'eau permettent le suivi du niveau de la nappe dans la tourbière.

⁷¹² 3 Bilan de C de la tourbière de La Guette

⁷¹³

⁷¹⁴	3.1 Introduction	⁴⁴
⁷¹⁵	3.2 Procédure expérimentale et analytique	⁴⁴
⁷¹⁶	3.2.1 Méthodes de mesure	⁴⁴
⁷¹⁷	3.2.2 Modélisation du bilan de C	⁴⁶
⁷¹⁸	3.3 Résultats	⁵⁰
⁷¹⁹	3.3.1 Évolution générale des flux et facteurs contrôlants sur la tour-	
⁷²⁰	bière de La Guette	⁵⁰
⁷²¹	3.3.2 Sélection des modèles	⁵⁶
⁷²²	3.3.3 Le bilan de carbone de la tourbière de La Guette à l'échelle	
⁷²³	de l'écosystème	⁶³
⁷²⁴	3.3.4 Variabilité spatiale du bilan	⁷⁰
⁷²⁵	3.4 Discussion	⁷²
⁷²⁶	3.4.1 Estimations des flux	⁷²
⁷²⁷	3.4.2 Estimations des bilans	⁷⁵
⁷²⁸	3.4.3 Sensibilité et limitations du bilan	⁷⁵
⁷²⁹	3.4.4 Représentativité locale du modèle	⁷⁶
⁷³⁰	3.4.5 Variation du bilan avec la végétation	⁷⁶
⁷³¹	3.4.6 perspectives	⁷⁷
⁷³²		
⁷³³		
⁷³⁴		

₇₃₅ 3.1 Introduction

₇₃₆ Parmi les écosystèmes tourbeux pour lesquels un bilan de carbone a été calculé,
₇₃₇ la majorité se situe dans les hautes latitudes, en Suède (Waddington et Roulet, 2000;
₇₃₈ Peichl *et al.*, 2014), en Finlande (Alm *et al.*, 1997), au Canada (Trudeau *et al.*, 2014),
₇₃₉ beaucoup plus rarement à nos latitudes, Bortoluzzi *et al.* (2006) à estimer le bilan
₇₄₀ de C d'une tourbière de montagne Jurassienne. Le premier objectif de ce chapitre est
₇₄₁ d'établir le bilan de C de la tourbière de La Guette. L'intérêt est double, d'une part
₇₄₂ car ce site est représentatif d'une grande partie des tourbières dans les perturbations
₇₄₃ qu'elle subie : son drainage et son envahissement par une végétation vasculaire (cf
₇₄₄ Chapitre 2). D'autre part sa position en basse latitude la place dans des conditions
₇₄₅ environnementale qui, sans être identiques, peuvent se rapprocher de celles que subiront
₇₄₆ d'autres écosystèmes tourbeux suite au réchauffement climatique. Le second objectif
₇₄₇ est de caractériser la variabilité spatiale de ces flux de GES à travers ce bilan de C.

₇₄₈ 3.2 Procédure expérimentale et analytique

₇₄₉ 3.2.1 Méthodes de mesure

₇₅₀ Mesures de flux de gaz

₇₅₁ Les mesures des flux de CO₂ et de CH₄ ont été effectués en utilisant la méthode
₇₅₂ décrite dans la partie 2.3. En juin 2011, 20 placettes ont été installées ¹ selon un échan-
₇₅₃ tillonnage aléatoire stratifié : La surface de la tourbière a été divisée selon une grille
₇₅₄ de 20 mailles et un point choisi aléatoirement dans chaque maille localise chaque pla-
₇₅₅ cette. Cette méthode permet de conserver un échantillonnage aléatoire tout en étant
₇₅₆ assuré d'avoir une représentativité homogène du site. Les placettes, délimitées par des

1. je remercie ici Sébastien Gogo pour avoir installé ces placettes sur le terrain avant même mon arrivée.

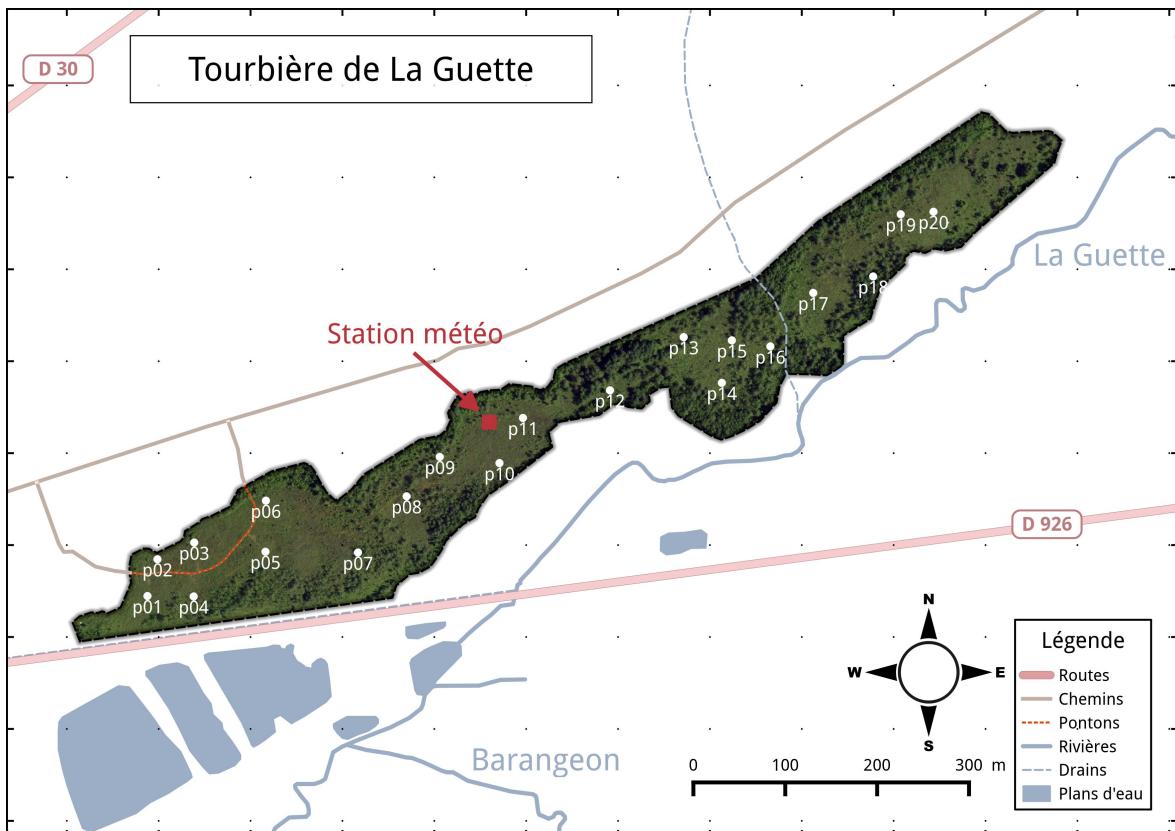


FIGURE 3.1 – Répartition des 20 placettes de mesures suivant un échantillonnage aléatoire stratifié.

757 piquets, occupaient une surface de 4 m^2 ($2\times 2\text{ m}$), à l'intérieur de laquelle ont été ins-
 758 tallé de façon permanente un piézomètre et une embase permettant la mesure des flux
 759 de gaz. Usuellement les placettes sont séparées en groupes micro-topographique, ce qui
 760 à l'avantage de permettre une distinction des capacités sources/puits relativement fine
 761 mais qui à généralement l'inconvénient du placement proche des embases les unes des
 762 autres. Elles peuvent également être séparées en zone dans la tourbière, haut-marais
 763 par rapport à bas-marais, ou réhabilité par rapport à non-réhabilité. Afin de gagner
 764 en représentativité spatiale, la taille du site le permettant, il a donc été décidé de po-
 765 sitionner des placettes sur l'ensemble du site. De plus, du fait de l'omniprésence de
 766 végétation vasculaire, et de la taille des chambres par rapport à la micro-topographie
 767 une telle approche était difficile à mettre en oeuvre.

768 Les flux de gaz mesurés sont le CO_2 et le CH_4 . Des tests effectués sur la tourbière
 769 ayant montré des émissions de N_2O nulle, ce gaz n'a pas été étudié. Les mesures de CO_2
 770 ont été effectuée de mars 2013 à février 2015, avec une fréquence quasiment mensuelle

3.2. Procédure expérimentale et analytique

771 (20 campagnes, pour 24 mois de mesure). Quand aux mesures de CH₄ ont été effectuées
772 avec une fréquence moindre (12 campagnes) principalement liée au difficulté de mise
773 en oeuvre de l'instrument SPIRIT (lourd, difficilement transportable dans un milieu
774 tourbeux).

775 Les facteurs contrôlant mesurés manuellement sont la pression atmosphérique, du
776 PAR, des températures du sol à différentes profondeurs, de la végétation. Des pré-
777 lèvements d'eau ont également été effectué chaque mois, une mesure du pH et de la
778 conductivité dans cette eau a été réalisée sur le terrain après les mesures de flux puis les
779 échantillons ont été congelés avant d'être analysé en terme de concentration de carbone
780 dissous. Ces mesures nécessitant d'accéder aux placettes régulièrement, des planches de
781 bois ont été utilisées comme pontons mobiles, la dispersion des placettes sur l'ensemble
782 du site rendant impossible une installation plus permanente.

783 Les mesures automatiquement acquise via une station météo campbell sont la tem-
784 pérature de l'air, température de la tourbe à -5, -10, -20 et -40 cm profondeur,
785 vitesse et direction du vent, humidité relative de l'air, irradiation solaire, pression at-
786 mosphérique.

787 3.2.2 Modélisation du bilan de C

788 Estimation du bilan et variabilité temporelle

789 Afin de calculer le bilan de carbone du site il est nécessaire d'établir des modèles
790 des flux afin de pourvoir interpoler les données acquises mensuellement sur l'ensemble
791 des deux années de mesure. Pour établir ces modèles empiriques les données acquises
792 ont été moyennées par campagne de mesure. Ceci permettant, dans un premier temps,
793 de s'affranchir de la variabilité spatiale des flux pour se concentrer sur la variabilité
794 temporelle. Les relations entre flux et facteurs contrôlant ont ensuite été étudiées deux
795 à deux.

796 La RE, et l'ENE sont mesurés directement sur le terrain. Cependant afin d'établir
797 le bilan de C tout en gardant une discrimination entre flux d'entrée et de sortie la RE et

798 la PPB (obtenue grâce à l'équation $PPB = ENE - RE$) ont été modélisé séparément.
799 Les flux en phase gazeuse ont été modélisé en partant d'équations usuellement utilisées
800 et dans lesquelles la température est le facteur contrôlant majeur. Puis les résidus² de
801 ces modèles de base ont ensuite été étudiés en fonction des facteurs de contrôle restant.
802 Dans le cas où une tendance est visible, le facteur est intégré.

803 Les modèles ont été comparés avec différents indicateurs, principalement Le R², la
804 NRMSE et l'AIC. Le R² est utilisé comme indicateur de la proportion de la variabilité
805 des données expliquée par le modèle, sa valeur est comprise entre 0 et 1. La RMSE
806 et sa normalisation par la moyenne NRMSE sont utilisés comme indicateur de l'écart
807 entre les données mesurées et les données modélisées. L'AIC (Akaike...) permet de dé-
808 terminer si l'amélioration d'un modèle suite à l'ajout d'un paramètre est suffisamment
809 intéressante pour que ce modèle plus complexe soit utilisé.

810 La température a été choisie comme base de départ à la construction des modèles
811 de RE et PPBsat, à la fois car c'est le facteur de contrôle le plus souvent invoqué et
812 à la fois car les corrélations avec les flux étaient les plus forte. Concernant la respi-
813 ration de l'écosystème, les températures utilisées dans la littérature sont variables. La
814 température qui semble le plus utilisée est la température du sol à -5 cm (Ballantyne
815 *et al.*, 2014)(Réf needed), même si d'autres, notamment la température de l'air et la
816 température du sol à -10 cm le sont également régulièrement (Bortoluzzi *et al.*, 2006;
817 Kim et Verma, 1992). Cette profondeur, -5 cm, est régulièrement utilisée car c'est
818 dans la tourbe, proche de la surface qu'est produite la majorité du CO₂. **production**
819 **CO₂ ? profils ?** C'est également à des profondeurs relativement faibles que se situent
820 la majorité des racines (Réf needed) qui peuvent contribuer à la respiration du sol
821 (**de l'écosystème ?**) pour 35 à 60 % (Silvola *et al.*, 1996; Crow et Wieder, 2005). La
822 RE est estimée directement à partir des données acquises moyennées en partant de la
823 température connue pour contrôler une grande partie de ce flux. Différents modèles ont
824 été testés parmi les plus souvent utilisés (linéaire, exponentiel, arrhénius).

825 Pas de consensus clair émerge de la littérature quant aux facteurs prépondérants

2. Valeurs moyennes - Valeurs moyennes estimées

3.2. Procédure expérimentale et analytique

826 dans le contrôle du CH₄. La température, peut être utilisée ([Alm *et al.*, 1999](#); [Bubier
827 *et al.*, 1995](#)), le niveau de la nappe ([Bubier *et al.*, 1993](#)) ou la végétation ([Bortoluzzi
828 *et al.*, 2006](#)).

829 Après cette phase de calibration, les facteurs de contrôle utilisés dans les modèles
830 ont été évalué à l'aide de données indépendantes issues d'une autre expérimentation.

831 Cette dernière est également un suivi des mêmes flux de gaz, sur le même site pendant
832 l'année 2014. Les méthodes de mesures des flux étant strictement identiques à celles
833 utilisées pour établir le bilan de carbone. En revanche le positionnement des placettes
834 est beaucoup plus standard avec 4 placettes dans une station en amont et 4 en aval
835 (plus de détails dans l'annexe **XXX**). On ne parle pas ici de validation car les données
836 utilisées bien qu'indépendante du jeu de données utilisé pour la calibration n'ont pas
837 été acquise suivant un protocole identique, notamment au niveau de la répartition des
838 embases sur le site.

839 Enfin les facteurs contrôlants ont été interpolés au pas de mesure de la station
840 météo présente sur le site, c'est-à-dire à l'heure. L'interpolation étant soit une simple
841 interpolation linéaire entre les données mensuelles, soit une relation avec les facteurs
842 acquis par la station météorologique. À l'aide de ces interpolations et des équations les
843 flux ont ensuite été recalculés, à l'échelle horaire, sur les 2 années de mesure puis les
844 flux ont été sommés afin de calculer les bilans.

845 Étude de la variabilité spatiale

846 Deux approches ont été testées afin de caractériser la variabilité spatiale des flux et
847 du bilan. La première consiste à calibrer par placette les modèles sélectionnés lors de la
848 modélisation à l'échelle de l'écosystème. Cette opération permet ainsi calculer des flux
849 par placette et éventuellement un bilan. L'inconvénient de cette méthode étant le faible
850 nombre de points permettant la calibration des modèles conduisant éventuellement à
851 une forte erreur sur l'estimation des paramètres voire à la non convergence des modèles.
852 La seconde approche permet de palier en partie à ce souci en faisant des groupes de
853 placette. Ces ensembles de placette ont été fait en regroupant les placettes ayant la

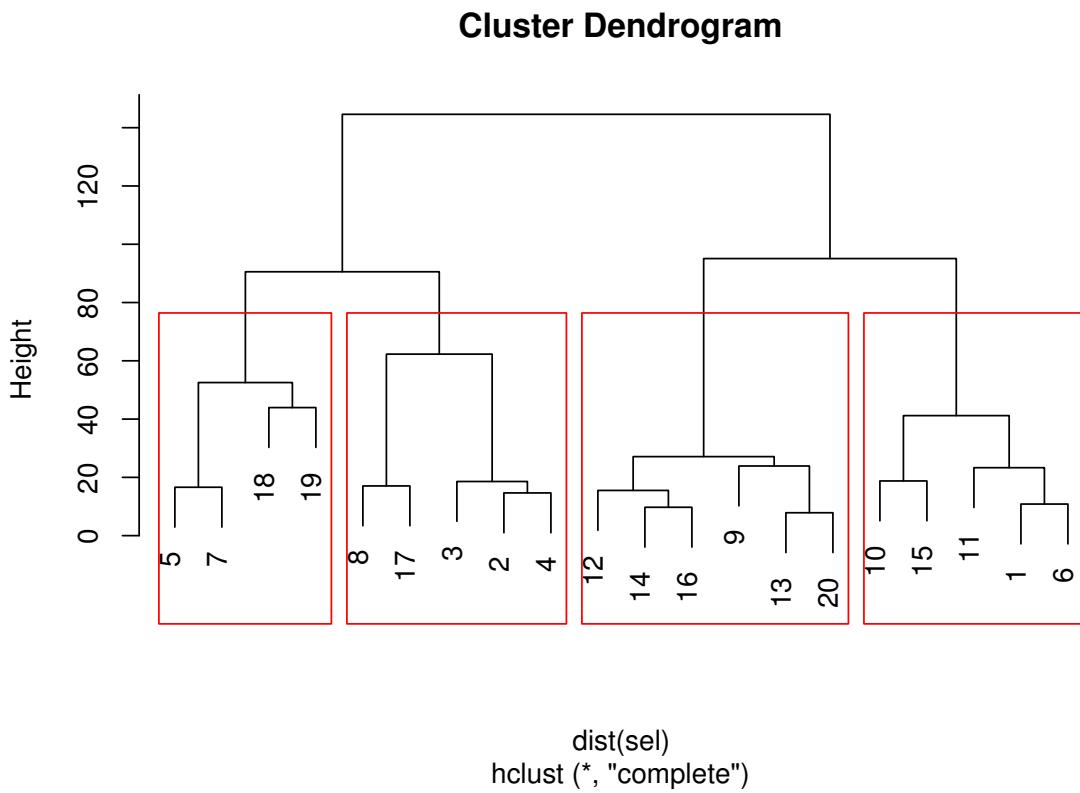


FIGURE 3.2 – Partitionnement des placettes en fonction de leur similarité en termes de composition végétale (pourcentage des strates muscinales, herbacées et arbustives)

composition végétale la plus proche. Ce choix se justifie par le fait que la végétation joue un rôle important tout en étant délicate à prendre en compte. La température, plus facile à mesurer et le niveau de la nappe, qui n'a que peu varié, semblait des choix moins pertinent. Le partitionnement a été fait via une classification hiérarchique et quatre groupes ont été déterminés (Figure 3.2).

3.3. Résultats

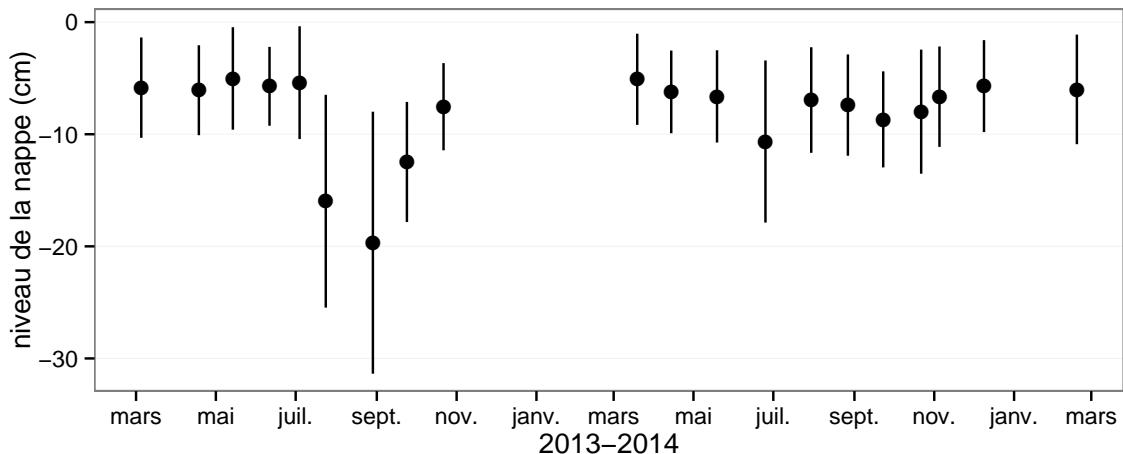


FIGURE 3.3 – Évolution du niveau de la nappe moyen des 20 embases mesuré pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)

⁸⁵⁹ 3.3 Résultats

⁸⁶⁰ 3.3.1 Évolution générale des flux et facteurs contrôlants sur la ⁸⁶¹ tourbière de La Guette

⁸⁶² Les Facteurs contrôlant

⁸⁶³ L'évolution du niveau de la nappe des 20 placettes, décrite dans la figure 3.3, est
⁸⁶⁴ marquée par un étiage d'une vingtaine de centimètres en moyenne en 2013 et l'absence
⁸⁶⁵ d'un étiage net en 2014 avec un niveau de la nappe moyen ne descendant que rarement
⁸⁶⁶ sous la barre des -10 cm . Ces observations sont cohérentes avec la figure 2.5 représen-
⁸⁶⁷ tant des données acquises à plus haute fréquence, et confirment la particularité de ces
⁸⁶⁸ 2 années vis-à-vis des précédentes qui présentent des étiages bien plus fort.

⁸⁶⁹ La température de l'air mesurée manuellement montre une variabilité saisonnière
⁸⁷⁰ cohérente avec celle mesurées par la station météo. La variabilité saisonnière de la
⁸⁷¹ température est également visible dans le sol avec cependant un amortissement et une
⁸⁷² diminution de la variabilité avec la profondeur (figure 3.4)

⁸⁷³ La conductivité moyenne mesurée sur le site varie entre 35 and $55 \mu\text{S m}^{-2} \text{s}^{-1}$ (fi-
⁸⁷⁴ gure 3.5).

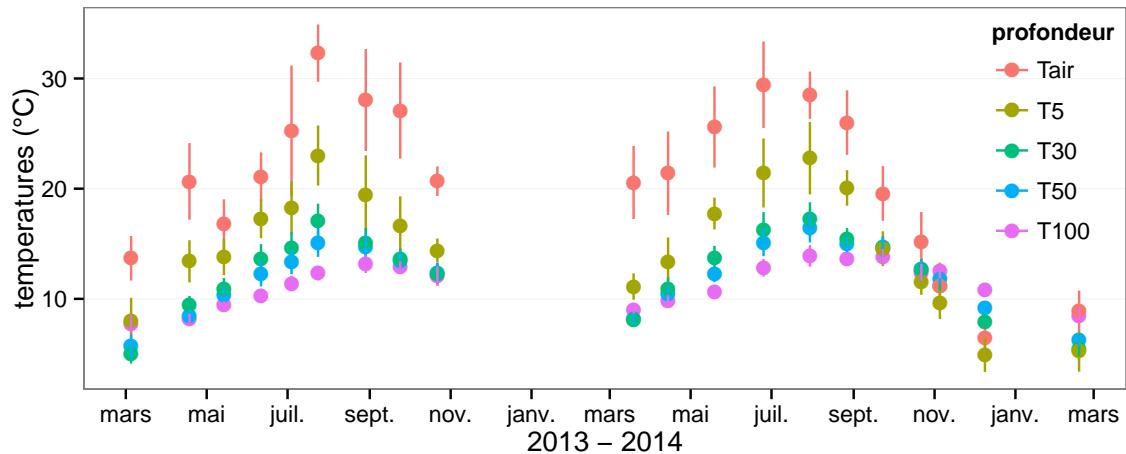


FIGURE 3.4 – Évolution des températures de l'air (Tair) et du sol à -5, -30, -50 et -100 cm (T5, T30, T50 et T100 respectivement) moyenne mesurée lors des campagnes de terrain de mars 2013 à février 2015

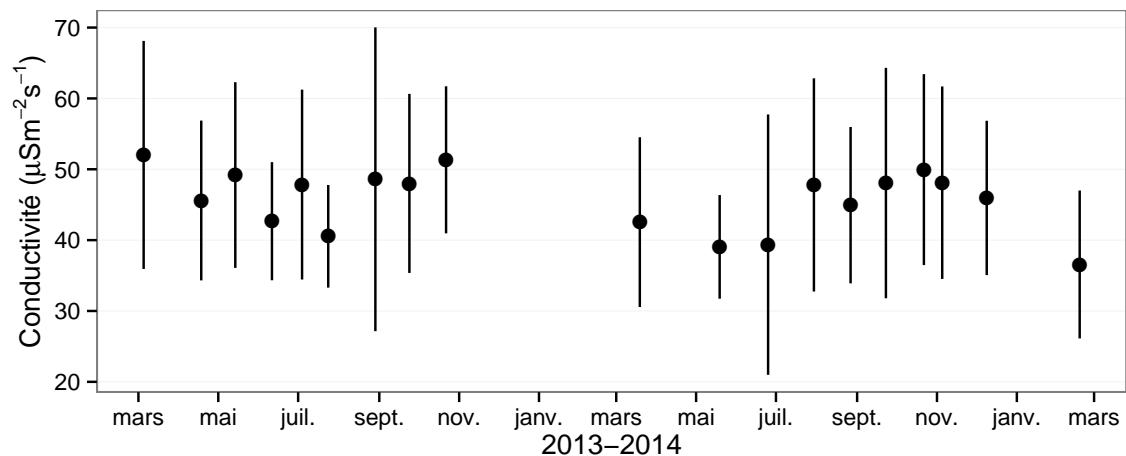


FIGURE 3.5 – Évolution de la conductivité pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)

3.3. Résultats

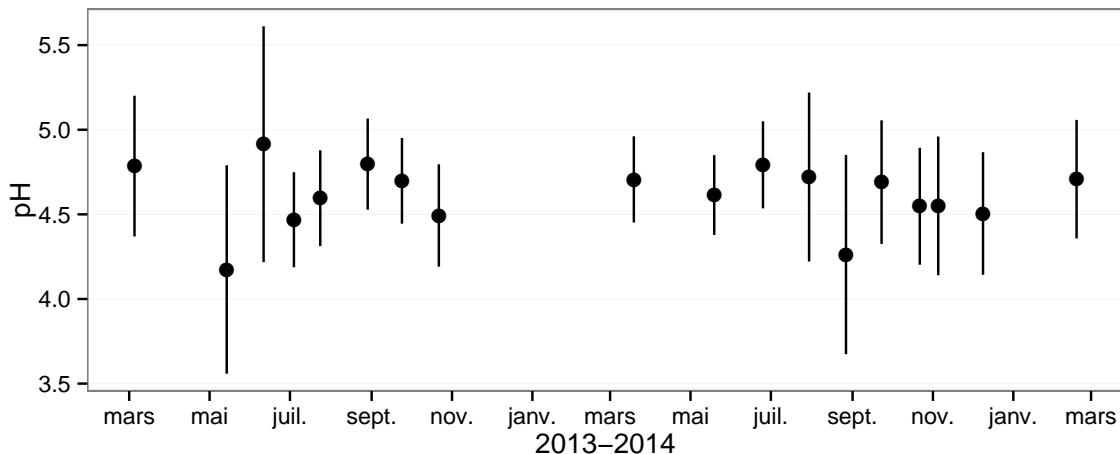


FIGURE 3.6 – Évolution du pH pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)

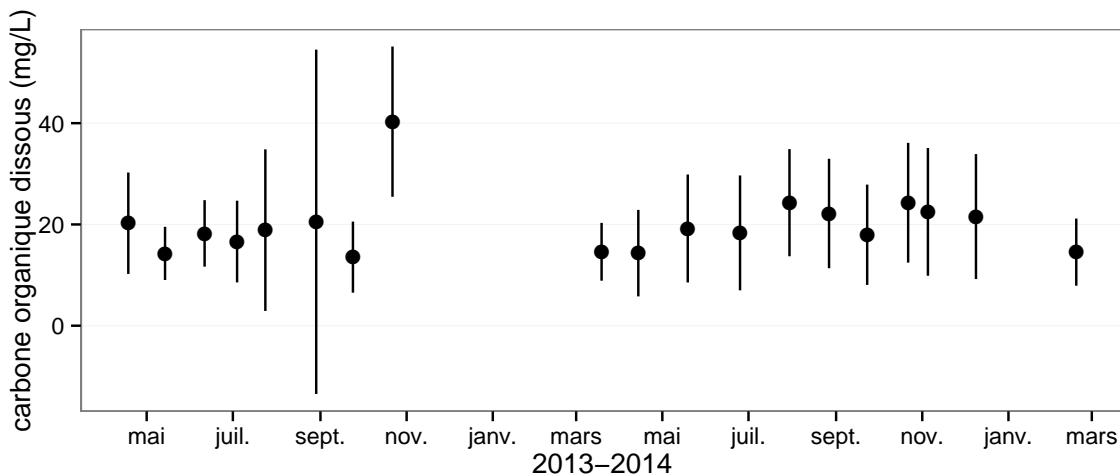


FIGURE 3.7 – Évolution de la concentration en carbone organique dissous dans l'eau du sol pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)

En moyenne le pH mesuré sur la tourbière de La Guette est compris entre 4 et 5

(figure 3.6). Ces valeurs sont cohérentes avec la classification *poor-fen* du site .

La concentration en carbone organique dissous présente dans l'eau de la tourbière

est compris en moyenne entre 10 et 30 mg L⁻¹ (figure 3.7).

Les flux de carbone

L'ensemble des mesures de CO₂ s'étendent de mars 2013 à février 2015. Cependant de novembre 2013 à février 2014 les mesures ont été interrompue suite à des pannes/casses matérielles. Malgré cela les périodes les plus critiques, notamment la

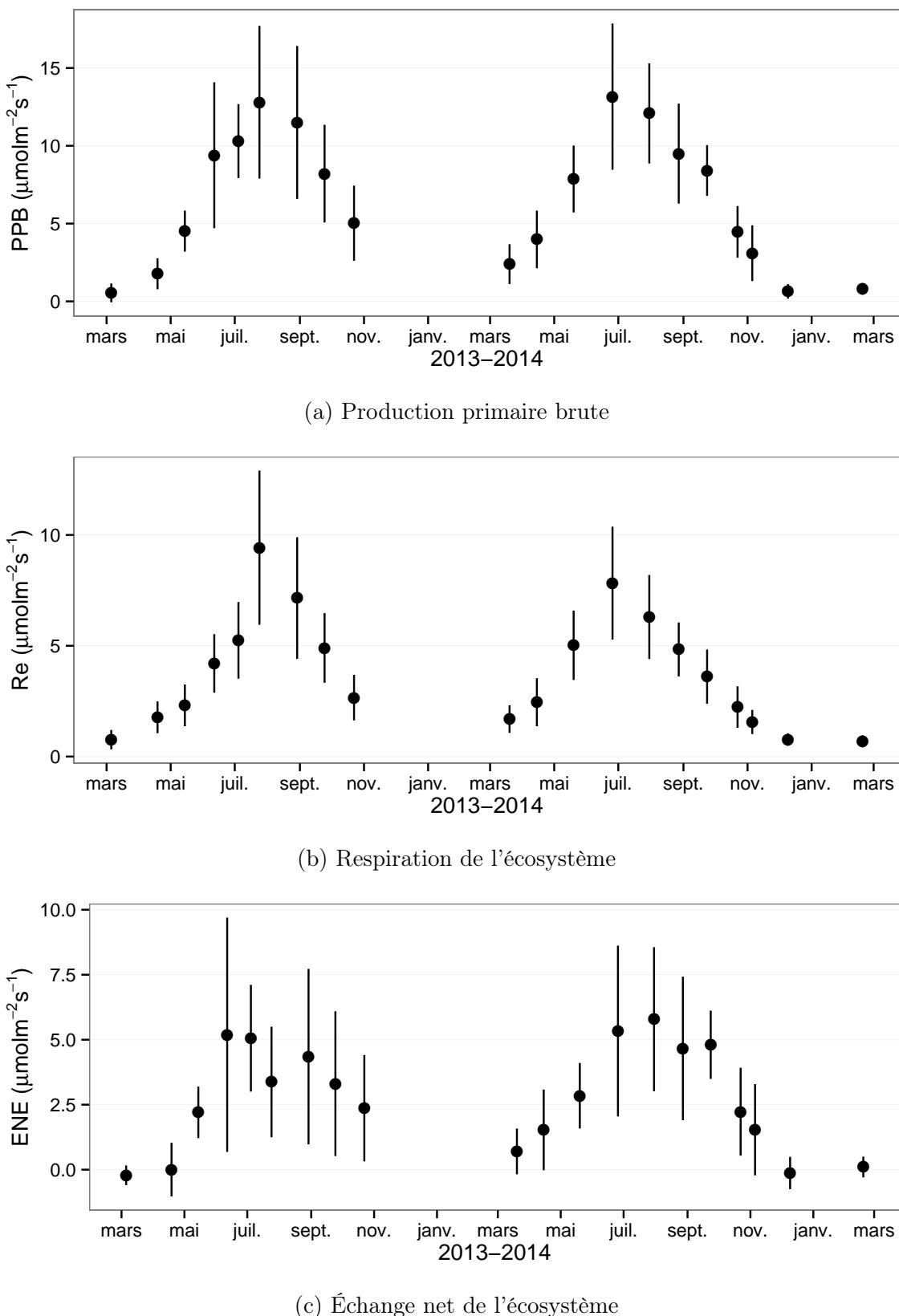


FIGURE 3.8 – Évolution du niveau de PPB, RE et ENE pendant la période de mesure. Moyenne des 20 embases de mars 2013 à février 2015.

3.3. Résultats

883 saison de végétation, ont pu être mesurées pour les 2 années, permettant d'avoir une
884 vision correcte/globale de chacune d'elle. À noter également que pour l'ensemble des
885 flux, la déviation standard augmente avec les valeurs mesurées.

886 En 2013, les valeurs de la PPB augmentent au printemps et une partie de l'été
887 avec un maximum de $12,80 \pm 4,91 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ atteint fin juillet, avant de diminuer
888 à partir d'août. En 2014 le maximum de PPB, $13,16 \pm 4,70 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, est atteint
889 en juin, soit plus tôt que l'année précédente. Puis pendant l'été et l'automne les va-
890 leurs décroissent jusqu'à être proche de 0. En moyenne les valeurs de la PPB sont de
891 $7,12 \pm 5,19 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ en 2013 et de $6,56 \pm 4,72 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ en 2014 (Figure 3.8a).

892 La RE en 2013 augmente pendant le printemps et une partie de l'été, elle atteint
893 un maximum de $9,43 \pm 3,48 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ en juillet avant de diminuer. En 2014 la RE
894 atteint, comme la PPB, son maximum plus tôt, en juin à $7,83 \pm 2,55 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ avant
895 de décroître jusqu'en hiver pour approcher des valeurs nulles. La moyenne annuelle de
896 RE en 2013 est de $4,27 \pm 3,16 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, ce qui est légèrement supérieure à celle de
897 2014 : $3,63 \pm 2,56 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ (Figure 3.8b).

898 Concernant l'ENE, en 2013 elle augmente jusque $5,19 \pm 4,51 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, son
899 maximum en juin, avant de diminuer jusqu'à la fin de l'année. Cependant, cette baisse
900 est moins homogène que celle des deux flux précédents, avec notamment une augmenta-
901 tion de l'ENE entre juillet et août 2013. Ceci étant, il faut également noter les valeurs
902 importantes de la déviation standard particulièrement en juin et en août. En 2014,
903 l'ENE maximum est atteinte en juillet avec $5,79 \pm 2,77 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ avant qu'elle ne
904 décroisse. Cette baisse est cependant plus homogène qu'en 2013. les moyennes de l'ENE
905 en 2013 et 2014 sont très proches et sont respectivement de $2,85 \pm 3,05 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$
906 et $2,93 \pm 2,77 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ (Figure 3.8c).

907 Le CH₄ comme le CO₂ montre une variabilité saisonnière importante, cependant
908 les flux mesurés sont un ordre de grandeur en dessous de ceux mesurés pour le CO₂
909 (Figure 3.9). À l'inverse de ce dernier, l'importance des flux de CH₄ mesurés en 2013 et
910 2014 est différente. En 2013 les flux sont moins importants qu'en 2014 avec des maximum
911 de $0,078$ et $0,196 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ respectivement.

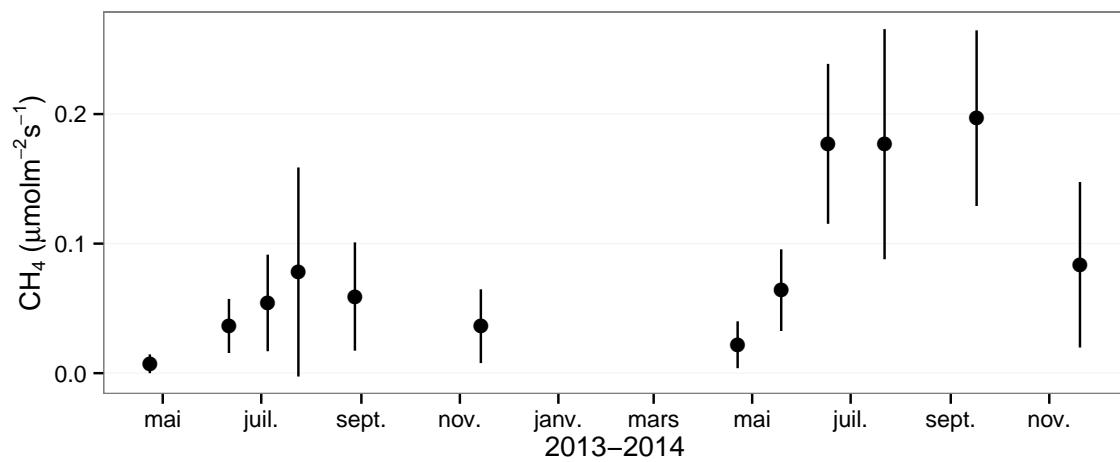


FIGURE 3.9 – Évolution des flux de méthane moyen (N ?) pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)

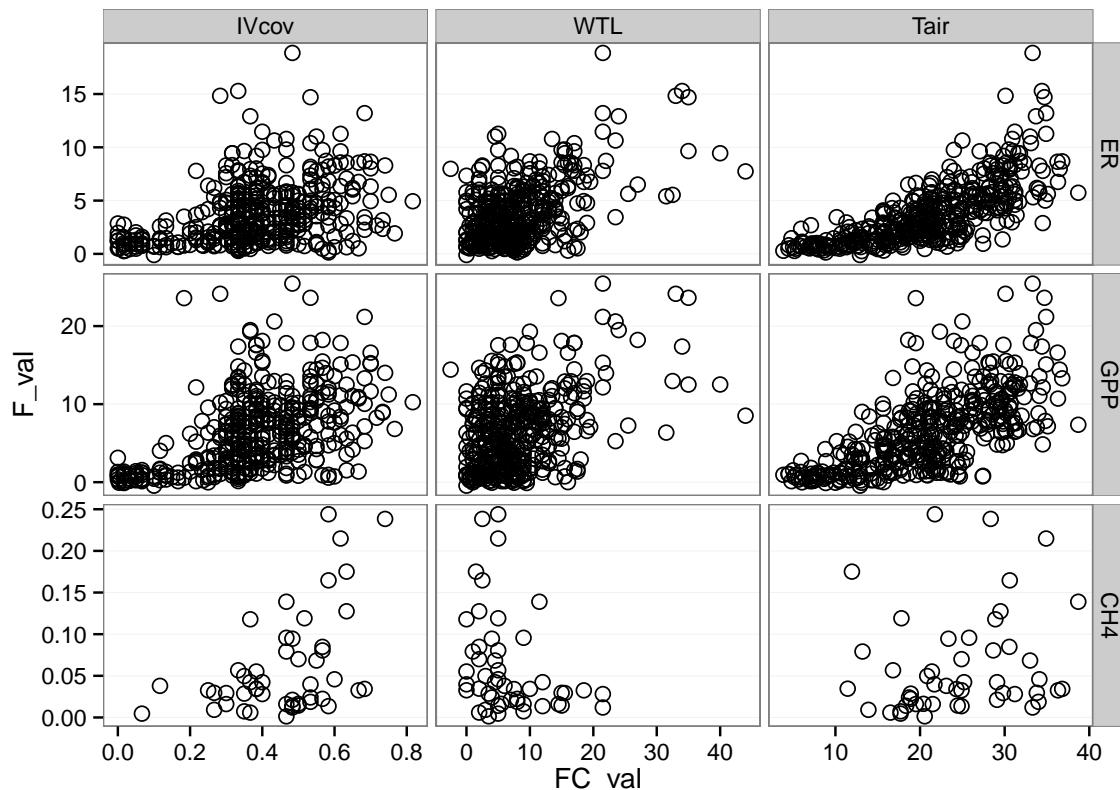


FIGURE 3.10 – Relations entre les flux de gaz et une sélection de facteurs contrôlant

3.3. Résultats

912 Les relations flux gazeux et facteurs contrôlant

913 Comme précisé précédemment, le niveau de la nappe n'a que peu varié pendant les
914 deux années de mesures. De ce fait aucune relation claire ne se distingue entre les flux
915 et le niveau de la nappe que ce soit pour le CO₂ (PPB et RE) ou le CH₄ (Figure 3.10).
916 La PPB et la RE présentent cependant des relations avec la température de l'air, et
917 l'indice de végétation, même si pour ce dernier les tendances sont moins évidentes,
918 particulièrement pour la RE. Le CH₄ quant à lui ne présente pas de relation avec la
919 température de l'air, mais une tendance exponentielle est visible vis-à-vis de l'indice
920 de végétation. (**CH₄ et Température dans la tourbe ?**)

921 3.3.2 Sélection des modèles

922 La Production Primaire Brute

923 L'estimation de la PPB se fait en deux étapes. Dans un premier temps on estime le
924 potentiel maximum de photosynthèse à un instant donné dans des conditions de lumière
925 saturante (PPBsat). Ce potentiel peut varier avec les conditions environnementales et
926 a été déterminé en utilisant l'équation de ([June et al., 2004](#)) qui relie la vitesse de
927 transport des électrons photosynthétiques à lumière saturante à la température :

$$PPBsat = a * \exp\left(\frac{T_{air} - b}{c}\right)^2 \quad (3.1)$$

928 Avec a la vitesse de transport des électrons photosynthétique à lumière saturante, b
929 la température optimale pour ce transport et c la différence de température à laquelle
930 à laquelle PBBsat vaut e⁻¹ de sa valeur à la température optimale. À partir de ce
931 potentiel à lumière saturante, la PPB est estimée en prenant en compte la lumino-
932 sité. On utilise l'équation 3.2 proposée par ([Bubier et al., 1998](#)) et régulièrement et
933 majoritairement utilisée ([Bortoluzzi et al., 2006; Worrall et al., 2009](#)) :

$$PPB = \frac{PPBsat * a * PAR}{PPBsat + a * PAR} \quad (3.2)$$

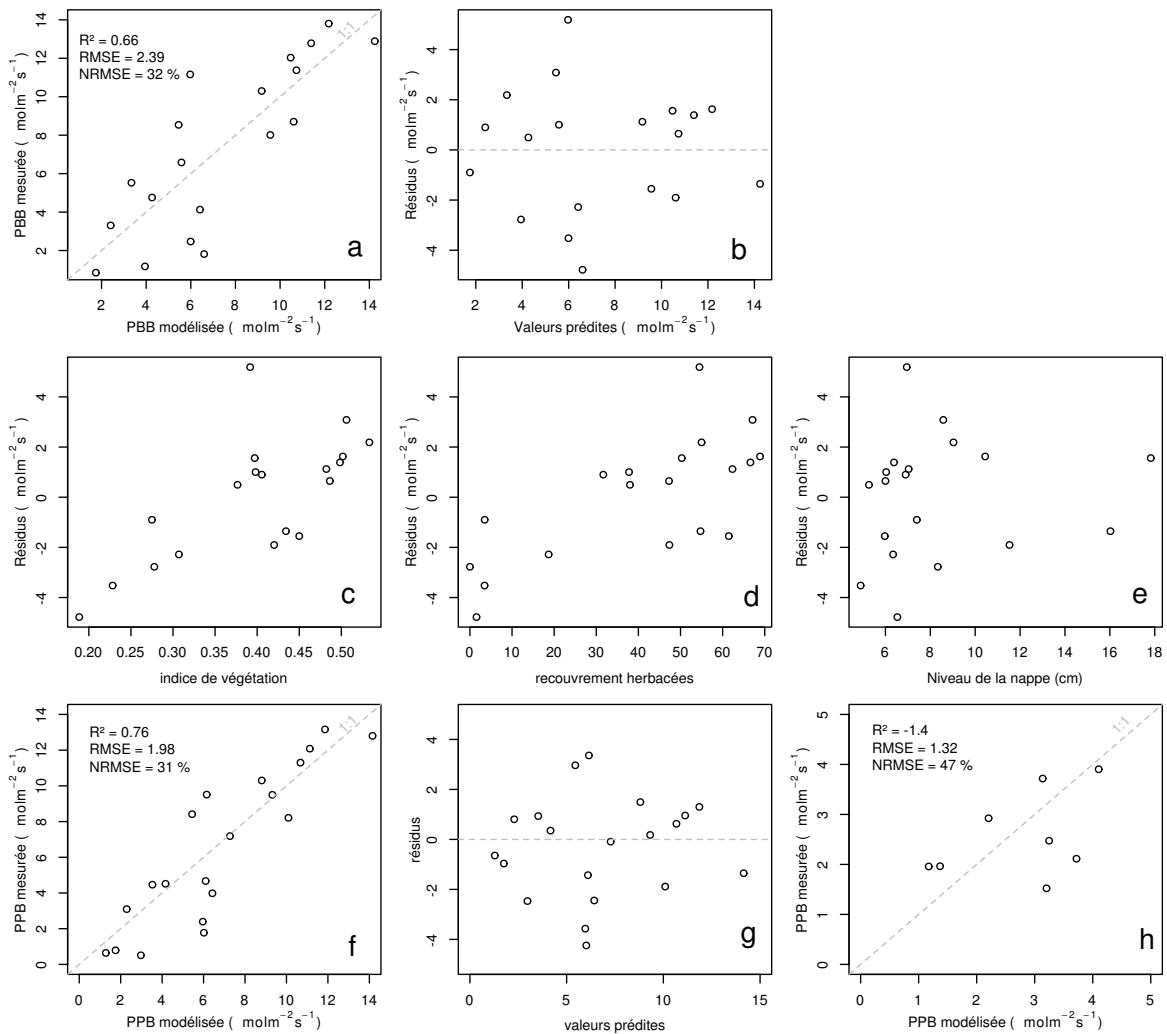


FIGURE 3.11 – PPBsat modèles Tair utilisant l'équation 3.1

3.3. Résultats

L'utilisation de l'équation de June seule, avec la température de l'air comme variable explicative de la PPBsat, permet d'expliquer 66 % des variations observées avec une erreur standard de l'estimation de 32 % (Figure 3.11-a). Les résidus de ce modèle se répartissent de façon relativement homogène et non biaisée (Figure 3.11-b). Corrélés avec l'indice de végétation IV, ils présentent une tendance linéaire croissante (Figure 3.11-c). On observe la même tendance avec le recouvrement de la strate herbacée avec une dispersion des points plus importante (Figure 3.11-d). Par contre aucune tendance particulière n'est visible vis-à-vis du niveau de la nappe (Figure 3.11-e) Le recouvrement des sphaignes (non présenté) ne montre également, aucune tendance avec les résidus de cette équation. La PPB calculée à partir de l'équation 3.1 montre une erreur standard de 31 %, du même ordre de grandeur que celle de PPBsat (Figure 3.11-f) et les résidus se répartissent de façon relativement homogène et non biaisée (Figure 3.11-g). Cependant l'évaluation du modèle sur les données de tests montre une erreur standard de l'estimation plus forte qui atteint 47 % (Figure 3.11-h). Par ailleurs une forte incertitude est présente concernant l'estimation des paramètres qui ont tous une erreur standard importante, parfois plus importante que la valeur du paramètre, et une faible significativité (Tableau 3.1). Afin de prendre en compte la tendance linéaire entre les résidus et l'indice de végétation (IV) le modèle est adapté pour y intégré une fonction linéaire de la végétation :

$$PPBsat = (a * IV + d) * \exp\left(\frac{T - b}{c}\right)^2 \quad (3.3)$$

Cette nouvelle équation permet d'expliquer une part plus importante des variations de PPBsat ($R^2 = 0,85$) et augmente la proximité entre les données mesurées et les données modélisées : l'erreur standard diminue à 21 %. (Figure 3.12-a). Les résidus de cette équation semblent répartis de façon moins homogène que précédemment. On observe notamment un resserrement des points autour de zéro à l'exception d'un point de valeur supérieur à 4. Le biais reste malgré tout léger au regard de l'amélioration apportée. Aucune tendance claire ne se dégage des résidus lorsqu'ils sont mis en relation avec des facteurs contrôlant tel que les recouvrements végétaux (sphaignes, herbacées),

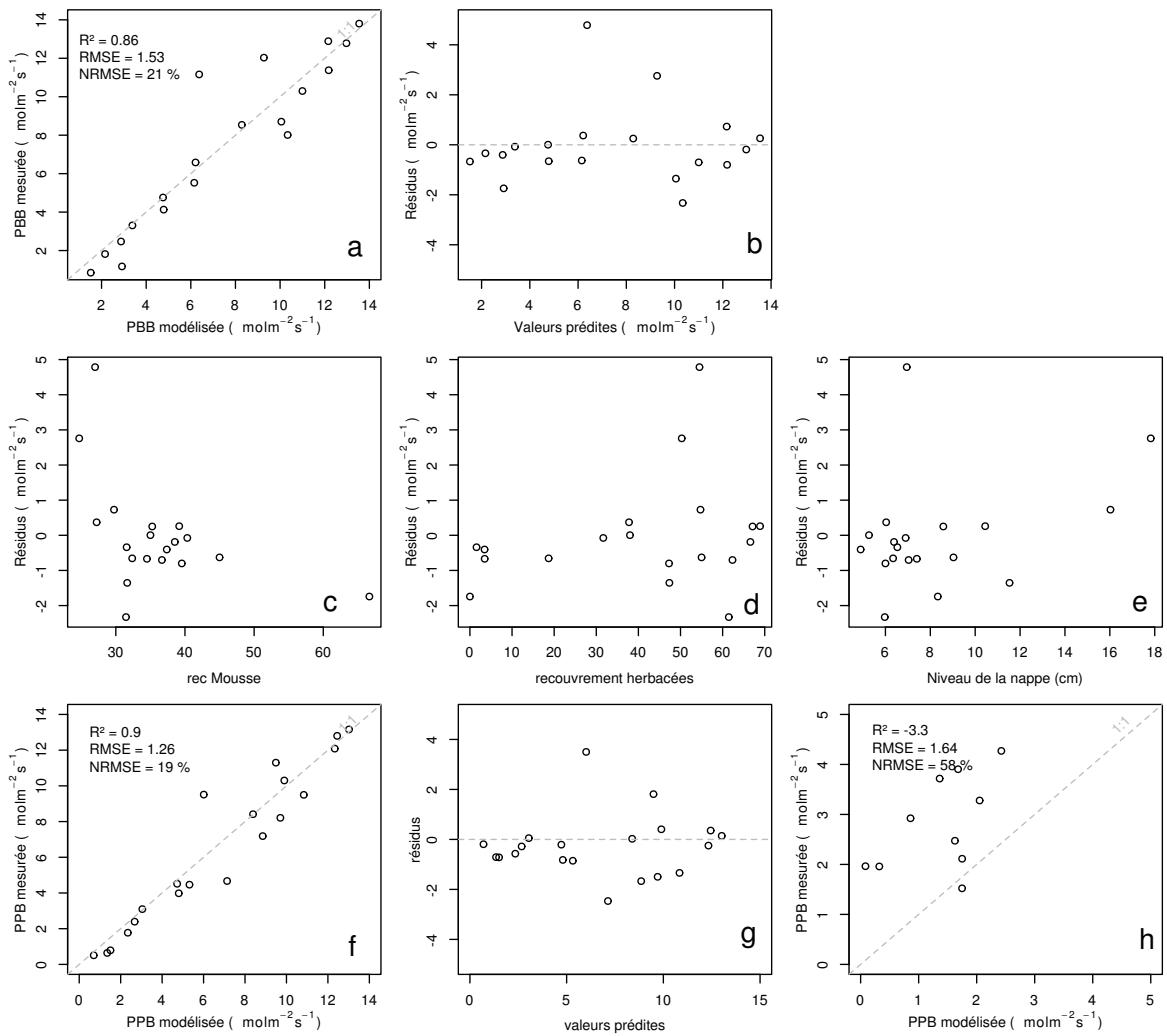


FIGURE 3.12 – PPBsat modèles Tair utilisant l'équation 3.3

3.3. Résultats

ou le niveau de la nappe (Figure 3.12-c,d,e). Comme précédemment, l'erreur standard de la PPB, de 19 %, est du même ordre de grandeur que celle de PPBsat. Pour PPBsat comme pour PPB l'erreur standard diminue donc avec l'ajout de l'indice de végétation lors de la calibration. En revanche, l'évaluation sur les données de test de ce dernier modèle montre une erreur importante (58 %), supérieure à celle du modèle ne prenant pas en compte la végétation. Cette évaluation montre également une tendance importante à sous-estimer les valeurs mesurées. Néanmoins ce modèle intégrant la végétation permet de diminuer de façon importante l'erreur standard associée à l'estimation des paramètres de l'équation. Dans la suite du texte le modèle permettant d'estimer la PPB à partir des équations 3.1 et 3.2 sera nommé PPB-1 et celui utilisant les équations 3.3 et 3.2 sera nommée PPB-2.

972 La Respiration de l'Écosystème

973 L'estimation de la RE s'effectue avec l'équation :

$$RE = a * \exp(b * T) \quad (3.4)$$

974 La température de l'air utilisée dans un modèle exponentiel permet d'expliquer une grande partie, 90 %, des variations de la respiration de l'écosystème avec une erreur standard de 18 % (Figure 3.13-a). Les résidus de cette équation semblent répartis de façon non-biaisée, pas de tendance dans le nuage de point (Figure 3.13-b). L'évaluation de ce modèle montre une erreur standard de 35 % avec une tendance à sous-estimer les valeurs mesurées. Une légère tendance, moins claire que pour la PPBsat, est visible entre les résidus et l'indice de végétation ainsi qu'avec le recouvrement de la strate herbacée. Très souvent utilisée, la température à -5 cm donne des résultats proche mais moins bons notamment avec une hétéroscédasticité des résidus (**Fig Annexe ?**).
983 On adapte l'équation 3.4 pour intégrer le signal de végétation :

$$RE = (a * IV + c) * \exp(b * T) \quad (3.5)$$

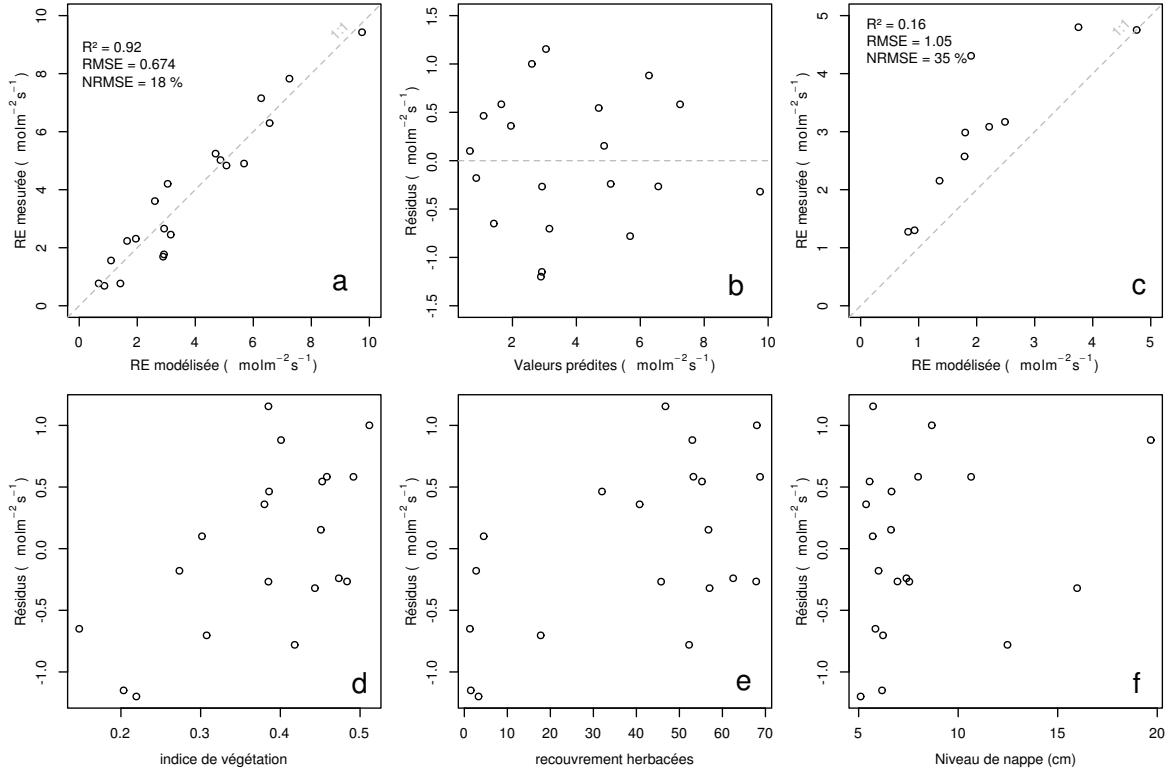


FIGURE 3.13 – RE modèles avec Tair

$$RE = (a * H + c) * \exp(b * T) \quad (3.6)$$

984 Les calibrations de ces nouvelles équations sont présentées dans la figure 3.13-a,b et
 985 3.13-d,e respectivement. Dans les deux cas, l'erreur diminue pour avoisiner 13 %, avec
 986 des résidus qui se répartissent de façon non-biaisée. L'évaluation de ces deux équations
 987 montre cependant des différences : D'un côté l'équation 3.5 ne permet pas de diminuer
 988 l'erreur standard qui vaut 34 %, et est donc très proche des 35 % calculé pour l'évalua-
 989 tion du modèle n'intégrant pas la végétation. De l'autre l'évaluation de l'équation 3.6
 990 montre une erreur standard plus faible s'établissant à 23 %. Les paramètres des diffé-
 991 rentes équations sont présentés dans le tableau 3.1, les modèles RE-1, RE-2, et RE-3
 992 correspondent respectivement aux équations 3.4, 3.5 et 3.6. À l'inverse de la PPB les
 993 paramètres des modèles de la RE ont, à l'exception du paramètre c du modèle RE-2,
 994 une significativité importante et une erreur standard faible.

3.3. Résultats

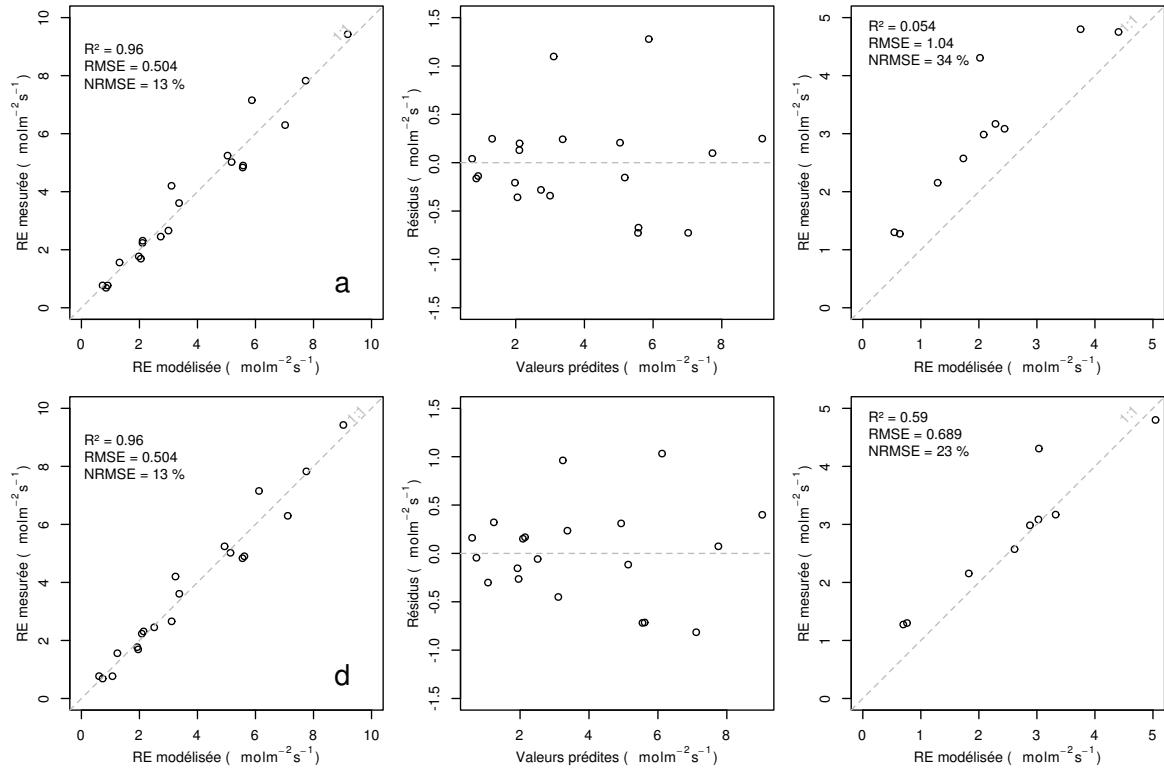


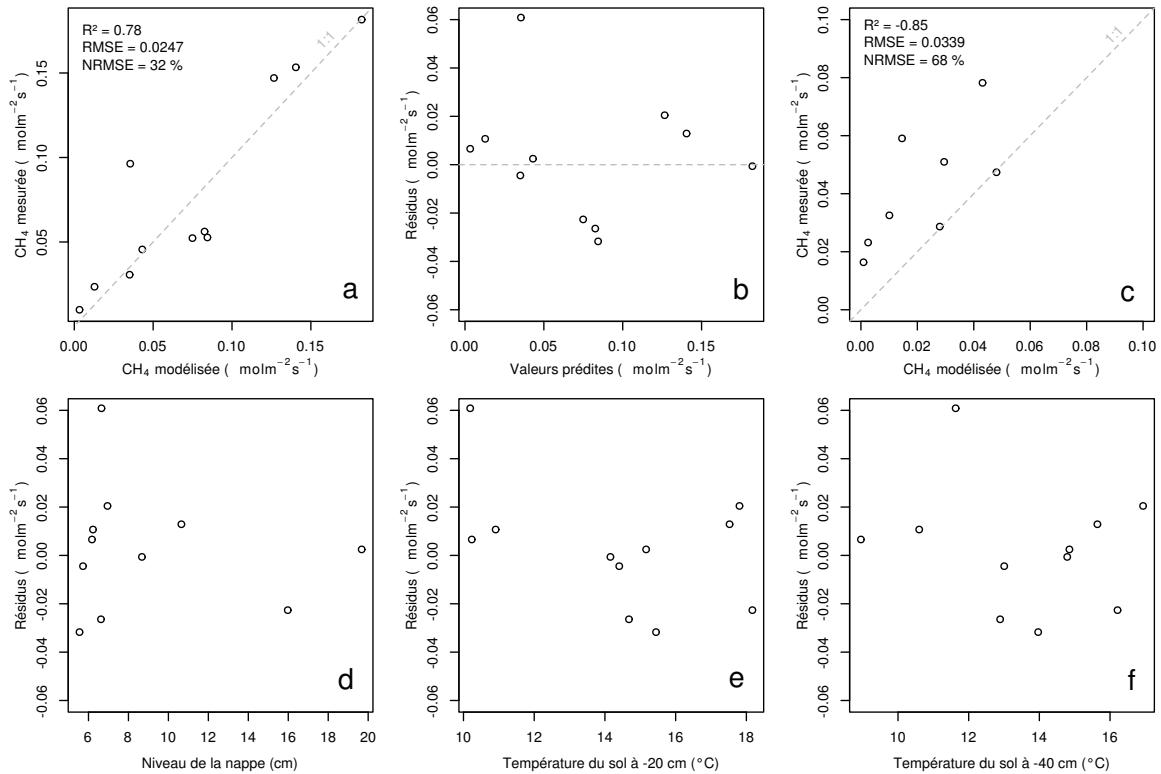
FIGURE 3.14 – RE modèles avec Tair

995 Le flux de CH₄

996 Les relations entre les facteurs contrôlant mesurés et le CH₄ sont moins claires
 997 que celles concernant le CO₂. La corrélation la plus importante semble être liée à
 998 la végétation (Figure 3.10). le méthane est également corrélé avec les températures,
 999 faiblement avec les températures de surface puis plus fortement avec les températures
 1000 du sol à plus forte profondeur. Enfin il est anti-corrélé ($R=-0.51$) avec le niveau de la
 1001 nappe. Les relations CH₄ et végétation ont donc pu être modélisées avec

$$F_{CH_4} = a * \exp(b * IV) \quad (3.7)$$

1002 Avec les données acquises, l'indice de végétation est le meilleur prédicteur (Fi-
 1003 gure 3.15), il explique 78 % de la variabilité du CH₄ avec une erreur standard de 32 %.
 1004 Aucune tendance ne semble se dégager entre les résidus de cette équation et les facteurs
 1005 contrôlant mesurés. L'évaluation de cette équation montre une tendance à sous-estimer
 1006 les flux de CH₄ et une erreur standard qui double par rapport à la phase de calibration


 FIGURE 3.15 – CH₄ modèle H

en atteignant 68 %. Les détails de l'estimation des paramètres de l'équation 3.7 est visible dans le tableau 3.1 sous le nom FCH4.

Le COD

3.3.3 Le bilan de carbone de la tourbière de La Guette à l'échelle de l'écosystème

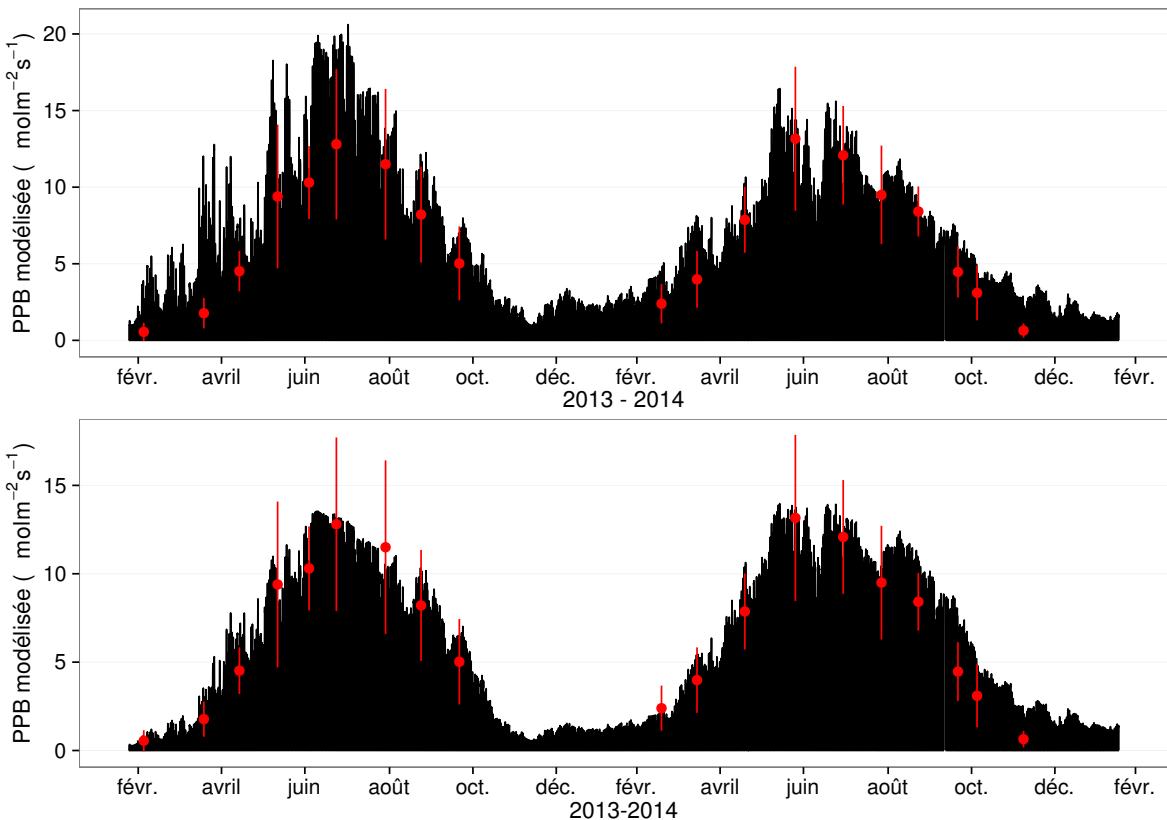
L'interpolation des flux de PPB montrent une variabilité saisonnière proche de celle mesurée sur le terrain (Figure 3.16). Les valeurs les plus fortes mesurées ne semblent pas atteinte par le modèle PPB-2 à l'inverse du modèle PPB-1. Dans les deux cas les modèles semblent sur-estimer la valeur de PPB mesurées fin 2014.

Pour la RE, l'interpolation suit également les variations saisonnières mesurées mensuellement (Figure 3.17). Les gammes de valeurs mesurées sont très proche des gammes interpolées. L'interpolation des flux de la RE est très proche quel que soit le modèle utilisé. On observe que l'intégration de la végétation dans les modèles

3.3. Résultats

Tableau 3.1 – Valeur des paramètres des équations utilisées pour modéliser les flux et sensibilité relative (en %) des flux en réponse à une variation de $\pm 10\%$ de chacun des paramètres des modèles.

	par	valeur	se	pval	-10 %	+10 %
PPB-1 – équations 3.1 et 3.2						
	a	26.23	62.07	0.68	-9.7	+9.6
	b	53.68	61.27	0.39	+43.7	-35.1
	c	27.21	28.56	0.35	-22.5	+21.9
	i	1.84	21.6	0.93	-0.4	+0.4
PPB-2 – équations 3.3 et 3.2						
	a	39.44	18.89	0.05	-11.8	+11.5
	b	40.27	19.11	0.05	+15.8	-17.2
	c	25.23	14.35	0.1	-8.1	+6.7
	d	-3.73	3.49	0.3	+2.8	-2.8
	i	0.26	0.25	0.31	-1.3	+1.1
RE-1 – équation 3.4						
	a	0.34	0.08	0	-10	+10
	b	0.10	0.01	0	-22.6	+29.9
RE-2 – équation 3.5						
	a	0.92	0.34	0.02	-7.3	+7.3
	b	0.09	0.01	0.00	-19.5	24.7
	c	0.14	0.09	0.14	+2.7	-2.7
RE-3 – équation 3.6						
	a	0	0	0.01	-3.9	+3.9
	b	0.08	0.01	0	-18.8	+23.6
	c	0.33	0.06	0	-6.1	+6.1
FCH4 – équation 3.7						
	a	0	0	0.48	-10	+10
	b	13.01	2.82	0	-43.9	+79.2

FIGURE 3.16 – Flux de CO₂ interpolé à partir de PPB-1 et PPB-2

1020 RE-2 et RE-3 diminuent la RE maximum modélisée en 2013 par rapport au modèle RE-1.

1021 Les flux de CH₄ interpolés (Figure 3.18), suivent également une cyclicité saisonnière.

1022 L'estimation du CH₄ semble rendre compte dans les grandes lignes de la différence de
1023 flux mesurée entre 2013 et 2014.

1024 Les flux interpolés à l'heure puis sommés par années sont présentés dans le ta-
1025 bleau 3.2 pour les différents modèles. Sur les deux années, selon le modèle utilisé, la
1026 PPB stocke du carbone pour 1070 à 1290 gC m⁻² an⁻¹ pour PPB-2 et PPB-1 respecti-
1027 vement. Dans le détail on observe une différence entre les deux modèles : Celui utilisant
1028 uniquement la température de l'air (PPB-1) présente un stockage plus important en
1029 2013 qu'en 2014. Tandis que le modèle prenant en compte la végétation (PPB-2) stocke
1030 moins de carbone en 2013 par rapport à 2014. L'intégration de la végétation minimise
1031 également l'erreur standard de l'estimation, la divisant approximativement par deux.

1032 La différence de comportement, entre les années de mesures, liée à l'intégration de
1033 la végétation est également visible sur l'estimation de la RE. La prise en compte de la

3.3. Résultats

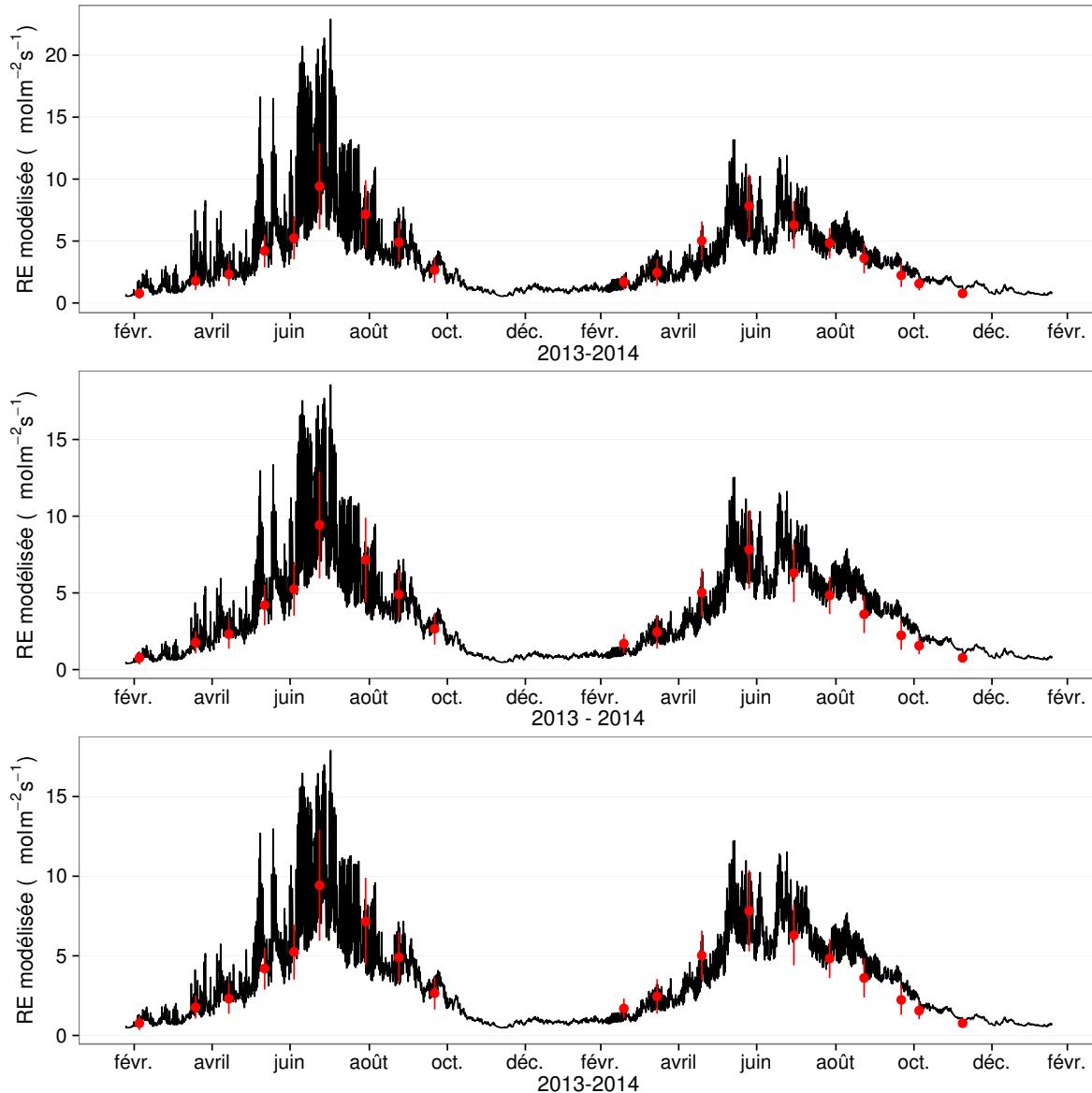


FIGURE 3.17 – Flux de CO₂ interpolé à partir de RE-1, RE-2 et RE-3

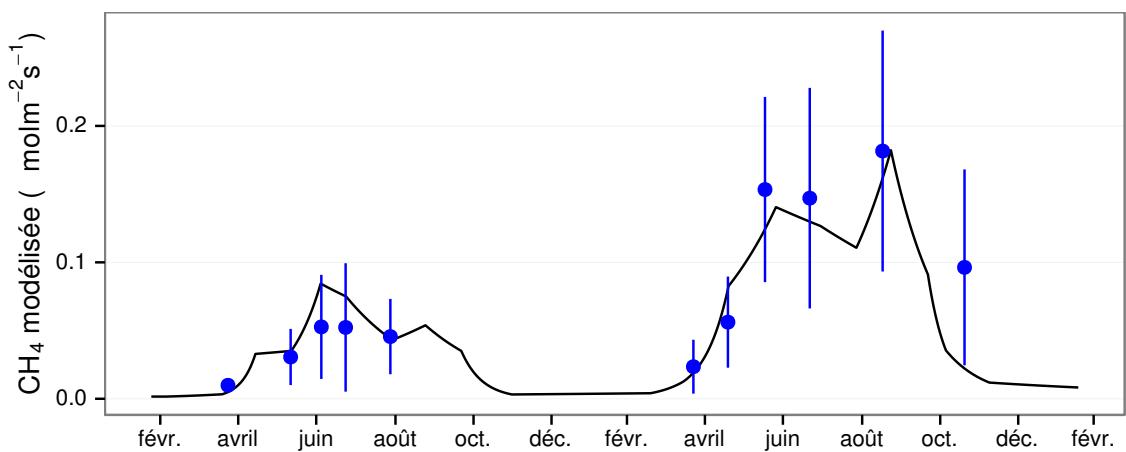


FIGURE 3.18 – Flux de CO₂ interpolé à partir de RE-1, RE-2 et RE-3

Tableau 3.2 – Bilan des flux en gCm²an⁻¹

ID	Flux	équation	2013	2014	moyen
PPB-1	PPB	3.1 et 3.2	1322 ± 410	1258 ± 390	1290 ± 400
PPB-2		3.3 et 3.2	957 ± 182	1184 ± 225	1070 ± 203
RE-1	RE	3.4	1337 ± 241	1235 ± 222	1286 ± 231
RE-2		3.5	1232 ± 160	1310 ± 170	1271 ± 165
RE-3		3.6	1240 ± 161	1281 ± 167	1261 ± 164
FCH4	CH4	3.7	10 ± 3	24 ± 8	17 ± 5

Tableau 3.3 – Bilan des flux en gCm²an⁻¹

combinaison de modèles	2013	2014	moyen
PPB-1, RE-1, FCH4	-25	-2	-14
PPB-1, RE-3, FCH4	+72	-48	+12
PPB-2, RE-1, FCH4	-390	-75	-233
PPB-2, RE-3, FCH4	-293	-122	-208

1034 végétation (modèles RE-2 et RE-3) conduit à une respiration plus forte en 2014 qu'en
 1035 2013 à l'inverse de RE-1. La différence entre l'estimation de la RE en 2013 et en 2014
 1036 diminue avec l'intégration de la végétation. Elle passe de 102 pour RE-1 à 78 puis
 1037 41 pour RE-2 et RE-3. Malgré ces différences, on observe une grande proximité dans
 1038 les valeurs des flux interpolés sur les 2 années, quel que soit le modèle, avec un écart
 1039 maximum de 25 gC m⁻² an⁻¹.

1040 Les flux de CH₄ entachés d'une erreur importante, sont cependant beaucoup plus
 1041 faible en valeur absolue que ceux de la PPB ou de la RE. On y observe malgré tout un
 1042 flux qui fait plus que doubler en 2014 par rapport à 2013.

1043 Les bilans issus des différentes combinaisons (à l'exception de RE-3, très proche de
 1044 RE-2) de modèles sont présentés dans le tableau 3.3 et varient de -233 gC m⁻² an⁻¹
 1045 à +12 gC m⁻² an⁻¹ stocké dans la tourbière. L'intégration de la végétation dans la
 1046 modélisation de PPB fait baisser les bilans de carbone dans le négatif au-delà de
 1047 -200 gC m⁻² an⁻¹, avec une différence entre les bilans de 220 gC m⁻² an⁻¹ environ.
 1048 Cette différence sur les bilans est bien moindre, environ 26 gC m⁻² an⁻¹ entre les mo-
 1049 dèles de RE qui intègrent et ceux qui n'intègrent pas la végétation.

3.3. Résultats

Tableau 3.4 – Sensibilité relative (en %) du bilan de CO₂ (ENE) en réponse à une variation de $\pm 10\%$ de chacun des paramètres des modèles.

PPB		RE		CH ₄			
	-10 %		+10 %		-10 %		+10 %
PPB-1		RE-1		FCH4			
a	-3263	+3243	a	+3371	-3371	a	+0,05
b	+14 788	-11 859	b	+7616	-10 078	b	+0,2
c	-7597	+7398					-0,36
i	+119	-139					
PPB-2		RE-1		FCH4			
a	+59	-57	a	-60	+60	a	0
b	-78	+85	b	-135	+178	b	0
c	+40	-33					+0,01
d	-14	+14					
i	6,22	-5,40					
PPB-1		RE-3		FCH4			
a	-426	+423	a	+168	-168	a	+0,01
b	+1931	-1548	b	+813	-1018	b	+0,03
c	-992	+966	c	+263	-263		-0,05
i	-18	+15					
PPB-2		RE-3		FCH4			
a	+67	-65	a	-26	+26	a	0
b	-89	+97	b	-125	+157	b	0
c	+45	-38	c	-40	+40		0
d	-16	+16					
i	+7,1	-6,1					

1050 Évaluation du bilan

1051 L'analyse de sensibilité, consistant à faire varier chaque paramètre des modèles
 1052 de $\pm 10\%$, les combinaisons de modèles PPB-1, PPB-2, RE-1 et RE-3 ont été testé
 1053 (Tableau 3.4). Le modèle RE-2, très proche du modèle RE-3 n'a pas été testé. **Attente**
 1054 **du COD, les valeurs du tableau sont fausse pour le moment**

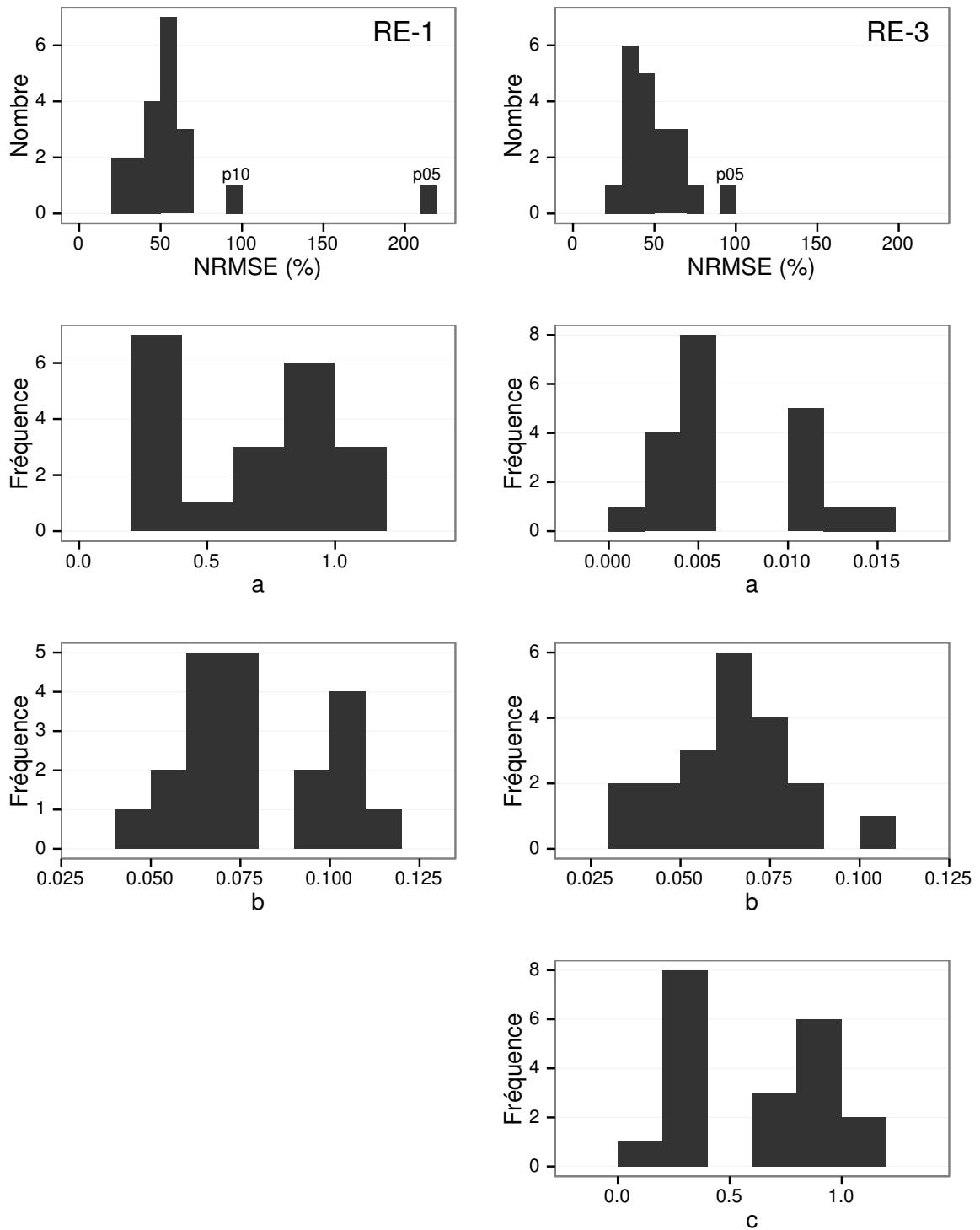


FIGURE 3.19 – Distribution de l'erreur standard par placette et des paramètres des modèles RE-1 et RE-3

3.3. Résultats

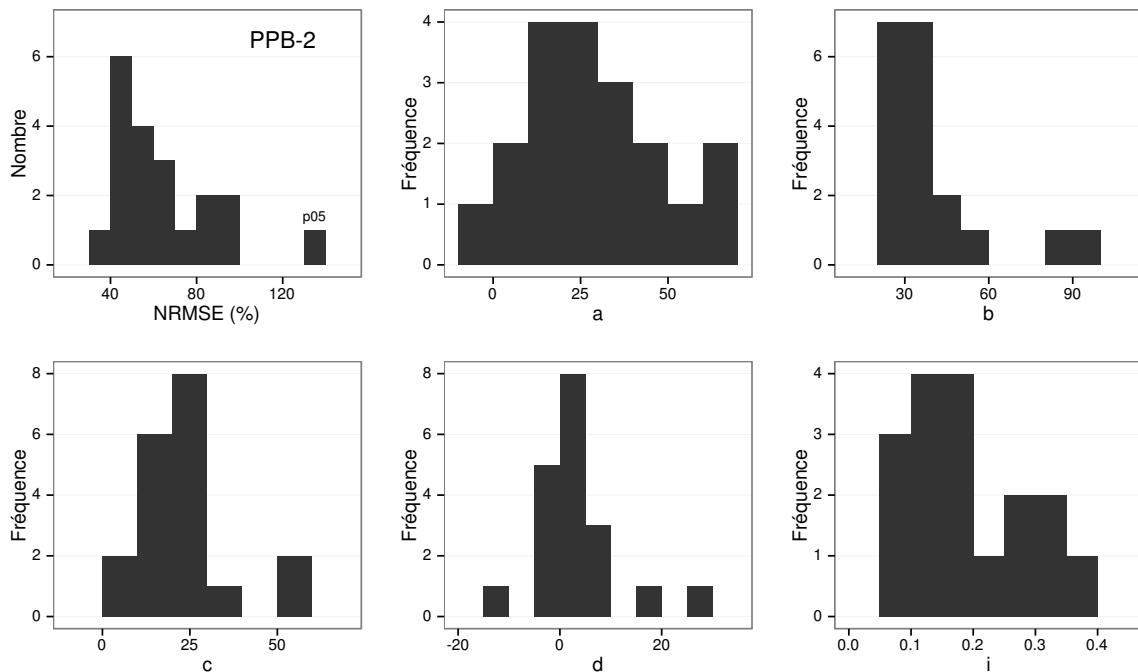


FIGURE 3.20 – Distribution de l'erreur standard par placette et des paramètres du modèle PPB-2

3.3.4 Variabilité spatiale du bilan

Représentativité locale

La classification hiérarchique a permis de distinguer 4 groupes de végétation (Figure 3.21). Dans le premier groupe, la strate muscinale est majoritaire avec un recouvrement moyen de 91 %, moins de 35 et 15 % de recouvrement pour les herbacées et les arbustes respectivement. Le deuxième groupe est le plus homogène avec un recouvrement moyen des strates muscinale et arbustive de 63 58 % chacune. C'est également le groupe où il y a de moins d'herbacées avec un recouvrement de 24 %. La strate herbacée est majoritaire dans le troisième groupe avec un recouvrement moyen de 63 %, la strate arbustive y est peu présente (19 % en moyenne) et la strate muscinale y est pour ainsi dire absente (1 %). La strate muscinale est également absente, ou presque, dans le groupe quatre (1 %). Groupe dans lequel la strate arbustive est majoritaire avec de 65 % de recouvrement moyen, et la strate herbacée avec 33 %.

Les bilans de CO₂ calculés par groupe de végétations sont présentés dans le ta-

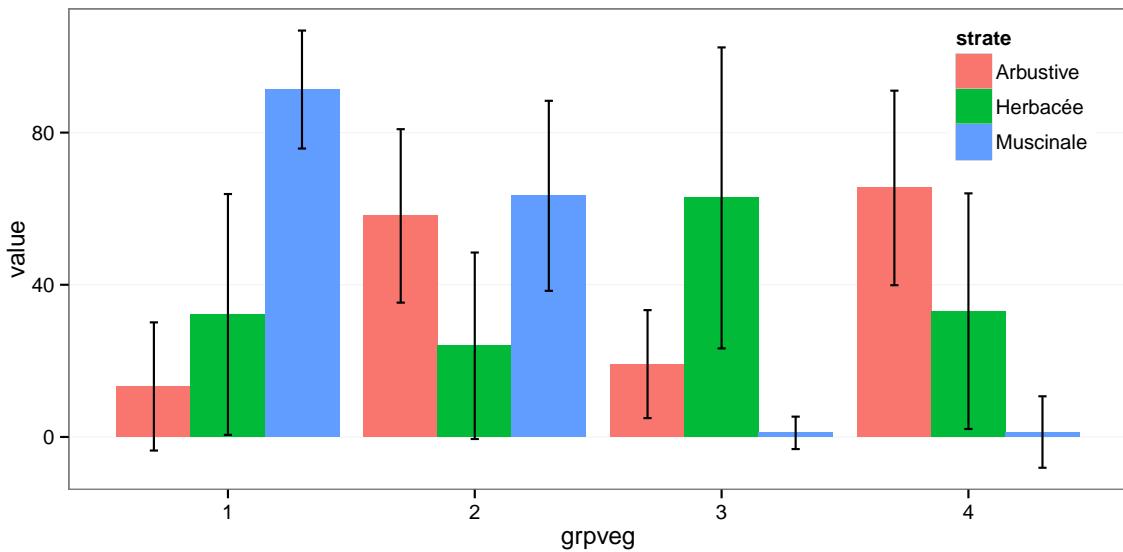


FIGURE 3.21 – Distribution de l'erreur standard par placette et des paramètres du modèle PPB-2

Tableau 3.5 – Bilan des flux de CO₂ en gCm²an⁻¹, en utilisant PPB-2 et RE-3

groupe	PPB-2	RE-3	ENE
1	714	1023	-308
2	1045	1385	-340
3	1323	1057	266
4	1002	1262	-260

bleau 3.5. On constate que du point de vue de l'ENE les groupes 1 et 2 sont relativement proche, et que le groupe 3 est du même ordre de grandeur bien qu'avec une ENE un peu moins négative. Le groupe 3 est le seul groupe présentant une ENE positive, du même ordre de grandeur que les précédentes en valeur absolue. Dans le détail, la RE est la plus forte, supérieure à 1200 gC m⁻² an⁻¹, dans les groupes 2 et 4. Elle est plus faible dans les groupes 1 et 3 (environ 1000 gC m⁻² an⁻¹). Pour la PPB, la valeur la plus faible est dans le groupe 1 et la plus forte dans le groupe 3 avec plus de 1300 gC m⁻² an⁻¹, soit une différence de plus de 600 gC m⁻² an⁻¹. Les groupes 2 et 4 sont relativement proches avec des valeurs intermédiaires avoisinant 1000 gC m⁻² an⁻¹.

3.4. Discussion

1078 Modélisation par placette

1079 Corrélation avec facteurs contrôlant

1080 3.4 Discussion

1081 3.4.1 Estimations des flux

1082 PPB

1083 L'estimation des flux de PPB, est comprise entre 957 et 1322 gC m⁻² an⁻¹ selon
1084 l'année et le modèle utilisé. Ces valeurs sont très élevées comparées à des tourbières
1085 boréales comme celles étudiées par ([Trudeau et al., 2014](#)) ou encore ([Peichl et al., 2014](#))
1086 dont les valeurs de PPB sont respectivement comprise entre 123 et 131 gC m⁻² an⁻¹
1087 et entre 203 et 503 gC m⁻² an⁻¹. Une première hypothèse permettant d'expliquer une
1088 telle différence, est la différence entre les températures moyennes sur les sites. -4,3 °C
1089 et 1,2 °C respectivement pour [Trudeau et al. \(2014\)](#) et [Peichl et al. \(2014\)](#). Ces tempé-
1090 ratures sont bien plus faible pour les sites des études pré-citées que sur la tourbière de
1091 La Guette. Une seconde hypothèse, qui n'exclue pas la première, serait la composition
1092 végétale de ces sites. La tourbière de La Guette envahie par une végétation vasculaire,
1093 notamment herbacée, est peut-être plus proche d'une prairie tourbeuse. En effet lorsque
1094 la compare à ce type d'écosystèmes les valeurs observées sont plutôt proche. ([Jacobs](#)
1095 *et al., 2007*) estime des valeurs de PPB comprises entre 400 et 2000 gC m⁻² an⁻¹ avec
1096 une moyenne de 1300 gC m⁻² an⁻¹ dans des prairies tourbeuses hollandaises. Sur des
1097 écosystèmes similaires, au Danemark, ([Görres et al., 2014](#)) trouve des valeurs de PPB
1098 plus importantes encore, entre 1555 et 2590 gC m⁻² an⁻¹. Il apparaît cohérent que la
1099 tourbière de La Guette, par sa position géographique, et donc le climat qu'elle subit,
1100 mais également par sa problématique d'envahissement important par une végétation
1101 vasculaire notamment herbacée, s'approche en termes de flux de site tourbeux utilisés
1102 comme prairie.

1103 Le modèle PPB-1 souffre d'une incertitude importante sur l'estimation de ses para-
1104 mètres. L'apport de l'indice de végétation dans l'estimation de la PPB est important
1105 lors de la phase de calibration. Il permet de diminuer fortement l'incertitude sur les
1106 paramètres du modèles, d'augmenter leur significativité et d'améliorer la représentati-
1107 vité des données mesurées. L'intégration de la végétation aux modèles d'estimation de
1108 la PPB est rarement réalisé ([Bortoluzzi et al., 2006; Görres et al., 2014](#)), probablement
1109 à cause de la difficulté à prendre en compte ce signal aux sources multiples. Malgré
1110 cette amélioration lors de la calibration, lorsqu'il est évalué sur un jeu de données indé-
1111 pendante, le modèle PPB-2 à une erreur standard plus importante que celle du modèle
1112 PPB-1. L'apport de cet indice dans l'estimation de la PPB n'est donc pas généralisable.
1113 Bien que rarement faite à cause de la rareté des données, l'évaluation des modèles est
1114 cependant d'un intérêt majeur afin de confirmer ou d'inflimer l'apport de l'ajout d'un
1115 prédicteur à un modèle, particulièrement si l'on souhaite l'extrapoler.

1116 Les différences observées selon la façon d'estimer la PPB peuvent paraître impor-
1117 tante, néanmoins elles sont du même ordre de grandeur que celle rencontré par [Worrall](#)
1118 *et al.* ([2009](#)) qui compare différentes façons de modéliser des flux de gaz avec des équa-
1119 tions différentes (et non pas juste des variations sur un type de modèle). Ces différences
1120 sont également liées à l'importance des flux qui font que, surtout dans le cas de mo-
1121 dèles exponentiels, de faibles variations peuvent avoir des effets importants comme en
1122 témoigne l'analyse de sensibilité des paramètres du modèle (Tableau [3.4](#)).

1123 **Discussion 2013-2014 ?** Dans le détail l'intégration de l'indice de végétation à un
1124 effet beaucoup plus important en 2013, avec un flux qui diminue de $365 \text{ gC m}^{-2} \text{ an}^{-1}$,
1125 qu'en 2014 où la baisse n'est que de $74 \text{ gC m}^{-2} \text{ an}^{-1}$.

1126 **RE**

1127 De la même façon que pour la PPB, les flux de la RE sont important si on les
1128 compare à des tourbières boréales et s'approchent davantage des flux mesurés dans
1129 les prairies sur sols tourbeux. La Re sur la tourbière de La Guette, comprise entre
1130 1232 et $1337 \text{ gC m}^{-2} \text{ an}^{-1}$ est plus importante que celle observée par ([Peichl et al.](#),

3.4. Discussion

1131 2014; Trudeau *et al.*, 2014) (pour reprendre les études citées précédemment) qui s'éta-
1132 blissent respectivement entre 137 et 443 gC m⁻² an⁻¹ et 206 et 234 gC m⁻² an⁻¹. Elles
1133 sont en revanche plus faible que celle mesurées par (Jacobs *et al.*, 2007), entre 500 et
1134 2000 gC m⁻² an⁻¹, ou par (Görres *et al.*, 2014) : entre 2070 et 3500 gC m⁻² an⁻¹.

1135 À l'inverse de la PPB, l'intégration de la végétation pour modéliser la RE n'amé-
1136 liore que peu l'estimation de la RE lors de la phase de calibration : la différence entre
1137 les valeurs d'erreur standard est de 5 %. En revanche lors de la phase d'évaluation,
1138 l'utilisation du recouvrement des herbacées semble améliorer l'estimation de façon plus
1139 importante avec une différence de 11 % entre les valeurs d'erreur standard. Contraî-
1140 rement à la PPB la différence apportée par l'intégration de la végétation (RE-2 ou
1141 RE-3) est du même ordre de grandeur en 2013 et en 2014. Sur les 2 années, l'effet
1142 de l'intégration de la végétation est limité avec une différence de 25 gC m⁻² an⁻¹ au
1143 maximum (entre ER-1 et ER-3), soit moins de 2 % du flux. Encore une fois l'intérêt
1144 de l'évaluation est mis en avant puisqu'il permet de distinguer des modèles très proche
1145 lors de la calibration.

1146 Les incertitudes sur l'estimation des paramètres RE sont beaucoup moins impor-
1147 tante que celle de la PPB. L'estimation des paramètres des modèles, à l'exception du
1148 paramètre c du modèles RE-2, ont une p-value inférieure à 0.05. L'erreur calculée lors
1149 de l'évaluation de ces modèles, si elle augmente par rapport à la calibration, reste faible
1150 particulièrement pour le modèle RE-3 où elle vaut moins de 25 %. La RE semble donc
1151 relativement contrainte, avec une estimation des paramètres fiable et une différence
1152 entre les estimations issues des modèles relativement limitée.

1153 CH₄

1154 Les flux de CH₄ sont faibles comparés aux flux de CO₂. Les valeurs mesurées sont
1155 plus forte que celles mesurés entre 0 et 0,03 μmol m⁻² s⁻¹ par Bortoluzzi *et al.* (2006).
1156 Pour 2013 les valeurs mesurées sont proches de celle mesurée par Long *et al.* (2010).
1157 L'absence d'étiage en 2014 explique peut-être le doublement des flux... (**Réf needed**)
1158 La faible relation observée entre le niveau de la nappe et les flux de méthane va dans

1159 le même sens que les observations faites par [Trudeau et al. \(2012\)](#) et (à développer, de
1160 ref ds trudeau2012)

1161 **COD**

1162 **3.4.2 Estimations des bilans**

1163 D'une manière générale, les bilans sont principalement contraint par les flux de CO₂,
1164 le CH₄ ne jouant qu'un rôle marginal en termes de quantité de carbone. Ces observations
1165 sont cohérentes avec d'autres études comme [Bortoluzzi et al. \(2006\)](#); [Worrall et al.](#)
1166 ([2009](#)). La forte variabilité entre les différents bilans est à attribuer en grande majorité
1167 à l'erreur sur l'estimation du flux de PPB.

1168 Selon le bilan considéré, la tourbière de La Guette stocke légèrement du C pour
1169 une dizaine de grammes par mètre carré, ou relâche du carbone dans l'atmosphère soit
1170 un légèrement, soit de façon important pour plus de 200 gC m⁻² an⁻¹. La tourbière de
1171 La Guette ayant subie un drainage et un envahissement important d'une végétation
1172 vasculaire, ces derniers chiffres ne sont pas incohérents.

1173 **3.4.3 Sensibilité et limitations du bilan**

1174 Les incertitudes les plus fortes du bilan sont sur les flux de CH₄ avec une erreur
1175 standard de 32 % lors de la calibration et de 68 % lors de la validation. Cette différence
1176 importante montre que l'estimation des flux de CH₄ à l'aide de l'indice de végétation
1177 à permis l'estimation de sa contribution au bilan de carbone de l'écosystème, mais que
1178 son utilisation dans d'autre conditions est fortement limité. L'importance faible du
1179 CH₄ dans le bilan de carbone de la tourbière rend ces erreurs moins critiques que celles
1180 faite lors de l'estimation de la PPB. Les incertitudes importantes sur la PPB, sont
1181 mise en évidence par les variations fortes des flux interpolés selon l'équation utilisée.
1182 Elles sont la source des variations observées en termes de bilan. L'ajout d'un indice de
1183 végétation diminue d'incertitude des paramètres du modèle, mais cet apport semble
1184 spécifique à l'étude, n'étant pas reflété par l'évaluation. À l'inverse la RE semble rela-

3.4. Discussion

1185 tivement bien contrainte, sur les 2 années la différence entre les différentes équations
1186 utilisées ne dépassent pas $25 \text{ gC m}^{-2} \text{ an}^{-1}$.

1187 sensibilité du bilan au variation des paramètres

1188 **limitations** Outre ces aspects ce bilan de carbone est aussi limité par sa repré-
1189 sentativité. Ainsi la strate arborée fortement présente dans certaines zones n'est pas
1190 directement prise en compte. De la même manière une partie restreinte de la tourbière
1191 mais néanmoins présente est constitué de touradons dont l'effet n'a pas été pris en
1192 compte.**(Réf needed)(biblio effet microtype)**.

- 1193 — pas de cartographie (pas grave si p7 maj bien représentée par mdl ecos)
1194 — extrapolation sur d'autres site difficile (cf validation)

1195 3.4.4 Représentativité locale du modèle

1196 Distribution des paramètres

1197 Pourquoi certaines placette mieux que d'autres

1198 Concernant la respiration la représentativité locale des modèles calibrés à l'échelle
1199 de l'écosystème semble plus homogène pour le modèle RE-3 que pour le modèle RE-1.

1200 Une telle comparaison entre PPB-1 et PPB-2 n'a pas été possible car vu le faible
1201 nombre de données et la qualité relative des modèles PPB par rapport aux modèles
1202 RE, peu de modèles sont parvenus à converger pour PPB-1 (11 sur 20 placettes) et
1203 pour PPB-2 (17 sur 20 placettes).

1204 3.4.5 Variation du bilan avec la végétation

1205 Le calcul des bilans avec les groupes de végétation permet de mettre en évidence
1206 des comportements différents des flux selon la végétation majoritaire. Ainsi le groupe 3
1207 dans lequel la strate herbacée est la plus importante est celui où la PPB est la plus forte.
1208 Ce point semble en cohérence avec la croissance annuelle importante des herbacées. À
1209 l'inverse le groupe 1 dans lequel la strate muscinale est la plus importante est également
1210 le groupe pour lequel la PPB est la plus faible. **(Réf needed)**

1211 Pour la RE, ce sont les groupes 3 et 4 qui ont les flux estimés les plus importants
1212 avec une différence d'environ $200 \text{ gC m}^{-2} \text{ an}^{-1}$ avec les deux autres groupes. Malgré
1213 leurs différences, le groupe 2 possède une strate muscinale importante alors qu'elle est
1214 absente dans le groupe 3, ils ont en commun d'avoir une strate arbustive importante.

1215 **3.4.6 perspectives**

1216 cartographie ?

₁₂₁₇ 4 Effets de l'hydrologie sur les flux de GES

₁₂₁₈

₁₂₁₉	4.1 Introduction	80
₁₂₂₀	4.2 Procédure expérimentale	81
₁₂₂₁	4.2.1 Expérimentation A	82
₁₂₂₂	4.2.2 Expérimentation B	82
₁₂₂₃	4.2.3 traitement	83
₁₂₂₄	4.3 Résultats	84
₁₂₂₅	4.3.1 Expérimentation A	84
₁₂₂₆	4.3.2 Expérimentation B	87
₁₂₂₇	4.3.3 tendances générales	90
₁₂₂₈	4.4 Discussion	90
₁₂₂₉	4.4.1 Comparaison aux mesures <i>in-situ</i>	90
₁₂₃₀	4.4.2 Effet des variations du niveau de la nappe sur les flux de gaz	92
₁₂₃₁	4.4.3 Effet cycles multiples	93
₁₂₃₂		
₁₂₃₃		
₁₂₃₄		

1235 4.1 Introduction

1236 Au cours des deux années qu'ont duré les suivis des émissions de flux de CO₂ et
1237 de CH₄ sur la tourbière de La Guette, le niveau de la nappe n'a que très faiblement
1238 varié comparé aux années précédentes bien plus sèches. En conséquence de cette faible
1239 variation peu de variations des flux ont pu y être relié. Malgré tout il est connu que
1240 l'hydrologie est un facteur contrôlant important des flux.

1241 Ainsi de nombreuses études on reliées les émissions de CO₂ au niveau de la nappe
1242 avec, cependant, des résultats et des conclusions variables. La majorité des études
1243 montrent qu'une tourbière dont le niveau de la nappe est abaissé, soit par un drainage,
1244 soit par une sécheresse, aura tendance à avoir un ENE plus faible : Ainsi [Strack et](#)
1245 [Zuback \(2013\)](#) expliquent des valeurs d'ENE plus faibles qu'escompté, par des mesures
1246 faites pendant une période relativement sèche. Une observation similaire est faite par
1247 [Aurela et al. \(2007\)](#) qui mesure un ENE plus faible lors d'une année sèche, sur une
1248 tourbière à Carex du sud de la Finlande. Ils attribuent la variation de l'ENE à une
1249 augmentation de la RE et à une baisse de la PPB, dans des conditions plus chaudes
1250 et plus sèches. [Peichl et al. \(2014\)](#) observent également une baisse de l'ENE lors d'une
1251 année où le niveau de la nappe baisse de façon importante, au delà de -30 cm. Ils
1252 expliquent cette baisse par une baisse de la PPB. Cette observation va dans le même
1253 sens que [Lund et al. \(2012\)](#) qui, lors de l'étude d'une tourbière située au sud de la suède,
1254 observent en 2008 une baisse de l'ENE. Les mesures de RE faites cette année là étant
1255 similaires à celles effectuées les autres années, ils lient cette baisse à une diminution
1256 de la PPB. En 2006, sur la même tourbière, [Lund et al. \(2012\)](#) observent une autre
1257 baisse de l'ENE. Mais cette fois, les mesures de PPB à leur tour similaires à celle
1258 des autres années n'expliquent pas cette baisse. À l'inverse de 2008, cette baisse est
1259 expliqué par une augmentation de la RE Ce paradoxe apparent est interprété grâce
1260 au type de sécheresse : courte et intense pendant la saison de végétation de 2006 et
1261 d'intensité plus faible mais d'une durée plus longue en 2008. Enfin et à l'inverse des

1262 résultats précédemment cités, [Ballantyne et al. \(2014\)](#) dans une étude des effets à long
 1263 terme d'une baisse du niveau de la nappe, n'observe que peu d'effet sur l'ENE tandis
 1264 que les flux de RE et de PPB augmentent tous deux. Toutes ces études montrent que
 1265 si le niveau de la nappe est incontestablement reconnu comme un facteur de contrôle
 1266 des flux de CO₂, il est difficile d'en dégager, avec certitude, un comportement valable
 1267 de façon générale.

1268 Concernant le méthane, une baisse du niveau de la nappe est généralement liée à
 1269 une baisse des émissions de CH₄, et inversement ([Strack et al., 2006; Pelletier et al.,](#)
 1270 [2007; Turetsky et al., 2008](#)). Cependant d'autres études, principalement dans des sites
 1271 où le niveau de la nappe est proche de la surface du sol, montrent une absence de
 1272 relation entre le niveau de la nappe et les émissions de méthane, voire une relation
 1273 inverse, avec des flux plus faibles liés à des niveaux de nappe plus élevés ([Kettunen](#)
 1274 [et al., 1996; Bellisario et al., 1999; Treat et al., 2007](#)). Là encore selon les conditions
 1275 environnementales, la relation entre les flux de CH₄ et le niveau de la nappe n'est pas
 1276 aisément généralisable.

1277 L'objectif de ce chapitre est donc d'explorer plus en avant l'effet du niveau de la
 1278 nappe sur les émissions de GES, effet peu ou pas visible *in-situ*. Plus précisément il
 1279 s'agit de déterminer l'effet de cycles de dessication/ré-humectation sur les émissions de
 1280 CO₂ et de CH₄.

1281 4.2 Procédure expérimentale

1282 L'étude des cycles de dessication/ré-humectation s'est effectué sur des mésocosmes,
 1283 prélevés sur la tourbière de La Guette. L'expérimentation a été testé durant l'été 2013
 1284 avec un seul cycle relativement long, on s'y référera par la suite comme l'expérimenta-
 1285 tion A. Cette expérimentation a été renouvelée l'été 2014 afin d'augmenter à trois le
 1286 nombre de cycles, ceux-ci étant plus court. On appellera cette seconde expérimentation,
 1287 l'expérimentation B (Tableau 4.1).

1288 4.2.1 Expérimentation A

1289 Le 12 avril 2013, ont été prélevés, sur la tourbière de La Guette 6 mésocosmes. Le
1290 prélèvement de mésocosmes s'effectue à l'aide de cylindres de PVC qui, dans un premier
1291 temps, posé sur le sol, permettent de faire un pré-découpage au couteau, puis dans un
1292 second temps sont insérés, délicatement, dans la tourbe. Les mésocosmes sont finale-
1293 ment dégagés en creusant de chaque côté (Figure 4.1). Les mésocosmes sont transportés
1294 au laboratoire où ils sont enterrés en extérieur et saturé en eau (eau prélevée dans la
1295 tourbière), afin que leur conditions hydrologique de départ soient les plus proche pos-
1296 sible (Figure 4.2). Trois mésocosmes sont choisi pour servir de contrôle, et trois vont
1297 subir un cycle de dessication/ré-humectation. À partir du 31 mars 2013 les précipita-
1298 tions ont été interceptées à l'aide d'abri bâchés installable rapidement en cas de pluie
1299 et la nuit. Ces interceptions ont été faites jusqu'au 17 juillet dans les 3 mésocosmes
1300 traités pour simuler une sécheresse. À cette date de l'eau est ajouté aux mésocosmes,
1301 que ce soit les contrôles ou les traitements, pour simuler de fortes précipitations.

1302 4.2.2 Expérimentation B

1303 Le 17 avril 2014, 6 nouveaux mésocosmes ont été prélevés sur la tourbières de La
1304 Guette et installé près du laboratoire, en suivant le même protocole que pour l'expéri-
1305 mentation A. Une station météo a été installée à côté des mésocosmes afin de mesurer
1306 la température de l'air, l'humidité relative, l'irradiation solaire, la vitesse et la direction
1307 du vent et les précipitations toutes les 15 minutes. Cette station permettait également
1308 l'enregistrement des températures mesurées par des sondes (T107) installées à -5, -10,
1309 et -20 cm. Les conditions météorologiques moins ensoleillée qu'en 2013 et l'objectif de
1310 suivre plusieurs cycles de dessication/réhumectation ont nécessité la mise en place
1311 d'un abaissement manuel du niveau de la nappe. Pendant les phases d'assèchement les
1312 niveaux de nappes des placettes traitées étaient donc abaissés en moyenne de 2,5 cm
1313 par jour. Le premier cycle de dessication/réhumectation dura du 30 juin au 6 juillet
1314 pour la phase de dessication est du 7 au 16 juillet pour la phase de réhumectation.



FIGURE 4.1 – Prélèvement des mésocosmes

Tableau 4.1 – Récapitulatif des mesures pour les deux expérimentations

expérimentation	A	B
année	2013	2014
réplicats	6	6
cycles	1	3
station météo	non	oui

¹³¹⁵ Le deuxième cycle dura du 17 au 28 juillet et du 29 juillet au 3 aout, Enfin le dernier
¹³¹⁶ cycle fut mesuré du 4 au 11 aout pour la dessication et du 12 au 14 aout pour la
¹³¹⁷ réhumectation.

¹³¹⁸ 4.2.3 traitement

¹³¹⁹ Les flux sont moyennés par jour de mesure.

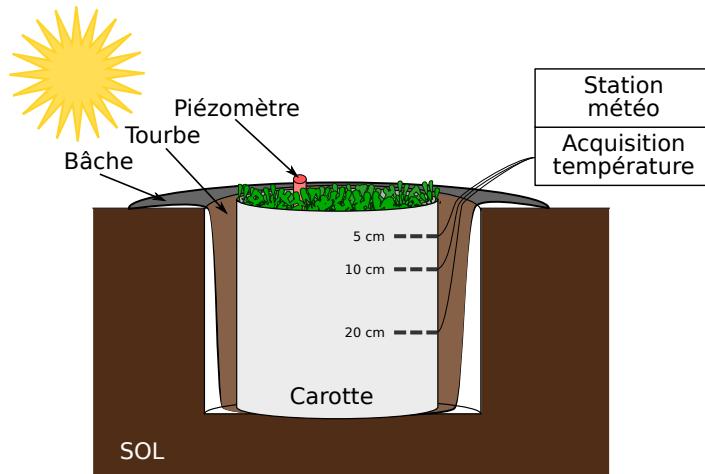


FIGURE 4.2 – Schéma d'un mésocosme

1320 4.3 Résultats

1321 4.3.1 Expérimentation A

1322 Pendant la phase de dessication de l'expérimentation A, on observe une baisse du
1323 niveau de la nappe pour les placettes contrôles comme pour les placettes traitements
1324 (Figure 4.3–A). Malgré tout leur comportement est différent : les placettes contrôles ont
1325 un niveau de nappe relativement élevé jusqu'au 24 juin puis ce niveau baisse fortement
1326 alors que les placettes du groupe traité ont un niveau de nappe qui diminue de façon
1327 plus continue sur l'ensemble de la phase. La remontée du niveau de la nappe s'effectue
1328 de façon similaire pour les deux groupes. Enfin après la phase de ré-humectation, le
1329 niveau de la nappe baisse à nouveau, plus rapidement pour le groupe traitement que
1330 pour le groupe contrôle.

1331 Les émissions de CH_4 , s'étendant de 0 et $0,3 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, sont relativement si-
1332 milaires entre les deux groupes jusqu'au 24 juin 2013, date à partir de laquelle ils
1333 commencent à diverger (Figure 4.3–B). À cette date les émissions du groupe contrôle
1334 augmentent rapidement pour atteindre $0,55 \pm 0,31 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ tandis que celles du
1335 groupe traité restent stable. Finalement mi-juillet, à la fin de la phase de dessicca-
1336 tion les deux groupes retrouvent des niveaux d'émission similaires compris entre 0,1 et

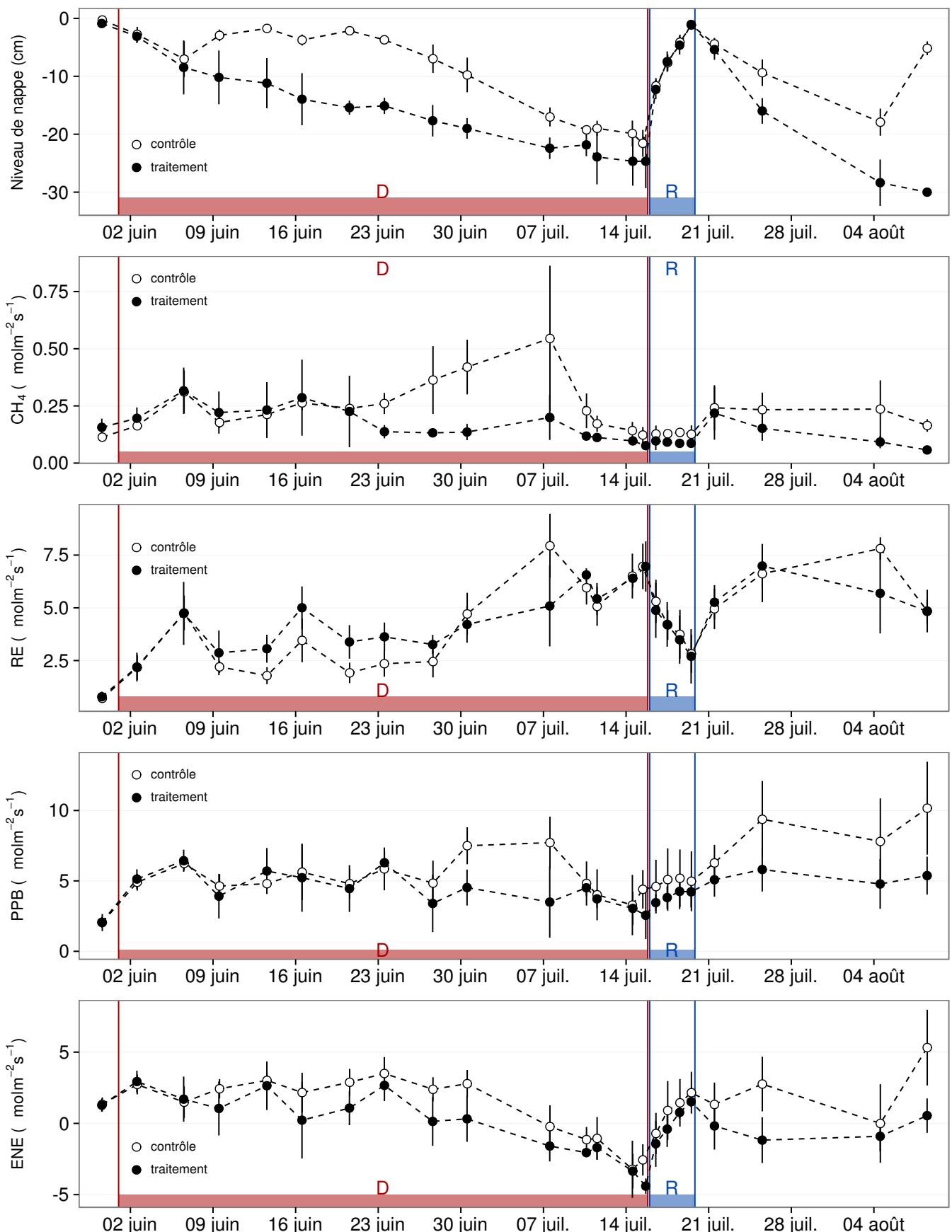


FIGURE 4.3 – Expérimentation A : Moyenne journalière du niveau de nappe en cm (A), et des flux, CH_4 , RE, PPB, ENE en $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, B, C, D, E. Les cadres et bandes colorées correspondent à la phase de dessiccation (D) en rouge et à la phase de réhuméction (R) en bleu.

4.3. Résultats

1337 0,2 $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$. Ces niveaux restent constant pendant toute la phase de réhumecta-
1338 tion, avant d'augmenter légèrement par la suite ; ils ne dépassent pas 0,25 $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$
1339 mais franchissent la barre des 0,2 $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$.

1340 Pendant la phase de dessication, les valeurs de la RE tendent à augmenter quel
1341 que soit le groupe de placettes considéré (Figure 4.3–C). Ces valeurs inférieures à
1342 2,5 $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ début juin, atteignent environ 7 $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ pour les deux groupes
1343 mi-juillet, avant la réhumectation. Dans le détail cependant les deux groupes ne se
1344 comportent pas de la même façon : la RE du groupe traité augmente régulièrement
1345 pendant l'ensemble de cette phase, tandis que les valeurs du groupe de contrôle res-
1346 tent, dans un premier temps, stable jusqu'à fin juin. La RE de ce groupe vaut alors
1347 $2,45 \pm 0,75 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ contre $3,26 \pm 0,46 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ pour le groupe traité. Cet
1348 écart, pouvant varier dans le temps, étant installé depuis le 9 juin. À partir de dé-
1349 but juillet, les valeurs de RE du groupe de contrôle augmentent fortement dépas-
1350 sant les valeurs du groupe traité. La RE de ce groupe atteint alors un maximum à
1351 $7,93 \pm 1,52 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ le 8 juillet avant de retrouver des valeurs proche de celles ob-
1352 servées dans le groupe traité. Cette augmentation brusque correspond temporellement
1353 à celle observée, pour le même groupe, dans les flux de CH₄. Lors de la phase de réhu-
1354 mectation, les flux de RE diminuent de façon très similaire pour les deux groupes ou
1355 ils atteignent un minimum proche de 2,75 $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$. Ce minimum reste cependant
1356 plus élevé que les valeurs mesurées initialement. Après la phase de réhumectation, les
1357 flux des deux groupes restent relativement proches pendant le reste des mesures, où ils
1358 remontent à mesure que le niveau de la nappe diminue à nouveau.

1359 Pour les deux groupes, les flux de PPB restent relativement stables pendant la
1360 phase de dessiccation (Figure 4.3–D). Jusqu'au 24 juin, les flux des deux groupes sont
1361 très proches et sont compris entre 5 et 6 $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ ($5,29 \pm 0,76 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ de
1362 moyenne pour les deux groupes). Après cette date, et comme pour le CH₄ et la RE,
1363 les valeurs de la PPB du groupe de contrôle augmentent et s'écartent de celles me-
1364 surées dans le groupe traité, en attendant de les rejoindre avant la fin de cette phase
1365 de dessiccation. Par ailleurs, à la fin de cette phase, les flux diminuent légèrement at-

teignant un minimum proche de $3 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$. Pendant la phase de réhumectation, la PPB augmente très légèrement pour les deux groupes, le groupe de contrôle ayant des valeurs systématiquement supérieures à celles du groupe traité. Après la réhumectation, la PPB augmente un peu pour le groupe traité, atteignant un maximum de $5,83 \pm 1,61 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, et plus fortement pour le groupe de contrôle où le maximum atteint, de $10,17 \pm 3,30 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, est quasiment le double du précédent.

L'ENE mesuré sur les deux groupes est systématiquement supérieure pour le groupe contrôle, avec une évolution parallèle des flux pour les deux groupes (Figure 4.3–E). Pendant la phase de dessiccation l'ENE reste relativement constante jusque fin juin avec une valeur moyenne pour les deux groupes de $1,18 \pm 0,58 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$. L'écart entre le groupe contrôle et le groupe traitement tend à augmenter du 10 au 30 juin environ, avant que les valeurs du groupe de contrôle ne rejoignent celles du groupe traité. Au delà du 24 juin, l'ENE baisse fortement pour les deux groupes pour atteindre un minimum proche de $-4,5 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$. Pendant la phase de réhumectation l'ENE monte rapidement pour atteindre $1,52 \pm 0,36$ et $2,15 \pm 1,47 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ pour le groupe de contrôle et de groupe traité respectivement. Après la réhumectation, l'ENE du groupe contrôle varie en suivant généralement les variations du niveau de nappe. Pour le groupe traité, l'ENE baisse par rapport au maximum atteint lors de la réhumectation puis se stabilise autour de 0.

Les variations du niveau de la nappe sont principalement liée à la RE (Figure 4.5–C) et, à travers elle, à l'ENE (Figure 4.5–G). L'effet des variations du niveau de la nappe sur la PPB est quasiment nul (Figure 4.5–E), même si la PPB semble diminuer aux plus fortes profondeurs. Pour le CH₄ il est également difficile de distinguer des tendances générales entre les flux et les niveaux de nappe (Figure 4.5–A).

4.3.2 Expérimentation B

Contrairement à l'expérimentation A, le niveau de nappe du groupe de contrôle de l'expérimentation B reste relativement constant pendant l'ensemble de la période de mesure. Le drainage artificiel du groupe traité permet d'abaisser le niveau de la nappe

4.3. Résultats

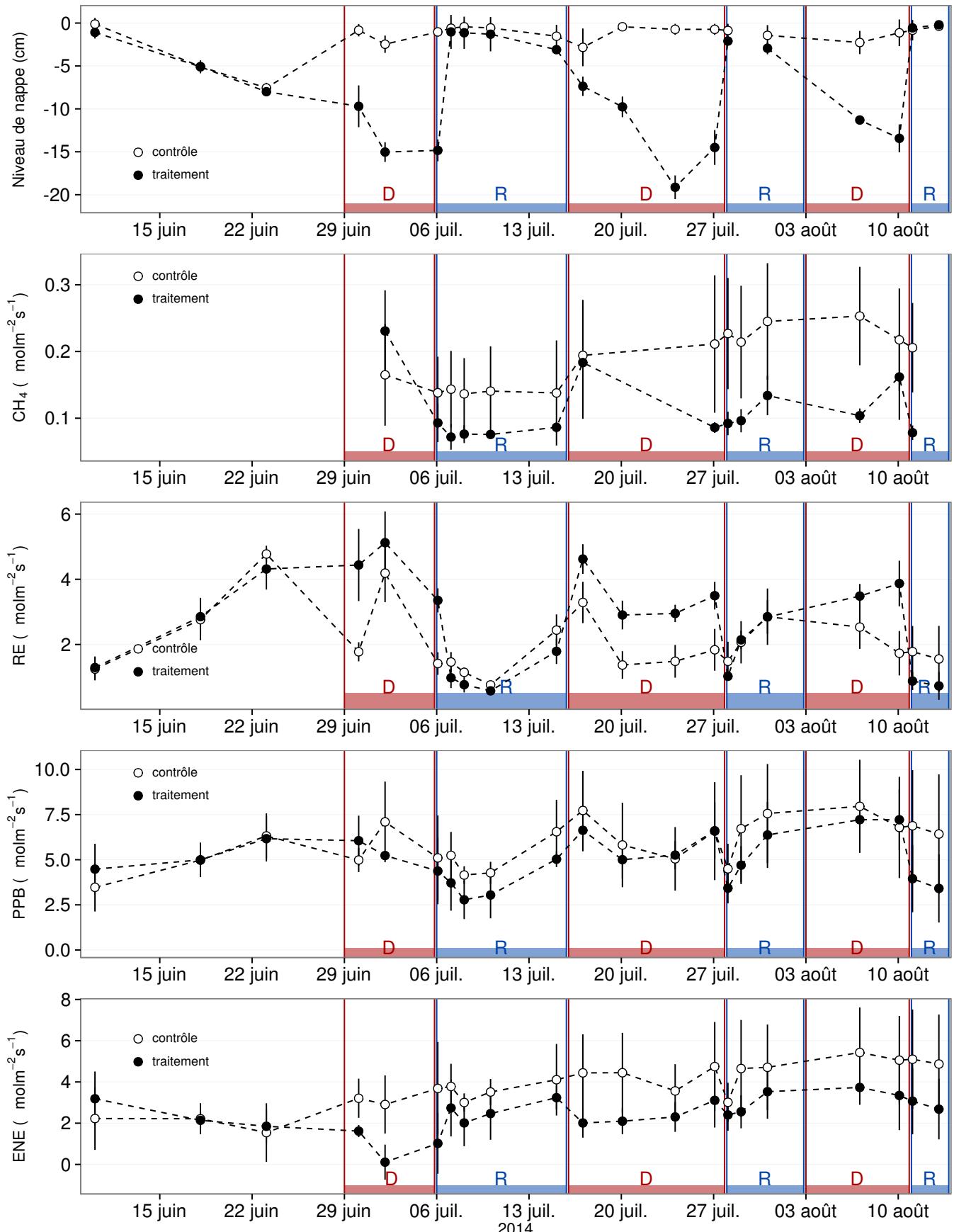


FIGURE 4.4 – Expérimentation B : Moyenne journalière du niveau de nappe en cm (A), et des flux, CH_4 , RE, PPB, ENE en $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, B, C, D, E. Les cadres et bandes colorées correspondent aux phases de dessiccation (D) en rouge et aux phases de réhumectation (R) en bleu.

1394 d'une quinzaine de centimètres en moyenne pour chaque cycle (Figure 4.4–A).

1395 Les flux de CH₄ moyen s'étendent de 0,07 à 0,34 µmol m⁻² s⁻¹. Les flux du groupe
1396 de contrôle, à l'exception de la première mesure, sont supérieurs aux flux du groupe
1397 traité, leurs moyennes respectives sur l'ensemble des mesures étant de 0,20 ± 0,06 et
1398 0,11 ± 0,05 µmol m⁻² s⁻¹ respectivement. Les émissions du groupe de contrôle tendent
1399 à augmenter sur la période de mesure. Une tendance similaire, quoique moins mar-
1400 quée, est également visible pour le groupe traité. Concernant les cycles de dessicca-
1401 tion/réhumectation, il est difficile de dégager des comportements communs, même s'il
1402 semble que l'assèchement conduit à une baisse des émissions (Figure 4.4–B) Cette re-
1403 lation, mise en exergue pas un nombre de points très faible, n'apparaît cependant pas
1404 sur l'ensemble des données (Figure 4.5–B) Un pic d'émission de CH₄ est également à
1405 noter pour chaque cycle pendant la phase de dessiccation.

1406 La RE varie pour les deux groupes entre 0,42 et 5,12 µmol m⁻² s⁻¹ (Figure 4.4–C)).
1407 Avant le démarrage des manipulations du niveau de la nappe, les valeurs des deux
1408 groupes sont très proches et augmentent tandis que le niveau de nappe diminue. Pen-
1409 dant les phases de dessication, les valeurs du groupe traité sont systématiquement supé-
1410 rieures, de 1,5 à 1,8 µmol m⁻² s⁻¹ en moyenne par phase, par rapport à celle du groupe
1411 de contrôle. À l'inverse pendant les phases de réhumectation les flux entre les deux
1412 groupes sont beaucoup plus proches avec une tendance de la RE du groupe de contrôle
1413 à être au dessus de celle du groupe traité. La RE du groupe traité est systématiquement
1414 plus faible pendant les phases de réhumectations que pendant les phases de dessicca-
1415 tions. En moyenne la RE vaut respectivement 2,28 ± 1,00 et 3,86 ± 0,80 µmol m⁻² s⁻¹
1416 pour les groupes de contrôle et traité pendant les phases de dessiccation et 1,70 ± 0,62
1417 et 1,51 ± 0,98 µmol m⁻² s⁻¹ pendant les phases de réhumectation.

1418 Sur l'ensemble de la période de mesure la PPB est comprise entre 2,78 et 7,96 µmol m⁻² s⁻¹.

1419 Avant le début des traitements les flux des deux groupes sont similaires (Figure 4.4–D).
1420 La première phase de dessiccation fait passer la PPB du groupe de contrôle au dessus
1421 du groupe traité. Pour les deux groupes, la PPB est plus importante lors des phases
1422 de dessiccation comparée aux phase de réhumectation, avec des moyennes respectives

4.4. Discussion

¹⁴²³ de $6,35 \pm 2,19$ contre $5,80 \pm 2,20$ pour le groupe de contrôle et de $5,95 \pm 1,46$ contre
¹⁴²⁴ $4,05 \pm 1,60 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ pour le groupe traité.

¹⁴²⁵ Les valeurs d'ENE mesurées sont comprises entre $0,11$ et $5,42 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, elles
¹⁴²⁶ ont tendance à augmenter au cours du temps. Passé la période pré-traitements pendant
¹⁴²⁷ laquelle les flux de l'ENE sont similaires pour les deux groupes l'ENE du groupe de
¹⁴²⁸ contrôle est systématiquement supérieure à celle du groupe de traitement (Figure 4.4–
¹⁴²⁹ E). L'évolution des deux groupes reste cependant relativement conjointe pendant la
¹⁴³⁰ période de mesure avec pour le groupe traité une diminution récurrente de l'ENE au
¹⁴³¹ début de chaque phase de dessiccation.

4.3.3 tendances générales

¹⁴³² Pour les deux expérimentations une relation nette est visible entre le niveau de la
¹⁴³³ nappe et l'ENE qui diminue lorsque le niveau de nappe augmente (Figure 4.5–G,H).
¹⁴³⁴ La relation inverse est visible, pour les deux expérimentations, entre la RE et le niveau
¹⁴³⁵ de la nappe (Figure 4.5–C,D). La PPB par contre ne montre aucune tendance claire
¹⁴³⁶ quelle que soit l'expérimentation. On peut malgré tout noter que les valeurs de PPB les
¹⁴³⁷ plus faibles correspondent aux niveaux de nappe les plus élevés(Figure 4.5–E,F). Pour
¹⁴³⁸ le méthane, que ce soit pour l'expérimentation A ou B, aucune tendance ne semble se
¹⁴³⁹ dégager vis à vis du niveau de la nappe (Figure 4.5–A,B).

4.4 Discussion

4.4.1 Comparaison aux mesures *in-situ*

¹⁴⁴¹ Les flux moyen de CH_4 mesurés dans les mésocosmes des deux expérimentations
¹⁴⁴² font partie des valeurs hautes mesurées sur le terrain. Certaines campagnes dépassent
¹⁴⁴³ nettement, en faisant plus que doubler, le maximum de $0,2 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ mesuré en
¹⁴⁴⁴ 2014 sur la tourbière de La Guette.

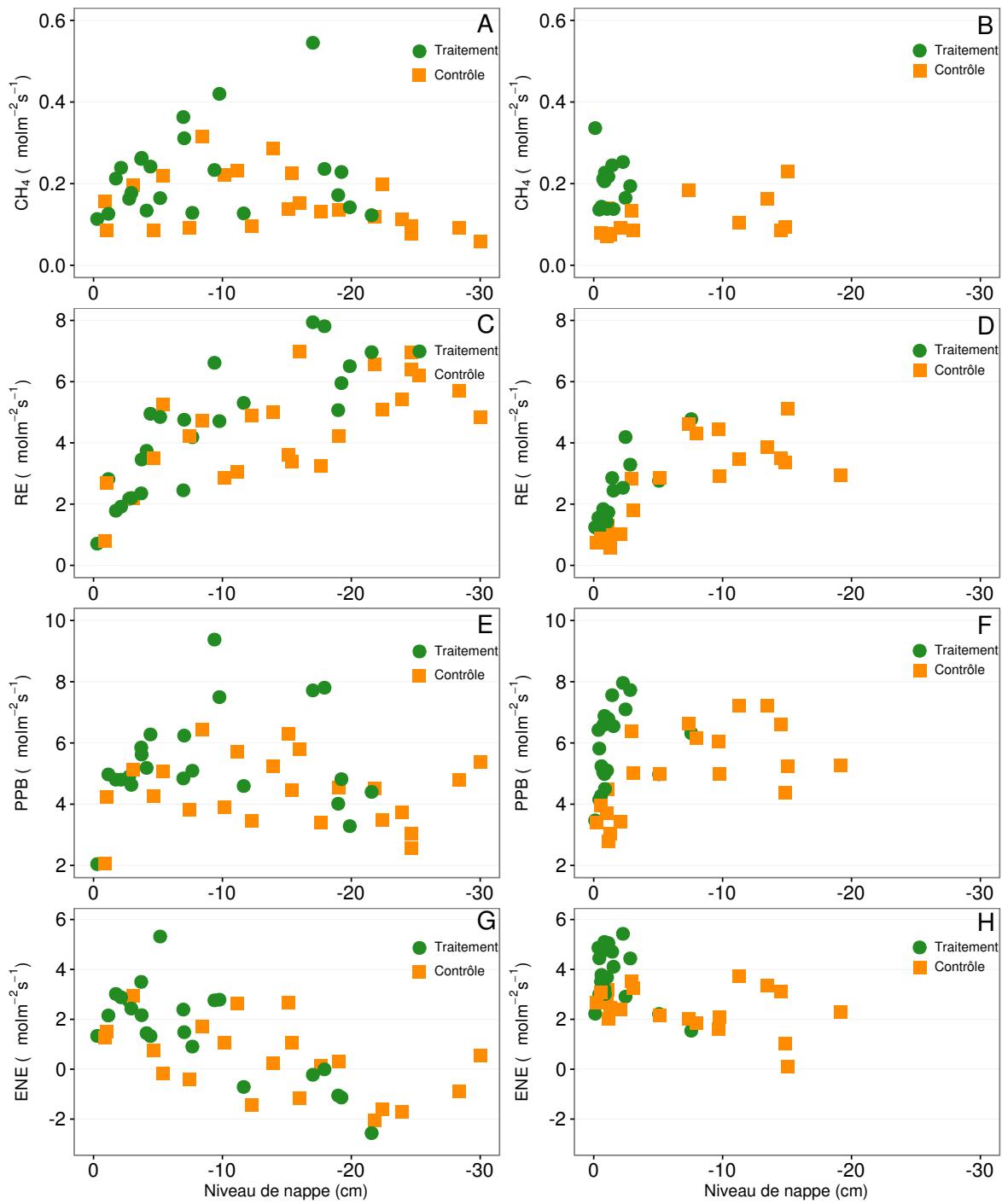


FIGURE 4.5 – Relations entre les flux de GES et le niveau de la nappe

4.4. Discussion

1447 Pour le CO₂ les flux sont généralement dans la gamme des valeurs mesurée sur la
1448 tourbière de La Guette. Pour l'expérimentation A, l'ENE moyen est plus faible que
1449 celui mesuré sur le terrain la même année : 0,81 contre 2,85 µmol m⁻² s⁻¹. Pour l'expé-
1450 rimentation B en revanche l'ENE moyen vaut 0,71 µmol m⁻² s⁻¹ ce qui est relativement
1451 proche de celui mesuré sur le terrain : 2,93 µmol m⁻² s⁻¹. Les flux de RE et de PPB
1452 sont moins fort que les flux mesurés sur le terrain mais restent dans leur gamme de
1453 valeurs. Ces comparaisons sont par ailleurs à relativiser puisque les mesures de flux
1454 n'ont pas nécessairement lieu aux mêmes moment de la journée.

1455 Comme pour la RE, les flux de PPB sont du même ordre de grandeur que ceux me-
1456 surés sur le terrain, mais légèrement plus faible : les maxima moyens mesurés dans les
1457 mésocosmes sont d'environ 7,5 pour des valeurs de 13 µmol m⁻² s⁻¹ mesuré directement
1458 sur la tourbière.

1459 4.4.2 Effet des variations du niveau de la nappe sur les flux de 1460 gaz

1461 Les résultats de ces deux expérimentations montrent clairement une augmentation
1462 de la RE quand le niveau de la nappe diminue. Ceci est en accord avec les résultats
1463 d'autres études que ce soit in-situ (Ballantyne *et al.*, 2014) ou en mésocosmes (Blodau
1464 *et al.*, 2004; Dinsmore *et al.*, 2009). Dans ces deux dernières publications, la baisse
1465 du niveau de la nappe diminue la PPB. Pas de variations claires de la PPB n'est vi-
1466 sible dans les données présentées, même si une légère tendance semble émergée aux
1467 plus fortes profondeur de nappe pour l'expérimentation A, ces observations restent à
1468 confirmer. Cette absence d'effet du niveau de la nappe sur la PPB peut, peut être,
1469 être liée à la profondeur des mésocosmes (30 cm). En effet dans Blodau *et al.* (2004)
1470 et Dinsmore *et al.* (2009), les mésocosmes utilisés sont plus grands, 75 et 41 cm res-
1471 pectivement, ont permis d'abaisser le niveau de l'eau au delà de -30 cm. Cette limite
1472 a été rapportée plusieurs fois comme étant un seuil au delà duquel son observés des
1473 changements importants (Blodau *et al.*, 2004; Peichl *et al.*, 2014). Ce seuil est expliqué
1474 comme étant la limite au delà de laquelle les forces de capillarités ne permettent plus

1475 d'alimenter en eau les sphaignes (Rydin et Jeglum, 2013b; Ketcheson et Price, 2014).
1476 Il résulte des constats précédents qu'une baisse du niveau de nappe, faisant augmenter
1477 la RE et ne changeant pas ou peu la PPB, conduit à une baisse de l'ENE. Cette di-
1478 minution de l'ENE est cohérente avec la littérature, que ce soit des expérimentations
1479 en mésocosmes (Aerts et Ludwig, 1997; Blodau *et al.*, 2004), ou in-situ (Bubier *et al.*,
1480 2003; Sonnentag *et al.*, 2010). Malgré tout l'extrapolation de ses résultats à d'autres
1481 situations n'est pas évidente car fortement fonction du contexte. D'autre études n'ont,
1482 par exemple, pas observé d'influence du niveau de la nappe sur la RE (Updegraff *et al.*,
1483 2001). Par ailleurs Laiho (2006) a montré l'importance du contexte et notamment celui
1484 de l'échelle de temps considéré qui peut impliquer des phénomènes différents et donc
1485 avoir des conséquences différentes.

1486 La dépendance entre les flux de CH₄ et le niveau de la nappe, devant conduire à une
1487 baisse des émissions quand le niveau de la nappe diminue, comme décrite dans Aerts et
1488 Ludwig (1997), Pelletier *et al.* (2007) ou Turetsky *et al.* (2008), n'a pas été clairement
1489 observée. Ce constat rejoins d'autres études dans lesquelles une relation inverse ou un
1490 absence de relation a été trouvé entre le CH₄ et le niveau de la nappe Kettunen *et al.*
1491 (1996); Bellisario *et al.* (1999); Treat *et al.* (2007). L'observation d'un pic de méthane
1492 suivant de quelques jours une phase de hausse du niveau de la nappe, est également
1493 rapportée par Kettunen *et al.* (1996). (**And so what ?**)

1494 4.4.3 Effet cycles multiples

5 Variation journalière de la respiration de l'écosystème (article)

1498	5.1 Introduction	97
1499		
1500	5.2 Procédure expérimentale et analytique	97
1501	5.2.1 Synchronisation des données	97
1502	5.2.2 Différence entre mesures de jour et mesures de nuit	97
1503	5.2.3 Caractérisation physico-chimique	97
1504	5.3 Résultats	97
1505	5.3.1 Température de l'air et variabilité de RE	97
1506	5.3.2 Synchronisation RE et température du sol	97
1507	5.3.3 Équations utilisées	97
1508	5.3.4 Relation entre RE et la température	97
1509	5.3.5 Évolution du Q10	97
1510	5.3.6 Différence entre mesures de jour et de nuit	97
1511	5.3.7 Caractérisation de la tourbe	97
1512	5.4 Discussion	97
1513	5.4.1 Différence de RE entre les différents sites	97
1514	5.4.2 Temps de latence entre température et RE	97
1515	5.4.3 La synchronisation entre RE et la température améliore la	
1516	représentation de la sensibilité de RE à la température	97
1517	5.4.4 Différence entre mesure de RE faite le jour et la nuit	97
1518	5.4.5 La sensibilité du Q10 à la profondeur de la température et à	
1519	la synchronisation	97

5.4. Discussion

₁₅₂₂ 5.1 Introduction

₁₅₂₃ 5.2 Procédure expérimentale et analytique

₁₅₂₄ 5.2.1 Synchronisation des données

₁₅₂₅ 5.2.2 Différence entre mesures de jour et mesures de nuit

₁₅₂₆ 5.2.3 Caractérisation physico-chimique

₁₅₂₇ 5.3 Résultats

₁₅₂₈ 5.3.1 Température de l'air et variabilité de RE

₁₅₂₉ 5.3.2 Synchronisation RE et température du sol

₁₅₃₀ 5.3.3 Équations utilisées

₁₅₃₁ 5.3.4 Relation entre RE et la température

₁₅₃₂ 5.3.5 Évolution du Q10

₁₅₃₃ 5.3.6 Différence entre mesures de jour et de nuit

₁₅₃₄ 5.3.7 Caractérisation de la tourbe

₁₅₃₅ 5.4 Discussion

₁₅₃₆ 5.4.1 Différence de RE entre les différents sites

₁₅₃₇ 5.4.2 Temps de latence entre température et RE

₁₅₃₈ 5.4.3 La synchronisation entre RE et la température améliore

₁₅₄₃ Conclusions et perspectives

₁₅₄₄ 5.5 Bilan du bilan (de C) ?

₁₅₄₅ Flux fort

₁₅₄₆ sensibilité param forte

₁₅₄₇ Modèles multi annuel et pr ise en compte de la végétation

₁₅₄₈ Quid des variations journalières dans un bilan annuel ?

₁₅₄₉ Les prendre en compte améliorerait-il les modèles

₁₅₅₀ modèles globaux ? **limitations deséquations** : Plus généralement, la majorité des

₁₅₅₁ tourbières sont sous la neige une partie de l'année, ce qui n'arrive que rarement sur

₁₅₅₂ la tourbière de La Guette et une partie possède également des zones d'eau libre, qui

₁₅₅₃ n'existent pas sur ce site.

₁₅₅₄ modèles globaux et profondeur de tourbe

₁₅₅₅ 5.6 Résilience de la tourbe par rapport aux

₁₅₅₆ 2 années sèches qui précèdent le BdC

₁₅₅₇ (lien chap 3 et 4)

₁₅₅₈ 5.7 Ouverture vers d'autre méthodes de me-

₁₅₅₉ sures

₁₅₆₀ — chambre automatique (lien chap 5, et chap 3?)

₁₅₆₁ — tour eddy covariance (lien chap 5 et chap 3?)

₁₅₆₂ Bibliographie

- ₁₅₆₃ AERTS, R. et LUDWIG, F. (1997). Water-table changes and nutritional status affect
₁₅₆₄ trace gas emissions from laboratory columns of peatland soils. *Soil Biology and*
₁₅₆₅ *Biochemistry*, 29(11–12):1691–1698.
- ₁₅₆₆ ALM, J., SAARNIO, S., NYKÄNEN, H., SILVOLA, J. et MARTIKAINEN, P. (1999). Winter
₁₅₆₇ CO₂, CH₄ and N₂O fluxes on some natural and drained boreal peatlands. *Biogeo-*
₁₅₆₈ *chemistry*, 44(2):163–186.
- ₁₅₆₉ ALM, J., TALANOV, A., SAARNIO, S., SILVOLA, J., IKKONEN, E., AALTONEN, H.,
₁₅₇₀ NYKÄNEN, H. et MARTIKAINEN, P. J. (1997). Reconstruction of the carbon balance
₁₅₇₁ for microsites in a boreal oligotrophic pine fen, Finland. *Oecologia*, 110:423–431.
- ₁₅₇₂ ANDREJKO, M. J., FIENE, F. et COHEN, A. D. (1983). Comparison of ashing techniques
₁₅₇₃ for determination of the inorganic content of peats. In *Testing of Peats and Organic*
₁₅₇₄ *Soils : A Symposium*, volume 820, pages 5–10. ASTM International.
- ₁₅₇₅ ARCHER, D., EBY, M., BROVKIN, V., RIDGWELL, A., CAO, L., MIKOŁAJEWICZ, U.,
₁₅₇₆ CALDEIRA, K., MATSUMOTO, K., MUNHOVEN, G., MONTENEGRO, A. et OTHERS
₁₅₇₇ (2009). Atmospheric lifetime of fossil fuel carbon dioxide. *Annu. Rev. Earth Planet.*
₁₅₇₈ *Sci.*, 37(1):117.
- ₁₅₇₉ AURELA, M., RIUTTA, T., LAURILA, T., TUOVINEN, J.-P., VESALA, T., TUITTILA,
₁₅₈₀ E.-S., RINNE, J., HAAPANALA, S. et LAINE, J. (2007). CO₂ exchange of a sedge fen
₁₅₈₁ in southern Finland—the impact of a drought period. *Tellus B*, 59(5):826–837.
- ₁₅₈₂ BALLANTYNE, D. M., HRIBLJAN, J. A., PYPKER, T. G. et CHIMNER, R. A. (2014).
₁₅₈₃ Long-term water table manipulations alter peatland gaseous carbon fluxes in nor-
₁₅₈₄ thern Michigan. *Wetlands Ecol. Manage.*, 22(1):35–47.
- ₁₅₈₅ BEER, C., REICHSTEIN, M., TOMELELLI, E., CIAIS, P., JUNG, M., CARVALHAIS, N.,
₁₅₈₆ RÖDENBECK, C., ARAIN, M. A., BALDOCCHI, D., BONAN, G. B., BONDEAU, A.,
₁₅₈₇ CESCATTI, A., LASSLOP, G., LINDROTH, A., LOMAS, M., LUSSAERT, S., MARGO-
₁₅₈₈ LIS, H., OLESON, K. W., ROUPSARD, O., VEENENDAAL, E., VIOVY, N., WILLIAMS,
₁₅₈₉ C., WOODWARD, F. I. et PAPALE, D. (2010). Terrestrial Gross Carbon Dioxide Up-
₁₅₉₀ take : Global Distribution and Covariation with Climate. *Science*, 329(5993):834–838.
- ₁₅₉₁ BELLISARIO, L. M., BUBIER, J. L., MOORE, T. R. et CHANTON, J. P. (1999). Controls
₁₅₉₂ on CH₄ emissions from a northern peatland. *Global Biogeochemical Cycles*, 13(1):81–
₁₅₉₃ 91.
- ₁₅₉₄ BLODAU, C. (2002). Carbon cycling in peatlands. A review of processes and controls.
₁₅₉₅ *Environmental Reviews*, 10(2):111–134.
- ₁₅₉₆ BLODAU, C., BASILIKO, N. et MOORE, T. R. (2004). Carbon turnover in peatland
₁₅₉₇ mesocosms exposed to different water table levels. *Biogeochemistry*, 67(3):331–351.

- 1598 BOND-LAMBERTY, B. et THOMSON, A. (2010). Temperature-associated increases in
1599 the global soil respiration record. *Nature*, 464(7288):579–582.
- 1600 BORTOLUZZI, E., EPRON, D., SIEGENTHALER, A., GILBERT, D. et BUTTLER, A.
1601 (2006). Carbon balance of a European mountain bog at contrasting stages of re-
1602 generation. *New Phytol.*, 172(4):708–718.
- 1603 BUBIER, J., COSTELLO, A., MOORE, T. R., ROULET, N. T. et SAVAGE, K. (1993).
1604 Microtopography and methane flux in boreal peatlands, northern Ontario, Canada.
1605 *Canadian Journal of Botany*, 71(8):1056–1063.
- 1606 BUBIER, J. L., BHATIA, G., MOORE, T. R., ROULET, N. T. et LAFLEUR, P. M. (2003).
1607 Spatial and Temporal Variability in Growing-Season Net Ecosystem Carbon Dioxide
1608 Exchange at a Large Peatland in Ontario, Canada. *Ecosystems*, 6:353–367.
- 1609 BUBIER, J. L., CRILL, P. M., MOORE, T. R., SAVAGE, K. et VARNER, R. K. (1998).
1610 Seasonal patterns and controls on net ecosystem CO₂ exchange in a boreal peatland
1611 complex. *Global Biogeochemical Cycles*, 12(4):703–714.
- 1612 BUBIER, J. L., MOORE, T. R., BELLISARIO, L., COMER, N. T. et CRILL, P. M. (1995).
1613 Ecological controls on methane emissions from a Northern Peatland Complex in the
1614 zone of discontinuous permafrost, Manitoba, Canada. *Global Biogeochemical Cycles*,
1615 9(4):455–470.
- 1616 BUCKLAND, P. C. (1993). Peatland archaeology : a conservation resource on the edge
1617 of extinction. *Biodivers. Conserv.*, 2(5):513–527.
- 1618 CHAPMAN, S., BUTTLER, A., FRANCEZ, A.-J., LAGGOUN-DÉFARGE, F., VASANDER,
1619 H., SCHLOTER, M., COMBE, J., GROSVERNIER, P., HARMS, H., EPRON, D. et
1620 OTHERS (2003). Exploitation of northern peatlands and biodiversity maintenance :
1621 a conflict between economy and ecology. *Front. Ecol. Environ.*, 1(10):525–532.
- 1622 CHRISTENSEN, J. H., HEWITSON, B., BUSUIOC, A., CHEN, A., GAO, X., HELD, R.,
1623 JONES, R., KOLLI, R. K., KWON, W. K., LAPRISE, R. et OTHERS (2007). Regional
1624 climate projections. *Clim. Change 2007 Phys. Sci. Basis Contrib. Work. Group*
1625 *Fourth Assess. Rep. Intergov. Panel Clim. Change Univ. Press Camb. Chapter 11*,
1626 pages 847–940.
- 1627 CHRISTENSEN, J. H., KANIKICHLARLA, K. K., MARSHALL, G. et TURNER, J. (2013).
1628 Climate phenomena and their relevance for future regional climate change.
- 1629 CIAIS, P., SABINE, C., BALA, G., BOPP, L., BROVKIN, V., CANADELL, J., CHHABRA,
1630 A., DEFRIES, R., GALLOWAY, J., HEIMANN, M. et OTHERS (2014). Carbon and
1631 other biogeochemical cycles. In *Climate Change 2013 : The Physical Science Basis.*
1632 *Contribution of Working Group I to the Fifth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change*, pages 465–570. Cambridge University Press.
- 1634 CLYMO, R. S., TURUNEN, J. et TOLONEN, K. (1998). Carbon accumulation in peat-
1635 land. *Oikos*, pages 368–388.
- 1636 COLMER, T. D. (2003). Long-distance transport of gases in plants : a perspective on
1637 internal aeration and radial oxygen loss from roots. *Plant Cell Environ.*, 26(1):17–36.

- 1638 CROW, S. E. et WIEDER, R. K. (2005). Sources of CO₂ emission from a northern
1639 peatland : root respiration, exudation, and decomposition. *Ecology*, 86(7):1825–1834.
- 1640 DINSMORE, K. J., SKIBA, U. M., BILLETT, M. F. et REES, R. M. (2009). Effect
1641 of water table on greenhouse gas emissions from peatland mesocosms. *Plant Soil*,
1642 318(1-2):229–242.
- 1643 ESWARAN, H., VAN DEN BERG, E. et REICH, P. (1993). Organic carbon in soils of
1644 the world. *Soil Sci. Soc. Am. J.*, 57(1):192–194.
- 1645 FARQUHAR, G. D., VON CAEMMERER, S. et BERRY, J. A. (1980). A biochemical model
1646 of photosynthetic CO₂ assimilation in leaves of C₃ species. *Planta*, 149(1):78–90.
- 1647 FRANCEZ, A.-J. (2000). La dynamique du carbone dans les tourbières à Sphagnum,
1648 de la sphaine à l'effet de serre. *L'Année Biologique*, 39:205–270.
- 1649 FROLKING, S., TALBOT, J., JONES, M. C., TREAT, C. C., KAUFFMAN, J. B., TUIT-
1650 TILA, E.-S. et ROULET, N. (2011). Peatlands in the Earth's 21st century climate
1651 system. *Environ. Rev.*, 19(NA):371–396.
- 1652 GIRARD, M. C., WALTER, C., REMY, J. C., BERTHELIN, J. et MOREL, J. L. (2011).
1653 *Sols et Environnement*, (2e édn), volume 28 de *Sciences Sup*. Editions Dunod : Paris,
1654 Vottem, Belgique, 2nd édition édition.
- 1655 GOGO, S., GUIMBAUD, C., LAGGOUN-DÉFARGE, F., CATOIRE, V. et ROBERT, C.
1656 (2011). In situ quantification of CH₄ bubbling events from a peat soil using a new
1657 infrared laser spectrometer. *Journal of Soils and Sediments*, 11:545–551.
- 1658 GORHAM, E. (1991). Northern Peatlands : Role in the Carbon Cycle and Probable
1659 Responses to Climatic Warming. *Ecol. Appl.*, 1(2):182–195.
- 1660 GÖRRES, C. M., KUTZBACH, L. et ELSGAARD, L. (2014). Comparative modeling of
1661 annual CO₂ flux of temperate peat soils under permanent grassland management.
1662 *Agriculture, Ecosystems & Environment*, 186:64–76.
- 1663 GRIFFIS, T. J., ROUSE, W. R. et WADDINGTON, J. M. (2000). Interannual variability
1664 of net ecosystem CO₂ exchange at a subarctic fen. *Glob. Biogeochem. Cycles*, 14(4):
1665 1109–1121.
- 1666 GUIMBAUD, C., CATOIRE, V., GOGO, S., ROBERT, C., CHARTIER, M., LAGGOUN-
1667 DÉFARGE, F., GROSSEL, A., ALBÉRIC, P., POMATHIOD, L., NICOUILLAUD, B. et
1668 RICHARD, G. (2011). A portable infrared laser spectrometer for flux measurements
1669 of trace gases at the geosphere-atmosphere interface. *Measurement Science & Tech-*
1670 *nology*, 22(7):1–17.
- 1671 GUNNARSSON, U. (2005). Global patterns of Sphagnum productivity. *Journal of*
1672 *Bryology*, 27(3):269–279.
- 1673 HARRIS, D. C. (2010). Charles David Keeling and the Story of Atmospheric CO₂
1674 Measurements†. *Anal. Chem.*, 82(19):7865–7870.

- 1675 JACOBS, C. M. J., JACOBS, A. F. G., BOSVELD, F. C., HENDRIKS, D. M. D., HENSEN,
1676 A., KROON, P. S., MOORS, E. J., NOL, L., SCHRIER-UIJL, A. et VEENENDAAL, E. M.
1677 (2007). Variability of annual CO₂ exchange from Dutch grasslands. *Biogeosciences*,
1678 4(5):803–816.
- 1679 JOABSSON, A., CHRISTENSEN, T. R. et WALLÉN, B. (1999). Vascular plant controls
1680 on methane emissions from northern peatforming wetlands. *Trends in Ecology &
1681 Evolution*, 14(10):385–388.
- 1682 JONES, M. C. et YU, Z. (2010). Rapid deglacial and early Holocene expansion of
1683 peatlands in Alaska. *PNAS*, 107(16):7347–7352.
- 1684 JOOS, F., ROTH, R., FUGLESTVEDT, J. S., PETERS, G. P., ENTING, I. G., von BLOH,
1685 BROVKIN, V., BURKE, E. J., EBY, M., EDWARDS, N. R., FRIEDRICH, T., FRÖ-
1686 LICHER, T. L., HALLORAN, P. R., HOLDEN, P. B., JONES, C., KLEINEN, T., MAC-
1687 KENZIE, F. T., MATSUMOTO, K., MEINSHAUSEN, M., PLATTNER, G.-K., REISIN-
1688 GER, A., SEGSCHNEIDER, J., SHAFFER, G., STEINACHER, M., STRASSMANN, K.,
1689 TANAKA, K., TIMMERMANN, A. et WEAVER, A. J. (2013). Carbon dioxide and
1690 climate impulse response functions for the computation of greenhouse gas metrics :
1691 a multi-model analysis. *Atmos. Chem. Phys.*, 13(5):2793–2825.
- 1692 JOOSTEN, H. et CLARKE, D. (2002). *Wise use of mires and peatlands*. International
1693 mire conservation group.
- 1694 JUNE, T., EVANS, J. R. et FARQUHAR, G. D. (2004). A simple new equation for the
1695 reversible temperature dependence of photosynthetic electron transport : a study on
1696 soybean leaf. *Funct. Plant Biol.*, 31(3):275–283. WOS :000220831200008.
- 1697 KAUFMAN, D. S., AGER, T. A., ANDERSON, N. J., ANDERSON, P. M., ANDREWS,
1698 J. T., BARTLEIN, P. J., BRUBAKER, L. B., COATS, L. L., CWYNAR, L. C., DUVAL, M. L.,
1699 DYKE, A. S., EDWARDS, M. E., EISNER, W. R., GAJEWSKI, K., GEIRSDÓTTIR, A., HU, F. S.,
1700 JENNINGS, A. E., KAPLAN, M. R., KERWIN, M. W., LOZHKN, A. V., MACDONALD, G. M., MILLER, G. H., MOCK, C. J., OSWALD, W. W., OTTO-
1701 BLIESNER, B. L., PORINCHU, D. F., RÜHLAND, K., SMOL, J. P., STEIG, E. J. et
1702 WOLFE, B. B. (2004). Holocene thermal maximum in the western Arctic (0–180°W).
1703 *Quaternary Science Reviews*, 23(5–6):529–560.
- 1704 KETCHESON, S. J. et PRICE, J. S. (2014). Characterization of the fluxes and stores of
1705 water within newly formed Sphagnum moss cushions and their environment. *Ecohy-
1706 drology*, 7(2):771–782.
- 1707 KETTUNEN, A., KAITALA, V., ALM, J., SILVOLA, J., NYKÄNEN, H. et MARTIKAINEN,
1708 P. J. (1996). Cross-correlation analysis of the dynamics of methane emissions from
1709 a boreal peatland. *Glob. Biogeochem. Cycles*, 10(3):457–471.
- 1710 KIM, J. et VERMA, S. B. (1992). Soil surface CO₂ flux in a Minnesota peatland.
1711 *Biogeochemistry*, 18(1):37–51.
- 1712 LAI, D. (2009). Methane Dynamics in Northern Peatlands : A Review. *Pedosphere*,
1713 19(4):409–421.

- 1715 LAIHO, R. (2006). Decomposition in peatlands : Reconciling seemingly contrasting
1716 results on the impacts of lowered water levels. *Soil Biology and Biochemistry*, 38(8):
1717 2011–2024.
- 1718 LANDVA, A. O., KORPIJAAKKO, E. O. et PHEENEY, P. E. (1983). Geotechnical clas-
1719 sification of peats and organic soils. In *Testing of peats and organic soils*, volume
1720 820, pages 37–51.
- 1721 LAPPALAINEN, E. (1996). *Global peat resources*, volume 4. International Peat Society
1722 Jyskä.
- 1723 LELIEVELD, J. O. S., CRUTZEN, P. J. et DENTENER, F. J. (1998). Changing concentra-
1724 tion, lifetime and climate forcing of atmospheric methane. *Tellus B*, 50(2):128–150.
- 1725 LIVINGSTON, G. P. et HUTCHINSON, G. L. (1995). Enclosure-based measurement of
1726 trace gas exchange : applications and sources of error. *Biog. Trace Gases Meas.*
1727 *Emiss. Soil Water*, pages 14–51.
- 1728 LONG, K. D., FLANAGAN, L. B. et CAI, T. (2010). Diurnal and seasonal variation in
1729 methane emissions in a northern Canadian peatland measured by eddy covariance.
1730 *Global Change Biology*, 16(9):2420–2435.
- 1731 LUND, M., CHRISTENSEN, T. R., LINDROTH, A. et SCHUBERT, P. (2012). Effects
1732 of drought conditions on the carbon dioxide dynamics in a temperate peatland.
1733 *Environ. Res. Lett.*, 7(4):045704.
- 1734 LUO, Y. et ZHOU, X. (2006). Chapter 8 - Methods of measurements and estimations.
1735 In LUO, Y. et ZHOU, X., éditeurs : *Soil Respiration and the Environment*, pages 161
1736 – 185. Academic Press, Burlington.
- 1737 MACDONALD, G. M., BEILMAN, D. W., KREMENETSKI, K. V., SHENG, Y., SMITH,
1738 L. C. et VELICHKO, A. A. (2006). Rapid early development of circumarctic peatlands
1739 and atmospheric CH₄ and CO₂ variations. *Science*, 314(5797):285–288.
- 1740 MANNEVILLE, O. (1999). *Le monde des tourbières et des marais : France, Suisse,*
1741 *Belgique et Luxembourg*. Delachaux & Niestle.
- 1742 MOORE, T. R., BUBIER, J. L., FROLKING, S. E., LAFLEUR, P. M. et ROULET, N. T.
1743 (2002). Plant biomass and production and CO₂ exchange in an ombrotrophic bog.
1744 *Journal of Ecology*, 90(1):25–36.
- 1745 NATIONAL WETLANDS WORKING GROUP (1997). *The Canadian wetland classifica-*
1746 *tion system*. University of Waterloo, Waterloo, Ontario, 2nd edition édition.
- 1747 ORLOWSKY, B. et SENEVIRATNE, S. I. (2012). Global changes in extreme events :
1748 regional and seasonal dimension. *Clim. Change*, 110(3-4):669–696.
- 1749 PEICHL, M., ÖQUIST, M., LÖFVENIUS, M. O., ILSTEDT, U., SAGERFORS, J., GRELLÉ,
1750 A., LINDROTH, A. et NILSSON, M. B. (2014). A 12-year record reveals pre-growing
1751 season temperature and water table level threshold effects on the net carbon dioxide
1752 exchange in a boreal fen. *Environ. Res. Lett.*, 9(5):055006.

- 1753 PELLETIER, L., MOORE, T. R., ROULET, N. T., GARNEAU, M. et BEAULIEU-AUDY,
 1754 V. (2007). Methane fluxes from three peatlands in the La Grande Riviere watershed,
 1755 James Bay lowland, Canada. *J. Geophys. Res. Biogeosciences* 2005–2012, 112(G1).
- 1756 POST, W. M., EMANUEL, W. R., ZINKE, P. J. et STANGENBERGER, A. G. (1982). Soil
 1757 carbon pools and world life zones. *Nature*, 298:156–159.
- 1758 PRATHER, M. J., HOLMES, C. D. et HSU, J. (2012). Reactive greenhouse gas scenarios :
 1759 Systematic exploration of uncertainties and the role of atmospheric chemistry.
 1760 *Geophys. Res. Lett.*, 39(9):L09803.
- 1761 PUMPANEN, J., KOLARI, P., ILVESNIEMI, H., MINKKINEN, K., VESALA, T., NIINISTÖ,
 1762 S., LOHLA, A., LARMOLA, T., MORERO, M., PIHLATIE, M., JANSSENS, I., YUSTE,
 1763 J. C., GRÜNZWEIG, J. M., RETH, S., SUBKE, J.-A., SAVAGE, K., KUTSCH, W., ØSTRENG,
 1764 G., ZIEGLER, W., ANTHONI, P., LINDROTH, A. et HARI, P. (2004). Comparison of different chamber techniques for measuring soil CO₂ efflux. *Agric. For. Meteorol.*, 123(3–4):159–176.
- 1767 RAMEAU, J.-C., MANSION, D. et DUMÉ, G. (2008). *Flore forestière française : Plaines
 1768 et collines*. Forêt privée française.
- 1769 RAMSAR, C. (1987). *Convention relative aux zones humides d'importance internationale
 1770 particulièrement comme habitats des oiseaux d'eau, (Ramsar, Iran, 1971) telle
 1771 qu'amendée en 1982 et 1987.*
- 1772 ROBERT, C. (2007). Simple, stable, and compact multiple-reflection optical cell for
 1773 very long optical paths. *Appl. Opt.*, 46(22):5408.
- 1774 ROBERT, M. et SAUGIER, B. (2003). Contribution des écosystèmes continentaux à la
 1775 séquestration du carbone. *Comptes Rendus Geoscience*, 335(6–7):577–595.
- 1776 RYDIN, H. et JEGLUM, J. (2013a). Peat and organic soil. In *The biology of Peatlands*,
 1777 pages 85–107. Oxford University Press.
- 1778 RYDIN, H. et JEGLUM, J. (2013b). Sphagnum - the builder of boreal peatlands. In
 1779 *The biology of Peatlands*, pages 65–84. Oxford University Press.
- 1780 SIEGENTHALER, U. et OESCHGER, H. (1987). Biospheric CO₂ emissions during the
 1781 past 200 years reconstructed by deconvolution of ice core data. *Tellus B*, 39B(1–
 1782 2):140–154.
- 1783 SILVOLA, J., ALM, J., AHLHOLM, U., NYKÄNEN, H. et MARTIKAINEN, P. J. (1996).
 1784 The contribution of plant roots to CO₂ fluxes from organic soils. *Biol Fertil Soils*,
 1785 23(2):126–131.
- 1786 SMITH, L. C., MACDONALD, G. M., VELICHKO, A. A., BEILMAN, D. W., BORISOVA,
 1787 O. K., FREY, K. E., KREMENETSKI, K. V. et SHENG, Y. (2004). Siberian Peatlands
 1788 a Net Carbon Sink and Global Methane Source Since the Early Holocene. *Science*,
 1789 303(5656):353–356.
- 1790 SONNENTAG, O., VAN DER KAMP, G., BARR, A. G. et CHEN, J. M. (2010). On the
 1791 relationship between water table depth and water vapor and carbon dioxide fluxes
 1792 in a minerotrophic fen. *Glob. Change Biol.*, 16(6):1762–1776.

- 1793 STRACK, M. (2008). *Peatlands and climate change*. IPS, International Peat Society,
1794 Jyväskylä, Finland.
- 1795 STRACK, M., WALLER, M. F. et WADDINGTON, J. M. (2006). Sedge succession and
1796 peatland methane dynamics : A potential feedback to climate change. *Ecosystems*,
1797 9(2):278–287.
- 1798 STRACK, M. et ZUBACK, Y. C. A. (2013). Annual carbon balance of a peatland 10 yr
1799 following restoration. *Biogeosciences*, 10(5):2885–2896.
- 1800 TREAT, C. C., BUBIER, J. L., VARNER, R. K. et CRILL, P. M. (2007). Timescale
1801 dependence of environmental and plant-mediated controls on CH₄ flux in a temperate
1802 fen. *J. Geophys. Res. Biogeosciences 2005–2012*, 112(G1).
- 1803 TRUDEAU, N. C., GARNEAU, M. et PELLETIER, L. (2012). Methane fluxes from a
1804 patterned fen of the northeastern part of the La Grande river watershed, James Bay,
1805 Canada. *Biogeochemistry*, 113(1-3):409–422.
- 1806 TRUDEAU, N. C., GARNEAU, M. et PELLETIER, L. (2014). Interannual variability in
1807 the CO₂ balance of a boreal patterned fen, James Bay, Canada. *Biogeochemistry*,
1808 118(1-3):371–387.
- 1809 TURETSKY, M. R., TREAT, C. C., WALDROP, M. P., WADDINGTON, J. M., HAR-
1810 DEN, J. W. et MCGUIRE, A. D. (2008). Short-term response of methane fluxes and
1811 methanogen activity to water table and soil warming manipulations in an Alaskan
1812 peatland. *J. Geophys. Res. Biogeosciences 2005–2012*, 113(G3).
- 1813 TURUNEN, J., TOMPOPO, E., TOLONEN, K. et REINIKAINEN, A. (2002). Estimating
1814 carbon accumulation rates of undrained mires in Finland—application to boreal and
1815 subarctic regions. *The Holocene*, 12(1):69–80.
- 1816 UPDEGRAFF, K., BRIDGHAM, S. D., PASTOR, J., WEISHAMPEL, P. et HARTH, C.
1817 (2001). Response of CO₂ and CH₄ emissions from peatlands to warming and water
1818 table manipulation. *Ecol. Appl.*, 11(2):311–326.
- 1819 VIEL, E., BINET, S., GOGO, S. et LAGGOUN-DÉFARGE, F. (2015). Tree invasion
1820 controls the drainage pattern in La Guette peatland (France) : impact on the water
1821 storage capacity of the peat. *Journal of Hydrology (submitted)*.
- 1822 WADDINGTON, J. M. et ROULET, N. T. (2000). Carbon balance of a boreal patterned
1823 peatland. *Global Change Biology*, 6(1):87–97.
- 1824 WELTZIN, J. F., PASTOR, J., HARTH, C., BRIDGHAM, S. D., UPDEGRAFF, K. et CHA-
1825 PIN, C. T. (2000). Response of bog and fen plant communities to warming and
1826 water-table manipulations. *Ecology*, 81(12):3464–3478.
- 1827 WHALEN, S. (2005). Biogeochemistry of Methane Exchange between Natural Wetlands
1828 and the Atmosphere. *Environmental Engineering Science*, 22(1):73–94.
- 1829 WORRALL, F., BURT, T., ROWSON, J., WARBURTON, J. et ADAMSON, J. (2009).
1830 The multi-annual carbon budget of a peat-covered catchment. *Science of The Total
1831 Environment*, 407(13):4084–4094.

- 1832 WUEBBLES, D. J. et HAYHOE, K. (2002). Atmospheric methane and global change.
1833 *Earth-Sci. Rev.*, 57(3):177–210.
- 1834 YU, Z., BEILMAN, D. W. et JONES, M. C. (2009). Sensitivity of northern peatland car-
1835 bon dynamics to Holocene climate change. In *Carbon cycling in northern peatlands*,
1836 volume 184, pages 55–69. American Geophysical Union, Geophysical Monograph Se-
1837 ries Washington, DC.
- 1838 YU, Z., LOISEL, J., BROSSEAU, D. P., BEILMAN, D. W. et HUNT, S. J. (2010). Global
1839 peatland dynamics since the Last Glacial Maximum. *Geophys. Res. Lett.*, 37(13).

Index

1840	A	
1841	atterrissement	11
1842	C	
1843	carbone	
1844	stock	12
1845	changements globaux	2, 14
1846	E	
1847	échange net de l'écosystème	
1848	contrôle	21
1849	P	
1850	paludification	11
1851	photosynthèse	17
1852	production primaire brute	
1853	contrôle	21
1854	R	
1855	respiration	18
1856	de l'écosystème	18
1857	contrôle	20
1858	du sol	18
1859	S	
1860	services écologiques	3
1861	T	
1862	tourbières	8–16
1863	distribution	11
1864	formation	11
1865	surface	10
1866	utilisation	14
1867	turbification	10
1868	Z	
1869	zone humide	8

1870 Annexes

¹⁸⁷¹ A Photos supplémentaires



(a) droséra

FIGURE 1 – Végétation présente sur le site de La Guette, et suivie lors des campagnes de mesure.

¹⁸⁷² B protocole végétation

¹⁸⁷³ Le suivi non-destructif d'une végétation n'est pas triviale et nécessite la mise en ¹⁸⁷⁴ place de protocoles particuliers en fonction du type de végétation. L'objectif est de ¹⁸⁷⁵ pouvoir estimer une biomasse produite en impactant au minimum la végétation en ¹⁸⁷⁶ place. Pour l'ensemble des espèces végétales présentes dans les embases servant à la ¹⁸⁷⁷ mesure des flux un recouvrement à été estimé, à l'œil.

¹⁸⁷⁸ La strate arbustive

¹⁸⁷⁹ Pour la strate arbustive des mesures de hauteur moyenne ont été effectuées, en ¹⁸⁸⁰ mesurant depuis le niveau du sol, ou le toit des sphaignes, si elles étaient présentes, ¹⁸⁸¹ jusqu'au sommet de l'individu.

¹⁸⁸² La strate herbacée

¹⁸⁸³ Pour la strate herbacée, en 2013, 5 individus des deux espèces majoritaires (*Eriophorum vaginatum* ? *augustifolium* ?, *Molinia Caerulea*) ont été marqués afin de pourvoir ¹⁸⁸⁴ les mesurer plusieurs fois au cours de la saison. Cependant les difficultés à retrouver ¹⁸⁸⁵ les individus marqués couplés à la mort d'un nombre important d'entre eux n'ont pas ¹⁸⁸⁶ permis d'acquérir de résultats significatifs. En conséquence en 2014 ces deux espèces ¹⁸⁸⁷ ont fait l'objet de comptage exhaustif et de mesure de hauteur moyenne.

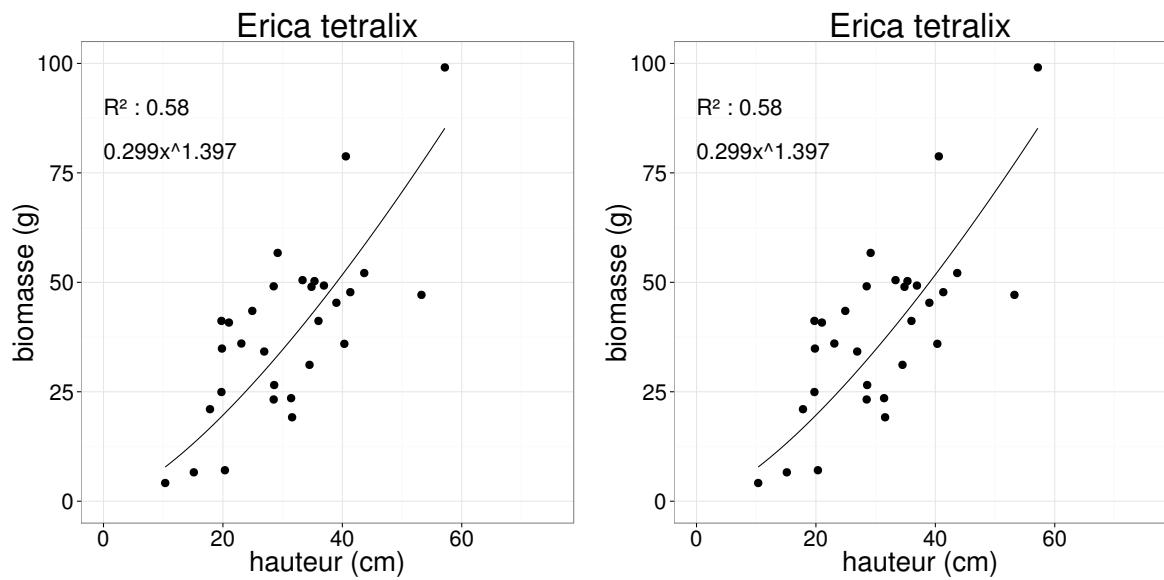


FIGURE 2 – Calibration de la biomasse en fonction de la hauteur

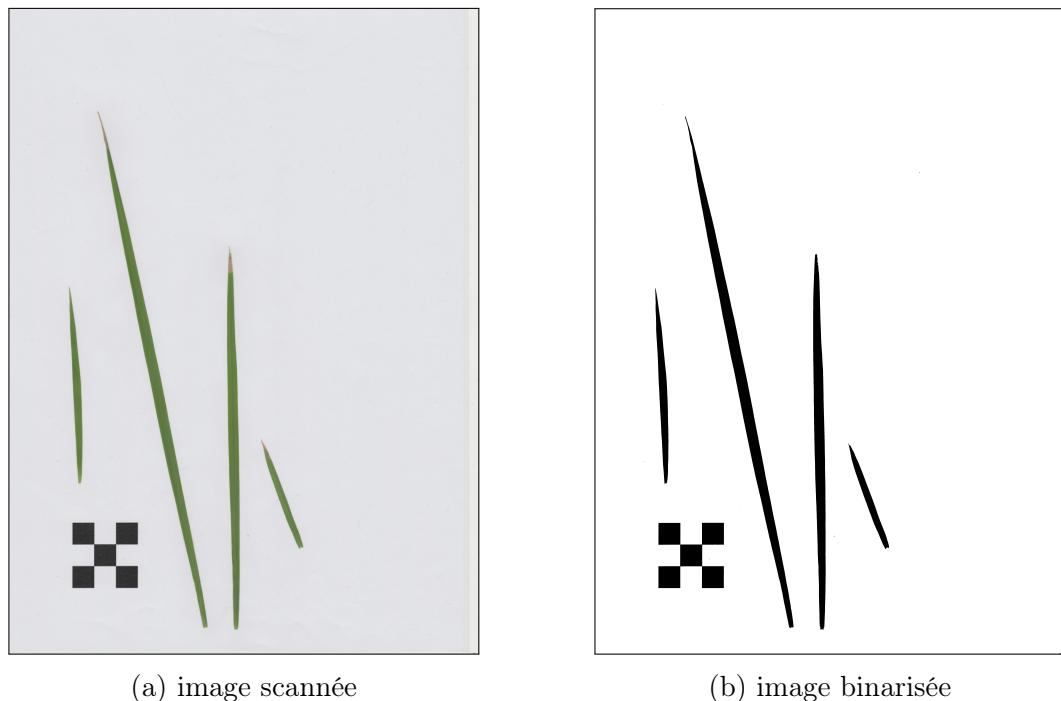


FIGURE 3 – Scanne des feuilles

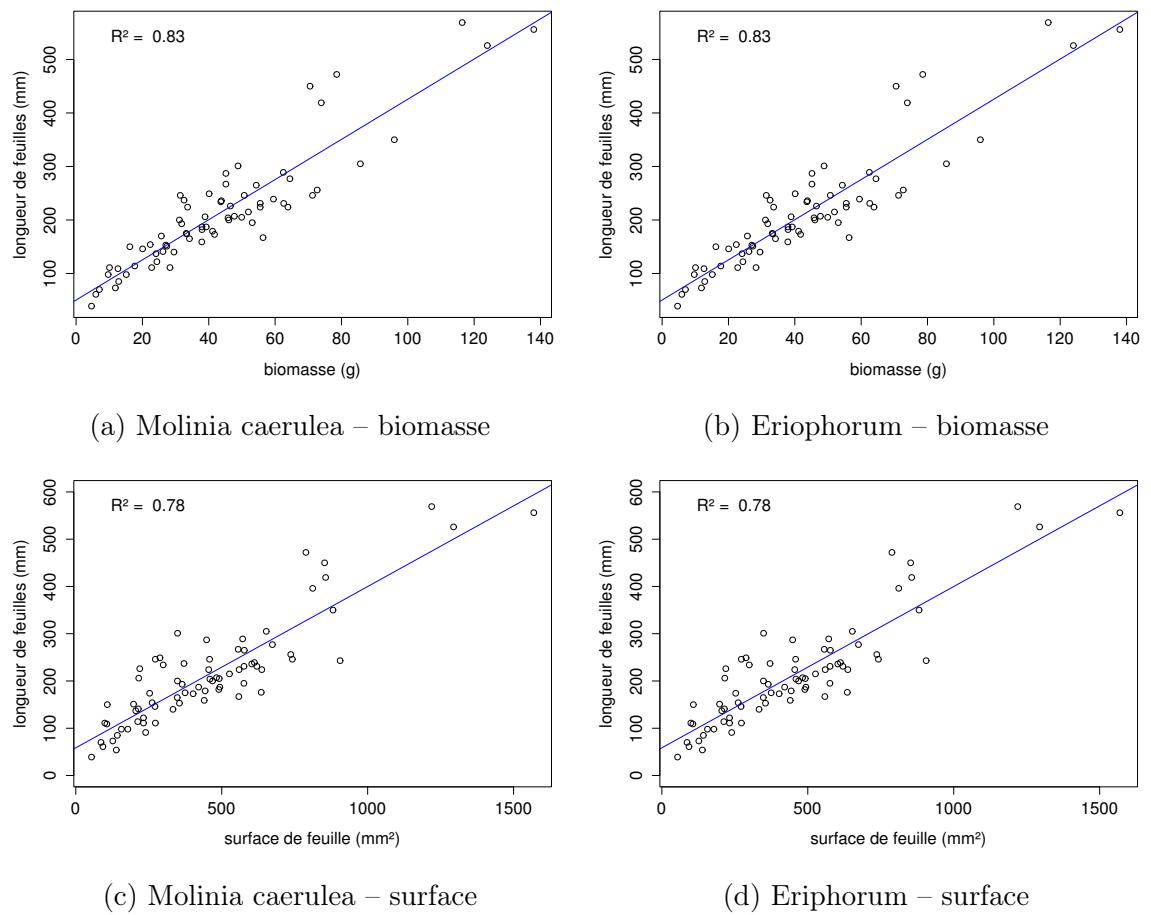


FIGURE 4 – Calibration de la biomasse herbacées pour *Molinia Caerulea* (a), pour *Eriophorum* (b) et de la surface de feuille pour *Molinia Caerulea* (c), pour *Eriophorum* (d) en fonction de la hauteur

₁₈₈₉ C CARBIODIV

₁₈₉₀ D package m70r

[Prénom NOM]
[Titre de la thèse (en français)]

Résumé : (1700 caractères max.)

Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Proin volutpat ipsum id purus ultrices lobortis. Maecenas ornare enim quis eros. Nunc eget mauris ut quam malesuada mattis. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae ; Integer vel tellus. Nam rutrum, purus non sodales rhoncus, quam magna imperdiet eros, sit amet euismod justo metus at orci. Suspendisse neque turpis, feugiat interdum, faucibus vel, aliquet quis, risus. Etiam est elit, eleifend a, consequat sit amet, scelerisque nec, odio. Quisque id odio quis libero iaculis tincidunt. Sed non mi. Morbi aliquam commodo nibh. Integer justo purus, pulvinar a, suscipit vel, iaculis a, justo. Morbi ut orci. Maecenas fringilla orci. Phasellus auctor, enim vitae tempus egestas, justo mi cursus sem, vel blandit leo turpis vitae quam. Etiam sit amet felis vitae eros ornare porttitor.

Curabitur felis velit, aliquam at, aliquet in, iaculis vitae, velit. Nunc lobortis magna id ligula. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae ; Integer congue ultrices mi. Isdem diebus Apollinaris Domitianus gener, paulo ante agens palatii Caesaris curam, ad Mesopotamiam missus a socero per militares numeros immode dicte scrutabatur, an quaedam altiora meditantis iam Galli secreta suscepit scripta, qui conpertis Antiochiae gestis per minorem Armeniam lapsus Constantinopolim petit.

Mots clés : mot 1, mot 2, ...

[Titre de la thèse (en anglais)]

Résumé : (1700 caractères max.)

Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Proin volutpat ipsum id purus ultrices lobortis. Maecenas ornare enim quis eros. Nunc eget mauris ut quam malesuada mattis. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae ; Integer vel tellus. Nam rutrum, purus non sodales rhoncus, quam magna imperdiet eros, sit amet euismod justo metus at orci. Suspendisse neque turpis, feugiat interdum, faucibus vel, aliquet quis, risus. Etiam est elit, eleifend a, consequat sit amet, scelerisque nec, odio. Quisque id odio quis libero iaculis tincidunt. Sed non mi. Morbi aliquam commodo nibh. Integer justo purus, pulvinar a, suscipit vel, iaculis a, justo. Morbi ut orci. Maecenas fringilla orci. Phasellus auctor, enim vitae tempus egestas, justo mi cursus sem, vel blandit leo turpis vitae quam. Etiam sit amet felis vitae eros ornare porttitor.

Curabitur felis velit, aliquam at, aliquet in, iaculis vitae, velit. Nunc lobortis magna id ligula. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae ; Integer congue ultrices mi. Isdem diebus Apollinaris Domitianus gener, paulo ante agens palatii Caesaris curam, ad Mesopotamiam missus a socero per militares numeros immode dicte scrutabatur, an quaedam altiora meditantis iam Galli secreta suscepit scripta, qui conpertis Antiochiae gestis per minorem Armeniam lapsus Constantinopolim petit.

Mots clés : mot 1, mot 2, ...